



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

A
313
/32



A 313 / 32

Asile de Jeunes Garçons
BIBLIOTHÈQUE S. J.
Infirmes et Pauvres
Association reconnue d'Intérêt Public
le 14 Mars 1924 — N° 108

HISTOIRE
DE
LA PASSION

Cet ouvrage a été déposé, suivant la loi, en février 1897.

L'auteur et l'éditeur réservent tous droits de reproduction et de traduction.

Imprimatur.

Paris, le 30 avril 1892.

† FRANÇOIS, Cardinal RICHARD,
Archevêque de Paris.

HISTOIRE

DE

LA PASSION

D'APRÈS LES QUATRE ÉVANGILES

Par l'abbé **H. LESÈTRE**, du Clergé de Paris
Curé de Saint-Étienne-du-Mont



BIBLIOTHÈQUE S. J.
Les Fontaines
60 - CHANTILLY

PARIS
P. LETHIELLEUX, LIBRAIRE-ÉDITEUR
10, RUE CASSETTE, 10

1897

PRÉFACE

On a pensé qu'il y aurait utilité à tirer à part, en une brochure de prix modeste et de format plus manuel, l'histoire de la passion du Sauveur, telle que je l'ai rédigée dans l'ouvrage intitulé : *Notre Seigneur Jésus Christ dans son saint Évangile*. J'accède volontiers au désir qui m'a été manifesté et l'éditeur veut bien y prêter la main, en attendant que les circonstances permettent d'imprimer dans le même format le livre tout entier.

Cette histoire de la passion suit pas à pas le saint Évangile, se contentant de combiner entre eux les textes sacrés et d'y ajouter les renseignements dont le lecteur ordinaire a besoin pour en bien saisir la portée. Ce récit est le plus touchant qu'un chrétien puisse lire. A vrai dire, tous le connaissent, au moins dans ses principaux détails, mais tous se sentent poussés à le relire souvent, et à en faire l'objet de leurs méditations. Beaucoup même, animés d'un zèle intelligent, cherchent les occasions de le faire lire aux âmes endolories, inquiètes, ou oubliées qui les entourent, et leurs tentatives sont bénies de Dieu.

L'histoire de la passion peut fournir à l'âme fidèle d'abondants et féconds sujets de méditation, surtout durant le saint temps de Carême. On aurait pu diviser le texte en méditations. Mais les livres qui présentent la passion sous cette forme ne manquent pas. Un récit continu permet à chacun d'arrêter où il veut ses lectures et ses réflexions.

Dans le catéchisme, on aime à apprendre par cœur l'histoire de la passion de Notre Seigneur. Ce petit livre servira dans ce but. Le texte évangélique y est encadré de guillemets continus. On n'a qu'à suivre les passages signalés de cette manière pour avoir la suite du texte sacré, d'après les quatre évangélistes.

Puissent tous ceux qui liront ces pages, ou les méditeront, sentir la puissance et la douceur de ce charme divin dont le Sauveur a dit, en parlant de sa croix : « *Quand je serai élevé de terre, j'attirerai tout à moi* » ?

H. L.

HISTOIRE DE LA PASSION

CHAPITRE PREMIER

LA DERNIÈRE CÈNE

La trahison de Judas. — Les préparatifs de la Pâque. —
Le festin pascal. — Discussion sur la préséance. —
Le lavement des pieds. — Dénonciation et départ de
Judas — Institution de la Sainte Eucharistie. — Le sa-
crement et le sacrifice.

« La fête des azimes, qu'on appelle la Pâque,
« était proche. Quand il eut achevé tous ces dis-
« cours, Jésus dit donc à ses disciples : Vous
« savez que c'est la Pâque dans deux jours, et
« que le Fils de l'homme sera livré pour être
« crucifié ».

Cette annonce replaçait les apôtres en face de l'effroyable réalité. Ce Messie dont ils attendaient le triomphe, ce Fils de Dieu qui venait de leur décrire l'avenir, et qui devait un jour apparaître en souverain Juge de tous les hommes, ce Maître divin qui, pendant trois jours, avait affronté victorieusement ses ennemis dans le temple, il allait donc succomber, être livré, mourir sur

une croix! Il importait que les apôtres comprissent bien que cette fin tragique était voulue, et que rien ne devait arriver qui ne fût prévu et nettement décidé dans les conseils divins. Ils restèrent toute la journée du mercredi sous l'impression de cette annonce. Notre Seigneur passa ce temps dans le silence, la prière et d'intimes épanchements avec ceux qu'il allait quitter. Dans la maison de Béthanie se trouvèrent réunis pour la dernière fois avec le Sauveur quelques-uns des disciples, les saintes femmes dévouées à son service, les apôtres, et sa bienheureuse Mère, appelée pour assister aux grands mystères de ces derniers jours.

Pendant ce temps, les ennemis ne restaient pas inactifs. « Alors en effet les princes des « prêtres, les scribes, et les anciens du peuple », c'est-à-dire le sanhédrin, « se réunirent dans « la grande salle du prince des prêtres, qui s'appelait Caïphe, et ils tinrent conseil sur les « moyens de se saisir de Jésus par ruse, et de « le mettre à mort. Mais ils redoutaient le peuple, « et disaient : Que ce ne soit pas un des jours « de fête, de peur qu'il ne se produise du tumulte parmi le peuple » ¹.

L'arrêt de mort n'était même plus discuté : le conseil n'hésitait que devant les difficultés de l'exécution. Les circonstances ne paraissaient guère favorables, en effet. A l'occasion de la Pâque, la multitude des pèlerins était accourue

1. S. Matthieu, xxvi, 1-5 ; S. Marc, xiv, 1, 2 ; S. Luc, xxi, 1, 2.

des provinces et de l'étranger, et beaucoup d'entre eux prenaient parti pour le Sauveur, surtout après l'avoir vu et entendu les trois jours précédents dans le temple. Il fallait donc s'emparer de lui par la ruse, à l'insu du peuple, le tenir sous bonne garde jusqu'après le départ des pèlerins, et alors procéder à l'exécution. La Sagesse divine avait aussi arrêté ses résolutions : le Sauveur serait condamné et mis en croix au jour le plus solennel de la fête, et il n'y aurait de tumulte parmi le peuple que pour réclamer sa mort et applaudir à son supplice.

Lesanhédrin n'en restait pas moins dans l'embarras. La solution lui vint d'où il l'attendait le moins.

« Satan entra dans l'un des douze, Judas, « surnommé Iscariote. Celui-ci s'en alla donc « trouver les princes des prêtres et les magis- « trats, et il leur dit : Que voulez-vous me don- « ner, et je vous le livrerai ? Il s'entretint en- « suite avec eux sur la manière de le leur livrer. « En l'entendant, ils furent dans la joie, et pro- « mirent de lui donner trente pièces d'argent. Il « s'engagea, puis cherchait l'occasion favorable « de le leur livrer en dehors des foules » ¹.

Satan était entré dans Judas ! Depuis longtemps il faisait le siège de cette malheureuse âme, défendue en vain par la grâce de celui qui avait appelé Judas à être apôtre. Le démon de la cupidité s'était insinué peu à peu en elle. Le

1. S. Mathieu, xxvi, 14-16 ; S. Marc, xiv, 10, 11 ; S. Luc., xxii, 3-6.

jour du banquet de Béthanie, quand Madeleine répandait son parfum, l'apôtre avait protesté méchamment, sous l'empire de sa triste passion. Comprenant enfin, peut-être plus tôt que les autres, que toutes les espérances de royaume temporel seraient déçues, et rendu insensible, par un long abus de la grâce, à tout noble sentiment, il résolut de pourvoir à son intérêt personnel en faisant argent de la liberté et de la vie de son Maître. La somme qu'il obtint fut médiocre : trente pièces d'argent, environ cent francs de notre monnaie ! C'était le prix qu'on payait à celui dont on avait tué involontairement l'esclave ¹ ; c'était aussi la somme assignée par le prophète pour le salaire du pasteur d'Israël ². Judas se rendit-il compte de ce que sa démarche avait de révoltant ? Se flatta-t-il que sa trahison n'aurait d'autre conséquence qu'une satisfaction pour sa basse cupidité, et que le divin Maître aurait bien la puissance d'échapper aux mains de ses ennemis ? L'Évangile dit que Satan était entré en lui ; son acte fut donc diabolique. Les écrivains sacrés n'ont qu'un mot pour désigner Judas : « le traître » ; l'Église l'appelle un « abominable trafiquant » ³, et depuis son crime, seuls au monde, quelques impies, héritiers de ses sentiments, ont tenté de décharger sa mémoire.

Le lendemain jeudi, « c'était le premier jour des azymes, jour auquel, d'après la loi, on

1. Exode, XXI, 32.

2. Zacharie, XI, 12.

3. Office du Jeudi Saint, II^e nocturne, 2^e répons.

« immolait la Pâque ». Dès le matin, on cherchait avec soin dans les maisons tout ce qui pouvait rester de pain fermenté et on le détruisait. Dans le temple, on immolait les agneaux qui devaient servir au festin pascal. Comme les animaux à immoler se comptaient par centaines de mille, on est fondé à croire que l'agneau pascal n'était pas mangé le même jour par tous les pèlerins. Il existait d'ailleurs des divergences sur la manière de constater l'apparition de la nouvelle lune qui réglait la Pâque, et les docteurs avaient donné force de loi à certaines interprétations en vertu desquelles on pouvait, en certains cas, retarder la solennité de vingt-quatre heures. Aussi est-il fort possible que l'année où Notre Seigneur fit la dernière Cène, une partie des Juifs aient mangé la Pâque le jeudi soir, et l'autre partie le vendredi soir. Il est certain au moins que le Sauveur la mangea le jeudi soir, à la nuit tombante, par conséquent à une heure qui, chez les Juifs, appartenait à la journée du vendredi.

Le matin du jeudi, « les disciples s'approchèrent de Jésus et lui dirent : Où voulez-vous que nous allions faire les préparatifs pour que vous mangiez la Pâque » ? C'était Judas qui d'ordinaire était chargé de faire les dépenses et de veiller aux préparatifs : peut-être comptait-il livrer son Maître dans la maison même où se célébrerait la Pâque. Notre Seigneur savait tout; il ne voulait pas que cette dernière Cène, pendant laquelle il avait tant de merveilles à accomplir, fût interrompue par ses ennemis. Au lieu

donc de désigner Judas, « il envoya Pierre et
 « Jean, en leur disant : C'est vous qui irez nous
 « préparer la Pâque que nous devons manger.
 « Ils lui dirent : Où voulez-vous que nous pré-
 « parions ? — Allez à la ville, leur répondit-il ;
 « dès que vous y entrerez, vous rencontrerez
 « un homme portant une cruche d'eau. Suivez-le
 « jusqu'à la maison où il entrera, et vous direz
 « au père de famille de cette maison : Voici ce
 « que dit le Maître : Mon temps est proche ; c'est
 « chez toi que je fais la Pâque avec mes disci-
 « ples. Où est la salle où je pourrai manger la
 « Pâque ? Il vous montrera alors une salle à
 « manger vaste et décorée ; c'est là que vous
 « nous ferez les préparatifs. Les disciples firent
 « comme Jésus leur avait ordonné ; ils s'en al-
 « lèrent, vinrent à la ville, trouvèrent celui dont
 « il leur avait parlé et préparèrent la Pâque ».

Le Sauveur avait des amis dévoués, auxquels il suffisait de parler au nom du Maître pour tout obtenir. C'est à l'un de ces amis qu'on avait naguère emprunté l'ânesse et l'ânon de Bethphagé. Celui dont le Sauveur voulait la salle fut sans nul doute averti à l'avance, car les tapisseries et les meubles étaient déjà disposés. Aux indications données, aucun des apôtres ne put savoir de quelle maison il s'agissait, et Judas se vit obligé d'attendre jusqu'au soir pour connaître le lieu de la réunion. Notre Seigneur se jouait ainsi de la malice des hommes et arrivait à ses fins en dépit de tous les complots.

La maison où était cette salle à manger, que nous appelons de son nom latin, le Cénacle, se

trouvait à quelques pas seulement du palais des grands-prêtres. A la faveur du jour qui baissait et de la foule qui encombrait la ville, le Sauveur pouvait s'y rendre sans être remarqué. « Quand le soir fut arrivé, il vint avec les douze apôtres et se mit à table »¹.

Le festin pascal avait un caractère essentiellement religieux ; c'était à la fois un mémorial du passé et une figure de l'avenir. Il rappelait d'une manière expressive ce qui était arrivé au moment de la sortie d'Égypte, et c'est à cette première signification que s'attachaient surtout les Juifs. En même temps, il figurait le véritable Agneau, qui devait être immolé pour le salut du monde et être donné en nourriture aux hommes. Pour se conformer à la loi, Pierre et Jean avaient dû acheter un agneau d'un an et sans tache ; puis ils l'avaient présenté au temple, à l'entrée de la cour des prêtres. Ceux-ci s'étaient empressés d'égorger l'animal, de recueillir son sang pour le répandre au pied de l'autel, de le dépouiller, de jeter au feu ses entrailles et sa graisse et, après une prière, de le remettre aux disciples. De retour à la maison, Pierre et Jean avaient fait passer au travers de son corps une baguette, à l'aide de laquelle l'agneau devait être maintenu devant le feu ; une autre plus courte venait traverser la première par le mi-

1. S. Mathieu, xxvi, 17-20 ; S. Marc, xvi, 12-17 ; S. Luc, xxi, 7-14.

lieu, de sorte que, pour rôtir, la victime était assujettie sur une sorte de croix.

Autrefois, l'agneau pascal était mangé debout; l'usage s'introduisit ensuite de le manger, couchés sur des divans, comme dans les repas ordinaires. Ces divans, au nombre de trois, étaient disposés autour des trois côtés d'une table, et l'on s'y accoudait sur le coude gauche, de telle sorte que le voisin de droite pouvait facilement appuyer sa tête sur la poitrine de celui qui était à sa gauche. Le président du festin assignait les places, et il y en avait une plus honorable que les autres sur chaque divan. Notre Seigneur se trouvait probablement sur le divan central, avec saint Jean à sa droite; saint Pierre occupait la place d'honneur du divan de droite; Judas était sur le divan de gauche.

Tous les mets qui étaient servis avaient un sens symbolique. Au premier service, on apportait des herbes amères et des laitues sauvages, en souvenir des épreuves que les Hébreux avaient endurées en Égypte; une sauce très épicée, dans laquelle entraient du vinaigre et de l'eau salée, rappelait par son épaisseur et sa couleur rougeâtre l'argile qu'ils pétrissaient pour faire des briques à Phithom et à Ramessès. On trempait les herbes dans cette sauce, appelée charoseth, et, après en avoir mangé, on buvait la « coupe d'amertume » et on se lavait les mains.

Le second service commençait par le chant d'une partie du « hallel », ou cantique de louange composé des psaumes CXII à CXVII; on s'étendait ensuite sur les divans, et l'on man-

geait les viandes qui formaient le corps même du repas. Puis on se passait la seconde coupe, appelée « coupe de réjouissance », on se levait de nouveau pour se laver les mains et l'on continuait le hallel. Cette double ablution rappelait les deux passages de la mer Rouge et du Jourdain.

Au troisième service, on servait deux pains azymes et l'agneau pascal. Les pains azymes, c'est-à-dire sans levain, indiquaient la nécessité d'abandonner tout ferment vicieux, de même que les Hébreux avaient abandonné l'Égypte idolâtre et persécutrice. Le président divisait ces pains, et, pour faire honneur aux convives, les leur présentait lui-même, après les avoir trempés dans le charoseth ou dans quelque autre sauce. L'agneau pascal devait être mangé sans qu'on rompit aucun de ses os ; tout ce qui en restait était brûlé. Quand l'agneau pascal avait été mangé, on faisait circuler la « coupe de bénédiction » et l'on terminait le hallel. On pouvait encore, si on voulait, ajouter une ou deux coupes, et chanter le grand hallel composé des psaumes CXIX à CXXXVI.

Dans leur récit, les évangélistes supposent que tous ces usages sont bien connus, et ils y font continuellement allusion.

Notre Seigneur assigna d'abord les places aux convives. Chacun sentait que le dénouement approchait, et que ce royaume de Dieu, sur la nature duquel on se faisait tant de fausses idées, était au moment d'être inauguré. Ce fut l'occasion d'un douloureux incident.

« Il s'éleva parmi eux une discussion, sur celui
« d'entre eux qui était le plus grand. Mais Jésus
« leur dit : Les rois des nations les dominant,
« et ceux qui ont le pouvoir sur les hommes sont
« appelés bienfaiteurs. Qu'il n'en soit pas ainsi
« de vous, mais que celui qui est le plus grand
« parmi vous en soit comme le plus petit, et que
« celui qui préside soit comme le serviteur. Qui
« est le plus grand, en effet, de celui qui est
« couché, ou de celui qui sert ? N'est-ce pas celui
« qui est couché ? Or moi, je suis au milieu de
« vous comme celui qui sert. Quant à vous,
« vous êtes restés avec moi au milieu de mes
« épreuves ; aussi je vous prépare le royaume
« comme mon Père me l'a préparé, afin que
« vous mangiez et buviez à ma table dans mon
« royaume, et que vous soyez assis sur des
« trônes, pour juger les douze tribus d'Israël »¹.

Au temps de Notre Seigneur, la flatterie décernait aisément le nom d' « évergètes », ou bienfaiteurs, à ceux dont tout le bienfait consistait à dominer les autres. Aux yeux du divin Maître on ne domine les autres qu'en les servant, en leur étant utile ; c'est ainsi qu'il a fait, et c'est ainsi que doivent faire ses disciples. Quant au royaume qu'imaginent leurs rêves ambitieux, il sera pour eux ce qu'il a été pour lui, un royaume de labeurs, d'épreuves, de persécutions. Ainsi l'a réglé le Père, pour son Fils et pour ceux qui seront associés à l'œuvre de son Fils. C'est plus tard seulement, dans une autre vie, que vien-

1. S. Luc, xxii, 24-30.

dront les délices de la récompense et les gloires de la domination sur tout Israël et sur tous les hommes.

Au commencement du repas, « il leur dit : J'ai
« eu le plus ardent désir de manger cette Pâque
« avec vous, avant de souffrir. Car je vous
« le déclare, je ne la mangerai plus désormais
« jusqu'à sa consommation dans le royaume
« de Dieu. Puis, prenant la coupe, il rendit
« grâces et dit : Prenez, et partagez entre vous ;
« car, je vous le déclare, je ne boirai plus de ce
« produit de la vigne, jusqu'au jour où j'en
« boirai un nouveau dans le royaume de Dieu
« mon Père »¹.

C'est pour la dernière fois que Notre Seigneur prend son repas avec ses apôtres ; il ne se lasse pas de le répéter, pour les disposer aux grands événements qui vont suivre. Il touche au moment où l'agneau figuratif va céder la place au véritable Agneau de Dieu, où le festin symbolique va être remplacé par le banquet spirituel de l'Eucharistie, où le sang du Rédempteur va être substitué au vin dans la coupe, où l'alliance nouvelle va succéder à l'ancienne. A cette pensée, le Sauveur tressaille de joie et révèle aux apôtres l'ardent désir dont il est depuis si longtemps animé. Mais à cette joie se mêle la douleur, car la nouvelle alliance, comme l'ancienne, doit être scellée dans le sang, et tout, dans ce jour de

¹. S. Luc, xxii, 15-18 ; S. Matthieu, xxvi, 29 ; S. Marc, xiv, 25.

fête solennelle, présage déjà la Passion du lendemain.

Après avoir vidé la première coupe, on devait se laver les mains. Le divin Maître a ici de grandes leçons à donner à ses apôtres et à tous ceux qui deviendront un jour ses disciples.

« Avant le jour de la fête de la Pâque », c'est-à-dire le jeudi, suivant la manière de compter les jours en usage dans le monde romain, « Jésus, sachant que son heure est arrivée de passer de ce monde à son Père, après avoir aimé les siens qui étaient en ce monde, voulut les aimer jusqu'à la fin. Au cours du repas, quand déjà le démon avait mis au cœur de Judas Iscariote, fils de Simon, l'idée de le trahir, sachant que le Père lui a tout remis entre les mains, qu'il est venu de Dieu et qu'il retourne à Dieu, il se leva de table, déposa ses vêtements, et après avoir pris un linge, il se ceignit ».

Dans ce préambule solennel, saint Jean résume tout ce qui a été révélé aux hommes de la grandeur du Fils de Dieu et de son amour envers ceux qu'il est venu racheter. Après l'humiliation à laquelle il s'est réduit par l'incarnation, après les abaissements et les supplices qui l'attendent encore, il va retourner vers Dieu son Père qu'il n'a point quitté par sa divinité, mais auprès duquel il doit faire monter l'humanité sainte dont il s'est revêtu. Cette Pâque, qui rappelle aux Juifs le « passage du Seigneur »¹ pendant la nuit où furent exterminés les premiers-nés des

1. Exode, XII, 11.

Égyptiens, sera illustrée par le passage du Sauveur de ce monde à son Père. Mais il ne veut quitter les hommes qu'en restant au milieu d'eux; il veut les aimer d'un amour digne de Dieu, jusqu'à la fin de sa vie mortelle, jusqu'à la fin de ce monde, jusqu'à la fin de ce que peuvent la puissance et la bonté d'un Dieu. L'Eucharistie sera l'expression de cet amour. Saint Jean n'en raconte point l'institution, déjà bien connue par le récit des trois premiers évangélistes et par la première Épître de saint Paul aux Corinthiens; mais quand il écrit : « Il aima les siens jusqu'à la fin », il exprime à la fois la grandeur de l'amour de Jésus Christ, et l'impuissance de l'homme à en parler dignement. Il fait aussi remarquer le contraste qui existe entre ce que le Sauveur veut faire pour les hommes, et ce que les hommes vont faire contre lui. C'est pendant que ses ennemis trament sa mort, pendant qu'un de ceux qu'il a le plus aimés, un apôtre, Judas, pense à le trahir, c'est « dans la nuit où il est livré »¹, que Notre Seigneur se donne lui-même à tous les hommes dans son sacrement.

Mais avant de l'instituer, il veut préluder, par un grand acte d'humilité, à toutes les ignominies de sa Passion, pour mieux montrer que tous ses abaissements sont volontaires. Il va remplir l'office de l'esclave, se mettre aux pieds de chacun de ses apôtres, même de Judas; et comme Satan est déjà dans le cœur du traître, le Fils de Dieu renouvellera devant l'esprit d'or-

1. 1 Corinthiens, XI 23.

gueil la preuve d'humilité qu'il a donnée le jour de la tentation au désert.

Quand donc il se fut ceint d'un linge, « il mit
« ensuite de l'eau dans un bassin, et commença
« à laver les pieds de ses disciples, et à les es-
« suyer avec le linge dont il était ceint. Lors-
« qu'il fut arrivé à Simon Pierre : Vous, Sei-
« gneur, lui dit celui-ci, me laver les pieds!
« Jésus lui répondit : Tu ne sais pas maintenant
« ce que je fais, mais tu le sauras plus tard.
« Pierre lui dit : Jamais vous ne me laverez les
« pieds. Jésus reprit : Si je ne te lave, tu n'auras
« point part avec moi. — Alors, Seigneur, lui
« dit Simon Pierre, non seulement les pieds,
« mais encore les mains et la tête. Jésus lui dit :
« Celui qui sort du bain n'a plus besoin que de
« se laver les pieds, et il est pur tout entier.
« Pour vous, vous êtes purs, mais non pas
« tous. Car il savait celui qui allait le trahir;
« c'est pourquoi il dit : Vous n'êtes pas tous
« purs.

« Lors donc qu'il leur eut lavé les pieds, il
« reprit ses vêtements, se recoucha de nouveau
« et leur dit : Savez-vous ce que je vous ai fait ?
« Vous m'appellez Maître et Seigneur, et vous
« avez raison, car je le suis. Si donc je vous ai
« lavé les pieds, moi le Seigneur et le Maître,
« vous aussi vous devez vous laver les pieds les
« uns aux autres. Car je vous ai donné l'exemple
« afin que, ce que je vous ai fait, vous le fassiez
« à votre tour. En vérité, en vérité, je vous le
« dis, le serviteur n'est pas plus grand que son
« maître, ni l'apôtre plus grand que celui qui l'a

« envoyé. Si vous savez ces choses, pratiquez-les et vous serez bienheureux » ¹.

Le lavement des pieds, Notre Seigneur l'indique lui-même, présente un triple enseignement. C'est d'abord une leçon d'humilité ; qui rougirait donc de s'abaisser, qui prétendrait à une orgueilleuse préséance, quand le Seigneur et Maître a honoré les fonctions de l'esclave en les remplissant lui-même ? C'est ensuite une leçon de pureté. Des ablutions et des bains étaient en usage, et revêtaient même le caractère d'obligation religieuse, comme préparation aux actes solennels du culte. Avant de célébrer la Pâque, les apôtres avaient dû se soumettre à cette pratique, d'où la remarque du Sauveur à Pierre qu'après le bain il ne reste plus qu'à laver les pieds souillés par la poussière du chemin. Au point de vue moral, une pureté parfaite est requise en celui qui doit participer à la sainte Eucharistie. Le sacrement de pénitence est le bain sacré qui la procure, et comme ensuite « il est inévitable que même les cœurs chrétiens soient souillés par la poussière du monde » ², la prière, en particulier l'oraison dominicale, doit rendre à l'âme une pureté complète. Enfin c'est une leçon de charité fraternelle. Pour se rendre moins indigne de recevoir de Jésus Christ cette grande marque d'amour que constitue la sainte Communion, il est bien juste de donner auparavant à son frère le baiser de paix et de lui

1. S. Jean, XIII, 1-17.

2. Saint Léon, *Sermon* 11 pour le carême.

rendre tous les bons offices commandés par la plus cordiale charité.

Pierre proteste en voyant le Sauveur à ses pieds; plus tard, il comprendra mieux les grandes leçons qui lui sont données à ce moment, et il saura que l'humilité, la pureté et la charité sont des grâces avant d'être des vertus, et que sans elles on n'est point le disciple de Jésus Christ.

Cependant, malgré sa parfaite connaissance de l'avenir, le Sauveur ne pouvait abandonner Judas sans multiplier les tentatives pour le faire rentrer en lui-même : allusions discrètes, doux reproches, terribles menaces, il va tout employer pour atteindre ce but. Dieu n'a besoin de personne et ne doit rien à personne; mais il est le Père et ne se résigne jamais à la perte de sa créature.

« Comme on s'était remis à table et qu'on
« mangeait, Jésus dit : Je ne parle pas de vous
« tous, car je connais ceux que j'ai choisis :
« mais il faut que l'Écriture s'accomplisse :
« Celui qui mange le pain avec moi lèvera le
« talon contre moi. Je vous le dis maintenant,
« avant que la chose n'arrive, afin que, quand
« elle arrivera, vous ayez foi en moi ». Quoique
trahi, il sera toujours le Fils de Dieu; lui-même
aura prêté et permis l'attentat. Du reste, Judas
n'entraînera pas dans la solidarité de son crime
le collègue apostolique dont il fait partie. Les
autres apôtres garderont leur titre et leurs pré-
rogatives. Notre Seigneur leur en répète ici

l'assurance : « En vérité, en vérité, je vous le
« dis, quiconque reçoit celui que j'aurai en-
« voyé, me reçoit moi-même, et quiconque me
« reçoit, reçoit celui qui m'a envoyé.

« Quand il eut ainsi parlé, Jésus se troubla
« dans son esprit et fit entendre cette déclara-
« tion : En vérité, en vérité, je vous le dis, il
« y en a un de vous qui me trahira, et celui-là
« mange avec moi. Profondément attristés, les
« apôtres se regardaient les uns les autres, se
« demandaient avec anxiété de qui il parlait.
« Chacun se mit à lui dire : Est-ce moi, Seigneur ?
« — C'est l'un des douze, reprit-il ; quelqu'un
« qui met la main au plat avec moi me trahira.
« Quant au Fils de l'homme, il s'en va, suivant
« ce qui est écrit de lui. Mais malheur à celui par
« qui le Fils de l'homme sera trahi ! Il eût été
« préférable pour lui de ne naître jamais.
« Pendant que tous cherchaient entre eux
« quel était celui qui devait agir ainsi, Judas,
« qui le trahit, prenant la parole, dit aussi :
« Est-ce moi, Maître ? — Tu l'as dit, répondit
« Jésus ».

La question et la réponse furent faites sans que personne y prêtât attention, tant était poignante l'anxiété générale. Le cœur du traître ne s'émut pas, et cette nouvelle rencontre de la misère du coupable avec la miséricorde du Sauveur resta sans succès. Comment l'âme si tendre du divin Maître ne se fût-elle pas troublée, en face d'une pareille opiniâtreté ! « Mais si celui-là se trouble, qui ne peut être troublé que par sa seule volonté, c'est pour la consolation de

celui qui est troublé malgré sa volonté » ¹.

Le repas se continuait au milieu de la consternation de tous. Pendant qu'on mangeait les différents mets et l'agneau pascal, Notre Seigneur trempait de temps en temps dans la sauce amère des morceaux de pain azyme, et, suivant l'usage, les tendait aux convives. « L'un des « disciples, celui que Jésus aimait, était appuyé « sur la poitrine de Jésus. Simon Pierre lui fit « un signe et lui dit : De qui parle-t-il ? Celui- « ci, se replaçant sur la poitrine de Jésus, lui dit : « Seigneur, qui est-ce ? Jésus répondit : C'est « celui à qui je vais tendre le pain trempé. Et « quand il eut trempé le pain, il le donna à Judas « Iscariote, fils de Simôn. A la suite de cette « bouchée, Satan entra en lui. Jésus lui dit : « Ce que tu fais, fais-le vite. Aucun des convives « ne sut pourquoi il lui disait cette parole. « Plusieurs pensaient que, comme Judas avait « la bourse, Jésus lui avait dit : Achète ce qui « nous est nécessaire pour le jour de fête, ou « bien : Il faudra donner une aumône aux « pauvres. Quand donc il eut pris la bouchée, « il sortit sur le champ. Or il faisait nuit » ².

Le traître était ainsi dénoncé sans qu'aucun apôtre, sauf saint Jean, sût de qui le Sauveur avait parlé. La sortie de Judas n'éveilla pas non plus de soupçons pour le moment. Mais l'apôtre infidèle emportait avec lui sa malédiction. Il avait résisté à toutes les sollicitations de la

1. S. Augustin, *sur S. Jean*, LX, 2.

2. S. Matthieu, xxvi, 21-23; S. Marc, xv, 18-21; S. Luc, xxii, 21-23; S. Jean, xiii, 18-30.

grâce, et maintenant Satan s'emparait de lui définitivement, comme d'une proie assurée. Il était déjà entré dans son cœur pour lui inspirer son perfide dessein ; il y rentrait pour l'aider à en consommer l'exécution.

En remarquant l'absence de Judas durant tout le reste de la soirée, les autres apôtres comprirent peut-être que le divin Maître avait voulu le désigner. Il ne revint plus au cénacle, et « c'est sans lui que s'accomplit la vraie Pâque, quand on prit la coupe et qu'on rompit le pain : il n'était pas digne en effet de communier aux sacrements éternels » ¹. Le divin Maître avait dit au traître : « Fais vite » ! Le malheureux courut consommer sa trahison. Notre Seigneur savait que quelques heures devaient encore se passer avant que le complot tramé par ses ennemis pût être mis à exécution.

Judas parti, il y eut une détente et un soulagement dans l'esprit de tous les assistants. Car, « lorsqu'il fut sorti, Jésus dit : A présent, le « Fils de l'homme a été glorifié, et Dieu a été « glorifié en lui ; et comme Dieu a été glorifié « en lui, Dieu le glorifiera à son tour en lui- « même, et il va le glorifier sans délai » ².

Cette glorification du fils par le Père et du Père par le fils commença sur la terre avec l'incarnation : elle va être achevée par l'accomplissement des mystères les plus sublimes : l'Eucha-

1. S. Hilaire, *sur S. Mathieu*, xxx, 2.

2. S. Jean, xii, 31, 32.

ristie, la mort sur la croix, la résurrection, le règne éternel du Dieu incarné.

Le repas touchait à son terme. Notre Seigneur avait encore devant lui le pain azyme et le vin de la coupe, ces deux aliments principaux de l'homme, et en même temps ces deux symboles si parfaits de l'union qui doit régner entre les cœurs, puisque les grains du blé et du raisin doivent être broyés et mélangés ensemble de la manière la plus intime, pour former le pain et le vin.

Autrefois, le prêtre, Melchisédech avait offert au Seigneur le pain et le vin, et il avait été écrit du Messie : « Tu es prêtre pour l'éternité selon l'ordre de Melchisédech » ¹. Le moment était venu pour le Sauveur d'exercer l'acte solennel de ce sacerdoce. C'est pourquoi « pendant qu'ils mangeaient, Jésus prit du pain, le bénit, le rompit et le donna à ses disciples en disant : Prenez et mangez, ceci est mon corps, qui est livré pour vous. Faites ceci en mémoire de moi. Puis, prenant la coupe à la fin du repas, il rendit grâces et la leur donna en disant : Buvez-en tous : ceci est mon sang, celui de la nouvelle alliance, qui sera versé pour vous et pour un grand nombre, afin de remettre les péchés » ². C'est ainsi qu'« à la suite de l'agneau figuratif, quand le repas fut terminé, le corps du Seigneur fut donné aux disciples » ³.

1. Psaume cix, 4.

2. S. Mathieu, xxvi, 26-28; S. Marc, xiv, 22-24; S. Luc, xxii, 19, 20.

3. S. Thomas, *Hymne du S. Sacrement* à Matines.

L'action du Sauveur, si simplement racontée, était l'institution même du plus grand de tous les sacrements. Ces quelques mots : « Ceci est mon corps, ceci est mon sang », prononcés par Celui qui dispose de la puissance créatrice, qui fait exister immédiatement tout ce qu'il énonce et dont la parole ne peut tromper, disent clairement ce qu'il a accompli. Ce qu'il laisse aux siens qu'il a tant aimés, c'est un souvenir digne de sa puissance et de sa bonté ; ce n'est pas un pain vulgaire, une image sans ressemblance, un mémorial vide de réalité, c'est son corps et son sang, substantiellement présents, bien que voilés sous des apparences qui leur sont étrangères. La persistance de ces apparences, après le changement de la substance du pain et du vin en celle du corps et du sang du Sauveur, se conçoit aisément. Il faut laisser à la foi son épreuve et son mérite ; il faut aussi présenter ce corps et ce sang sous une forme telle que l'homme puisse obéir à l'ordre du divin Maître : « Prenez, mangez, buvez ». Ainsi se trouve réalisée et expliquée la promesse qui a tant scandalisé les disciples au désert, un an auparavant : « Le pain que je vous donnerai à manger, c'est ma chair, et le vin que je vous donnerai à boire, c'est mon sang ». — « Entourons donc d'hommages un si grand sacrement, dans lequel l'antique coutume doit céder la place au rite nouveau ; et si les sens s'y perdent, que la foi vienne y suppléer »¹.

En ajoutant : « Faites ceci en mémoire de

1. S. Thomas, *Hymne Pange lingua*.

moi », Notre Seigneur communique à ses apôtres et à son Église le pouvoir d'opérer en son nom le même changement mystérieux. Par là, il procure à tous les hommes qui vivront sur la terre le bonheur de participer, comme les convives du cénacle, au festin de son Eucharistie.

Ce n'est pas seulement un sacrement, c'est aussi le sacrifice de la loi nouvelle que Jésus Christ institue au cénacle. Pour cette raison, il établit une relation expresse entre l'aliment mystérieux qu'il présente aux apôtres et la Passion qu'il va subir. Ce corps qu'il donne à manger, c'est celui qui est livré pour les hommes ; ce sang, c'est celui qui doit être versé pour la rémission des péchés. Il y a là un fait dont l'importance est capitale dans l'économie de la rédemption.

Dans les sacrifices anciens, institués sur l'ordre même de Dieu, trois actes étaient essentiels depuis le péché de l'homme : l'offrande, l'immolation et la communion. Quand la victime avait été offerte à Dieu et agréée par lui, elle était mise à mort, à la place de l'homme qui méritait de périr à cause de son péché. Puis celui qui offrait mangeait une partie de cette victime immolée à sa place, afin qu'aux yeux de Dieu il ne fit, pour ainsi dire, plus qu'un avec elle, et apaisât ainsi la divine justice. Par cette manducation d'une victime dont Dieu avait en quelque sorte pris sa part, était encore signifiée la participation de l'homme à la vie divine.

Mais une satisfaction réelle ne pouvait être fournie à la justice et à l'infinie bonté du Créa-

teur qu'autant que la victime serait capable, par elle-même, de restituer à Dieu l'honneur extérieur qui lui avait été ravi, et de communiquer à l'homme ce que Dieu voulait lui transmettre de sa propre vie divine. A ce titre, les victimes de l'ancienne loi ne pouvaient être que de pâles et impuissantes figures du grand sacrifice du Verbe incarné ; toutefois elles représentaient exactement ce qui devait s'accomplir dans le mystère de la rédemption. Aussi Notre Seigneur voulut-il se soumettre lui-même aux conditions essentielles à tout sacrifice.

Dès le premier instant de son incarnation, il s'offrit à son Père, et, le jour de sa présentation au temple, se fit offrir publiquement par sa très sainte Mère. A la croix, son immolation sera parfaite. Il restait à pourvoir à la troisième condition du sacrifice; il était nécessaire que l'homme pût communier à la victime et se l'incorporer. La sainte Eucharistie est instituée pour mettre cette victime à la portée de tous les hommes, sous une forme qui leur permette à tous de s'en nourrir jusqu'à la fin des siècles. En disant à ses apôtres de faire ceci en mémoire de lui, Jésus Christ a établi le sacrifice de la messe, qui est la représentation et la continuation du sacrifice de la croix.

La messe représente d'abord la première partie du sacrifice, l'offrande ; car lorsqu'à l'offertoire le prêtre présente au Père éternel le pain et le vin, il ne voit en eux que des symboles de la divine victime, et parle déjà « d'hostie sans tache » et de « calice du salut ».

Elle représente encore l'immolation, qui n'a pu avoir lieu qu'une fois ; car « le Christ ressuscité d'entre les morts ne meurt plus », « et c'est par une oblation unique qu'il a assuré à tout jamais la sanctification » des hommes¹. Mais si le corps du Sauveur ne peut plus être séparé de son sang, comme à la croix, les apparences du pain sont séparées des apparences du vin, ce qui suffit à la représentation symbolique de l'immolation sanglante.

Enfin, quand, à la messe, le Sauveur est présent tout entier avec sa divinité et son humanité le troisième acte du sacrifice peut s'accomplir, et il n'y a plus ici représentation, mais continuation de ce qui s'est fait à la croix. La victime est présentée à l'homme dans cet état mystérieux, mais absolument réel, qu'elle avait quand elle fut offerte aux convives du cénacle ; et c'est pour qu'on ne pût douter de la réalité de son corps et de son sang que Notre Seigneur voulut instituer la sainte Eucharistie dans les dernières heures de liberté que la malice des hommes lui laissa avant sa Passion, et non après sa résurrection, alors que son humanité semblait déjà ne plus appartenir à la terre.

Le mystère du Jeudi Saint n'est donc pas seulement le mystère de l'amour infini du Fils de Dieu envers ceux qu'il veut bien appeler ses frères ; c'est le complément nécessaire du grand sacrifice rédempteur ; c'est l'institution du sacrement par lequel le mérite de la Passion nous est

¹ Romains, vi, 9 ; Hébreux, x, 14.

le plus libéralement appliqué, par lequel, comme le dit la sainte Église, « nous sentons perpétuellement en nous le fruit de la rédemption » ¹.

1. *Oraison du Saint-Sacrement.*

CHAPITRE II

LE DERNIER ENTRETIEN APRÈS LA CÈNE

Commandement de la charité fraternelle. — Prédiction du reniement de saint Pierre. — L'union intime du Père et du Fils. — L'union des trois personnes divines avec l'âme surnaturelle. — Départ du cénacle. — L'allégorie de la vigne : la vie chrétienne. — L'amour de Dieu et la charité fraternelle. — La haine du monde pour les disciples. — La mission du Saint-Esprit, contre le monde, en faveur des disciples. — Consolations et encouragement. — Prière du Sauveur pour demander sa glorification et celle de ses disciples.

Quand le festin pascal fut terminé, et que le divin Sauveur eut institué le sacrement de son Eucharistie et celui de son sacerdoce, « on récita l'hymne » d'action de grâces, avant de « sortir, pour aller à la montagne des Oliviers ». La soirée était encore peu avancée. Notre Seigneur employa les quelques heures qui lui restaient avant le milieu de la nuit à s'entretenir avec ses apôtres. Cet entretien suprême précédait immédiatement le supplice du Sauveur ; c'était comme le testament du Dieu qui allait mourir. Aussi, dans tout l'Évangile, rien de plus profond, de plus émouvant, de plus lumineux que ces dernières paroles du Sauveur Jésus.

« Mes petits enfants », dit-il d'abord, « je ne

« suis plus avec vous que pour un peu de temps.
« Vous me chercherez ; mais, de même que j'ai
« dit aux Juifs : Là où je vais, vous ne pouvez
« venir, je vous le dis à présent.

« Je vous donne un commandement nouveau,
« c'est de vous aimer les uns les autres comme
« je vous ai aimés ; c'est ainsi que vous vous ai-
« merez mutuellement. Tous reconnaîtront que
« vous êtes mes disciples à l'affection que vous
« aurez les uns pour les autres ».

Le Sauveur va insister plus que jamais sur ce précepte de l'union fraternelle, précepte nouveau, car dans l'ancienne loi le commandement d'aimer le prochain n'avait eu ni l'universalité, ni l'intensité, ni l'efficacité qu'il va lui donner désormais. Il en fait la marque caractéristique de son disciple, et comme la démonstration vivante et populaire de sa religion, tant cet amour fraternel est combattu par toutes les passions humaines, et tant il accuse lui-même la divinité de sa source.

Notre Seigneur avait parlé de son départ pour un séjour où l'on ne pouvait le suivre. « Simon
« Pierre lui dit : Seigneur, où allez-vous ? Jésus
« répondit : Là où je vais, tu ne peux me suivre
« à présent, mais tu me suivras plus tard. Simon,
« Simon, ajouta le Seigneur, voici que Satan
« vous a réclamés pour vous passer au crible
« comme le froment. Mais moi, j'ai prié pour
« toi afin que ta foi ne défaille point. Et toi,
« une fois converti, affermis tes frères. Quant
« à vous tous, cette nuit même vous serez en

« butte au scandale à mon sujet, car il est écrit :
 « Je frapperai le pasteur, et les brebis du trou-
 « peau seront dispersées. Mais, quand je serai
 « ressuscité, je vous précéderai en Galilée. Pierre
 « reprit : Pourquoi ne puis-je pas vous suivre à
 « présent ? Alors même que tous seraient scanda-
 « lisés à votre sujet, je ne le serai pas. Je suis
 « prêt à aller avec vous en prison et à la mort ;
 « je donnerai ma vie pour vous. — Tu donneras
 « ta vie pour moi ? répondit Jésus. En vérité, en
 « vérité, je te le dis, cette nuit même, le coq
 « n'aura pas chanté deux fois que tu m'auras
 « renié trois fois. Mais Pierre n'en répétait que
 « davantage : Je ne vous renierai point. Tous les
 « autres disciples parlaient de même » ¹.

L'âme généreuse, mais gravement présomp-
 tueuse de Pierre, se révèle ici tout entière. Il
 commence à comprendre qu'il s'agit pour son
 Maître de prison et de mort, mais ses pensées
 s'arrêtent à un avenir purement temporel. Il
 veut suivre le Sauveur, sans se rendre compte
 que le Fils de Dieu retourne à son Père. Il ne le
 peut pas. Son rôle a déjà été assigné ; Pierre doit
 être le fondement sur lequel s'élèvera l'Église.
 Les puissances infernales se déchaîneront, et
 Satan a demandé et obtenu de faire passer par
 le crible des persécutions les prédicateurs de la
 vérité. Mais Notre Seigneur aussi a prié pour
 que la foi de Pierre soit inébranlable. Le chef
 de l'Église pourra donc tomber dans le péché ;

¹. S. Mathieu, xxvi, 30, 35 ; S. Marc, xiv, 26-31 ; S. Luc, xxii, 31-34 ; S. Jean, xiii, 33-38.

Pierre va y tomber le premier ; il ne pourra jamais tomber dans l'erreur, autrement la prière du Sauveur aurait été vaine. Pécheur, il aura besoin de conversion ; inébranlable dans la foi, il y maintiendra ses frères, les autres pasteurs, à qui n'est point assurée personnellement la possession toujours inviolable de la vérité. Ainsi donc sera constituée l'Eglise : le chemin du ciel y sera infailliblement indiqué, non par l'exemple, mais par la parole de son chef ; et pour être dans la voie du salut, il suffira au troupeau de se régler sur ce que dit le pasteur, sans s'inquiéter de ce qu'il fait. Ainsi le veut Notre Seigneur dont la divine sagesse a constitué la charge pastorale en faveur des fidèles, bien plus que pour l'avantage personnel de celui qui l'exerce.

Par une touchante attention de sa bonté, Notre Seigneur attribue l'infaillibilité doctrinale à un homme qui peut pécher. Pierre gravement coupable, puis repentant, exercera sa charge avec plus d'humilité, de miséricorde et de dévouement, et il sera visible à tous les yeux que la parole de vérité qui est sur ses lèvres vient de Dieu seul, et non de l'homme sujet au péché.

Cette malheureuse facilité de faillir dans la conduite, qui est le lot de la faiblesse humaine, allait se manifester cette nuit même dans les apôtres. Le Sauveur, qui sait tout à l'avance, n'a pas un mot amer pour s'en plaindre ; il se contente d'annoncer ce qui va se passer, et il traite ses disciples avec cette tendre intimité qu'appellent leur bonne volonté du présent et surtout leur héroïsme futur.

Quand Notre Seigneur parle de l'abandon de tous, Pierre n'en veut rien croire; les protestations de fidélité et de dévouement jusqu'à la mort s'échappent naturellement de son cœur. Du reste, elles sont sincères. La grave révélation que lui fait le Sauveur ne réussit point à triompher de son entêtement. Il veut avoir le dernier mot, et ce mot est un démenti formel à la parole de son Maître. Quelle folle présomption de prétendre avoir raison contre Dieu, et quelle chute lamentable Pierre se prépare par son orgueilleuse confiance en lui-même !

Enhardis par son exemple, les autres apôtres joignent leur protestation à la sienne. Notre Seigneur passe outre avec une miséricordieuse bonté. L'événement ne lui donnera que trop tôt raison. Toutefois, pour qu'ils ne perdent pas de vue l'imminence de sa mort violente, « il leur dit : « Quand je vous ai envoyés sans bourse, « ni besace, ni chaussures, avez-vous manqué de « quelque chose ? — De rien, lui dirent-ils. Il « ajouta alors : Maintenant que celui qui a une « bourse la prenne, ainsi que sa besace, et que « celui qui n'en a point vende sa tunique et « achète une épée. Car, je vous le dis, il faut que « s'accomplisse à mon sujet ce qui a encore été « écrit : Il a été mis au rang des scélérats. Ils « lui dirent : Seigneur, voilà ici deux épées. — « Assez ! leur répondit-il » ¹.

Les apôtres sont toujours enclins à prendre au sens littéral et matériel les comparaisons dont

1. S. Luc, xx, 35-38.

se sert le Sauveur. Il ne s'agit pas de se défendre les armes à la main, mais de se préparer à la lutte qui va commencer pour ne plus finir. Dans leur première mission, les apôtres ont été accueillis partout avec sympathie; désormais, ils vont se trouver face à face avec la haine et la violence. Pour résister et triompher, il leur faudra d'autres armes que les deux épées qui se trouvent au cénacle : la vigilance et la prière leur seront d'une tout autre utilité pour la défensive, comme le Sauveur va le rappeler à trois d'entre eux pendant son agonie.

Les apôtres commencent à être effrayés par toutes ces allusions à des événements tragiques. Pour les rassurer, Notre Seigneur continue l'entretien en ces termes : « Que votre cœur ne se
« trouble pas. Vous croyez en Dieu, croyez aussi
« en moi. Dans la maison de mon Père, il y a
« beaucoup de demeures. S'il en était autrement
« je vous l'aurais dit. Je vais donc vous préparer
« une place, et lorsque je m'en serai allé et que
« je vous aurai préparé une place, je viendrai
« de nouveau et je vous prendrai avec moi, afin
« que là où je suis, vous y soyez aussi ».

Si le Seigneur s'en va là où les apôtres ne peuvent encore le suivre, ceux-ci n'ont pourtant pas à se décourager. Dans la maison du Père, il n'y a pas seulement place pour le Fils : les places sont nombreuses et chacun aura la sienne, suivant ses mérites. Mais le ciel est fermé depuis le péché d'Adam : par sa mort, le Sauveur va le rouvrir, et en assurer l'entrée à chacun de ses serviteurs.

Il a déjà dit qu'il retournait vers le Père ; aussi ajoute-t-il : « Vous savez où je vais, et vous « en connaissez le chemin. Thomas lui dit : « Seigneur, nous ne savons pas où vous allez ; « comment pouvons-nous en connaître le che- « min ? Jésus lui dit : Je suis la voie, la vérité « et la vie. Personne ne vient à mon Père que « par moi. Si vous m'aviez connu, vous auriez « aussi connu mon Père ; mais dès ce moment « même, vous le connaissez et vous l'avez vu. « Philippe lui dit : Seigneur, montrez-nous le « Père, et cela nous suffit. Jésus lui dit : Je suis « avec vous depuis si longtemps, et vous ne m'a- « vez pas connu ! Philippe, celui qui me voit, « voit aussi mon Père. Comment donc dis-tu : « Montrez-nous le Père. Ne croyez-vous pas que « je suis dans le Père et que le Père est en moi ? « Les paroles que je vous dis, je ne les dis pas « de moi-même. Le Père, qui demeure en moi, « fait lui-même les œuvres. Ne croyez-vous pas « que je suis dans le Père, et que le Père est en « moi ? Croyez-le du moins à cause des œuvres « elles-mêmes ».

Il y a donc une résidence mutuelle du Père dans le Fils, et du Fils dans le Père, et ce mystère d'habitation réciproque s'étend au Saint-Esprit, égal en toutes choses aux deux autres personnes. La divinité est invisible, mais sa présence se révèle directement en Jésus-Christ, au moyen des paroles et des œuvres dont sa sainte Humanité a été l'organe, et comme les trois personnes divines sont inséparables et agissent de concert dans toutes les œuvres extérieures qui

ne font point partie du mystère de la sainte Trinité, les trois personnes divines sont en commun le principe d'action surnaturel qui anime la sainte âme du Sauveur. Les apôtres voient donc en Jésus Christ tout ce qu'un œil humain peut voir de la divinité du Père, aussi bien que de la divinité du Fils. En ces quelques mots, le divin Maître confirme la réalité de sa nature divine, et donne une idée des merveilles insondables qu'elle renferme.

La sainte Humanité est l'intermédiaire établi entre Dieu et les hommes. Jésus Christ, Verbe fait homme, est la voie par laquelle on va au Père, et cette voie est unique, de sorte que ceux qui veulent se passer de Jésus Christ n'atteignent Dieu que par des pensées vagues et incertaines et par des hommages insuffisants. Il est la vérité substantielle, communiquée à l'homme par la grâce de la foi, et cette vérité est en même temps la vie, vie divine à laquelle l'homme est associé par la vie surnaturelle, en attendant la vie glorieuse et éternelle qui en sera la conséquence.

De cette union des personnes divines, il suit que prier le Père ou prier le Fils, c'est tout un. « En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui « croit en moi fera lui aussi les œuvres que je « fais, et même en fera de plus grandes, parce « que je m'en vais vers le Père. Tout ce que vous « demanderez au Père en mon nom, je le ferai, « afin que le Père soit glorifié dans le Fils : je « ferai aussi ce que vous me demanderez à moi- « même en mon nom ». Les apôtres ne sont que

des hommes et ils auront à convertir le monde : il faudra donc que la puissance surnaturelle soit mise à leur disposition, pour cette œuvre humainement impossible. Cette puissance ne leur fera pas défaut ; ils n'auront qu'à demander et par eux Dieu accomplira des merveilles que son divin Fils n'avait pas mission d'accomplir lui-même.

Notre Seigneur s'en va à son Père ; mais de même que, pour venir en ce monde par l'incarnation, sa divinité n'a point quitté le sein du Père, ainsi, en disparaissant aux yeux des hommes, il ne les quittera point en réalité. Bien plus les trois personnes divines resteront plus que jamais unies à l'âme du disciple fidèle. C'est ce qu'explique maintenant le Sauveur. « Si vous « m'aimez », dit-il, « gardez mes commande-
« ments. Alors, je prierai le Père, et il vous
« donnera un autre Inspirateur, pour qu'il soit
« toujours avec vous, l'Esprit de vérité, que le
« monde ne peut pas recevoir, parce qu'il ne le
« voit pas et ne le connaît pas. Mais vous, vous
« le connaîtrez, parce qu'il demeurera avec vous
« et sera en vous ». Cet Esprit de vérité est un
autre « paraclet », c'est-à-dire une autre per-
sonne appelée pour défendre, conseiller et encourager. L'Esprit-Saint ne fera donc ainsi que continuer le rôle commencé par le premier inspirateur, Jésus Christ ; et comme l'action des trois personnes est commune, l'intervention de l'Esprit-Saint n'empêchera en rien celle du Père et du Fils, ainsi que le divin Maître l'explique immédiatement après.

« Je ne vous laisserai pas orphelins, je vien-
« drai à vous. Encore un peu de temps et le
« monde ne me verra plus ; mais vous, vous me
« verrez, parce que je vis et que vous vivrez. Ce
« jour-là, vous connaîtrez que je suis dans mon
« Père, et vous en moi, et moi en vous. Celui
« qui a mes commandements et qui les garde,
« c'est celui-là qui m'aime. Celui qui m'aimera
« aimé de mon Père ; moi-même je l'aimerai et
« je me manifesterai à lui.

« Jude, différent de l'Isariote, lui dit : Sei-
« gneur, comment se fait-il que vous vous ma-
« nifesterez à nous et non au monde ? Jésus lui
« répondit : Celui qui m'aime gardera ma parole ;
« alors mon Père l'aimera, nous viendrons à lui
« et nous établirons notre demeure en lui ». Dieu ne se manifeste qu'à ceux qui aiment et obéissent aux commandements. Le monde est exclu de cette manifestation à raison de ses dispositions perverses ; il voudrait d'abord voir et comprendre avant d'aimer et d'obéir ; l'ordre divin est qu'on commence par faire acte de bonne volonté, en croyant sans voir ni comprendre. A sa résurrection, le Sauveur appliquera lui-même la règle qu'il vient de formuler : il ne se manifestera pas à ses ennemis, mais seulement aux disciples qui l'aiment et gardent sa parole.

« Celui qui ne m'aime pas », poursuit le
« Sauveur, « ne garde pas mes paroles. Quant
« à la parole que vous avez entendue, elle n'est
« pas de moi, mais de Celui qui m'a envoyé, du
« Père. Je vous ai dit ces choses pendant mon
« séjour parmi vous. Mais l'Inspirateur, l'Es-

« prit-Saint, que le Père enverra en mon nom,
 « vous enseignera toutes choses, et vous rappel-
 « lera tout ce que je vous aurai dit.

« Je vous laisse la paix, je vous donne ma
 « paix : je vous la donne, mais non comme le
 « monde la donne. Que votre cœur ne se trouble
 « pas, qu'il ne craigne point. Vous avez entendu
 « que je vous ai dit : Je m'en vais et je viens à
 « vous. Si vous m'aimiez, vous ne manqueriez
 « pas de vous réjouir de ce que je vais au Père,
 « parce que le Père est plus grand que moi. Je
 « vous en ai parlé à présent, avant que la chose
 « n'arrive, afin que, quand elle sera arrivée, vous
 « croyiez. Je ne m'entretiendrai plus longue-
 « ment avec vous désormais, car voici qu'arrive
 « le prince de ce monde, bien qu'en moi rien ne
 « soit à lui. Mais afin que le monde sache que
 « j'aime le Père, j'agis selon l'ordre que le Père
 « m'a donné.

« Levez-vous, allons-nous-en d'ici » 1.

La paix que laisse le Seigneur n'est point
 comme la paix que donne le monde. Les enfants
 du monde n'ont la paix ni avec eux-mêmes ni
 avec Dieu; ils l'ont seulement avec leurs pas-
 sions, dont ils sont devenus les esclaves, et avec
 toutes les puissances du mal, auxquelles ils
 obéissent sans résistance. La paix des enfants
 de Dieu supporte la lutte avec tout ce qui est
 mauvais, en eux et en dehors d'eux; mais l'ami-
 tié de Dieu fait que la joie surabonde en leurs
 âmes, au milieu même des tribulations. Rien ne

1. S. Jean, XIV, 1-31.

devra donc troubler les apôtres, puisque leur Dieu sera toujours avec eux.

Notre Seigneur voit venir le démon, le prince de ce monde; il suit pas à pas les progrès de son suprême attentat, mais il l'attend de pied ferme. Depuis le péché d'Adam, Satan trouve en tous les hommes des titres à sa cruauté : ils sont tous pécheurs, il peut tous les frapper de mort. Le Fils de Dieu échappe à son atteinte ; la trace même du péché n'existe pas en lui. Mais Satan, aveuglé par son orgueil, ne veut voir en lui qu'un homme pareil aux autres. Notre Seigneur souffrira qu'il l'approche et qu'il le frappe; tel est l'ordre de son Père, et il s'y soumet avec amour, parce que, s'il est son égal par sa nature divine, il est son inférieur par sa nature humaine.

A ce moment, le Sauveur fit lever ses apôtres, probablement assis dans le cénacle après être sortis de table, et il donna le signal du départ. Était-ce pour passer dans une autre salle et y continuer l'entretien ? On ne voit point trop alors pourquoi saint Jean aurait noté un détail aussi insignifiant. Il est donc plus probable qu'alors « il sortit, pour aller, suivant sa coutume, « à la montagne des Oliviers, et ses disciples le « suivirent » ¹.

Il faisait nuit, mais la lune brillait dans son plein, puisqu'on était à la fête de la Pâque, qui se célébrait le quinzième jour de la lune. Comme

1. S. Luc, XXI, 39.

le cénacle était situé dans Sion, au sud de Jérusalem, non loin de l'enceinte, le Sauveur dut sortir près de la fontaine de Siloé, et remonter ensuite la vallée du Cédron, le long des contreforts du faubourg d'Ophel et de la montagne du temple. Tout était silencieux, et la lune n'était pas encore assez élevée au-dessus de l'horizon pour éclairer le fond de la vallée. Pendant que la petite troupe cheminait lentement, et s'arrêtait peut-être dans quelque solitude plus recueillie, le divin Maître poursuivit ses dernières instructions.

La première eut trait au fondement même de toute la religion : la vie surnaturelle. « Je suis
« la vraie vigne, et mon Père est le vigneron.
« Toute branche qui ne porte pas du fruit en
« moi, il la retranchera, et toute branche qui
« porte du fruit, il l'émondra, afin qu'elle porte
« davantage de fruits. Déjà vous êtes purs, à
« cause des paroles que je vous ai dites : Demeu-
« rez donc en moi, et moi en vous. De même
« que la branche ne peut porter du fruit par
« elle-même, si elle ne demeure sur la vigne,
« ainsi vous non plus, si vous ne demeurez en
« moi. Je suis la vigne, vous les branches. Celui
« qui demeure en moi et moi en lui, celui-là
« porte beaucoup de fruit, car sans moi vous ne
« pouvez rien faire. Celui qui ne demeure pas en
« moi sera jeté dehors, comme le sarment ; il
« se desséchera, on le ramassera, on le mettra
« au feu et il brûlera. Si vous demeurez en moi
« et si mes paroles demeurent en vous, vous de-

« manderez tout ce que vous voudrez, et cela
« vous arrivera. Mon Père trouve sa gloire à ce
« que vous portiez beaucoup de fruit, et que
« vous vous fassiez mes disciples ».

Cette allégorie de la vigne montre clairement ce que sera la vie chrétienne. L'âme du disciple doit être unie à Jésus Christ comme la branche au cep de la vigne. La sève divine passe alors du Maître au disciple, lui fait porter des fruits de vertu pour la gloire du Père, et le rend capable d'obtenir tout ce qu'il veut. Le Père cultive cette branche avec amour; les épreuves, les tentations, les souffrances l'émondent et aident à sa fertilité spirituelle.

Au contraire, l'âme séparée de Jésus Christ par le péché est frappée d'une stérilité spirituelle absolue; elle végète, se dessèche et n'attend plus que le feu éternel. Tel est le secret du malheureux état d'impuissance surnaturelle où languissent les âmes séparées de Jésus Christ par l'incrédulité, l'hérésie, le schisme, l'indifférence ou même simplement la perte de la grâce sanctifiante.

Le premier fruit de cette vie surnaturelle, c'est l'amour de Dieu pour l'âme, et de l'âme pour Dieu. « De même que mon Père vous a
« aimés, je vous ai aimés. Demeurez dans mon
« amour. C'est en gardant mes commandements
« que vous demeurerez dans mon amour, de
« même qu'en gardant les commandements de
« mon Père je demeure dans son amour. Je
« vous ai dit toutes ces choses afin que ma joie

« soit en vous, et que votre joie soit complète ».

Ainsi croire n'est pas tout, il faut aimer, et l'amour de Dieu n'est point fait de vaines formules et d'une vague sentimentalité : aimer, c'est pratiquer les commandements.

Le second fruit est la charité fraternelle, inséparable de l'amour de Dieu. « Voici mon commandement : c'est que vous vous aimiez les uns les autres, comme je vous ai aimés. On ne peut avoir de plus grand amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime. Vous, vous êtes mes amis, si vous faites ce que je vous ai commandé. Désormais, je ne vous appellerai plus serviteurs, parce que le serviteur ignore ce que fait son maître. Je vous ai donné le nom d'amis, parce que tout ce que j'ai appris de mon Père, je vous l'ai fait connaître. Ce n'est pas vous qui m'avez choisi, c'est moi qui vous ai choisis, et qui vous ai établis pour que vous alliez, que vous portiez du fruit et que votre fruit demeure, afin que tout ce que vous demanderez au Père en mon nom, il vous le donne. Je vous prescris ces choses, afin que vous vous aimiez les uns les autres ».

Jésus Christ a donné aux apôtres, et il donne à proportion à tous les fidèles, les mêmes marques de son incomparable amour : sa vie immolée pour chacun, la communication des vérités et des grâces divines, la vocation sainte, l'énergie surnaturelle, le crédit auprès du Père éternel. Comment donc chacun n'aimerait-il pas son frère que Jésus aime tant ? Comment oserait-il juger

indigne de son affection celui qu'un Dieu honore de la sienne ?

Les disciples doivent se tenir d'autant plus unis à Dieu et à leurs frères par la charité, qu'ils seront en butte à la haine du monde. « Si le « monde vous déteste, sachez qu'il m'a détesté « avant vous. Si vous étiez du monde, le monde « aimerait ce qui est à lui ; mais parce que vous « n'êtes pas du monde, et que je vous ai choisis « en vous tirant du monde, à cause de cela, le « monde vous déteste. Souvenez-vous de la « parole que je vous ai dite : Le serviteur n'est « pas plus grand que son Maître. S'ils m'ont « persécuté, ils vous persécuteront ; comme ils « ont gardé ma parole, ils garderont la vôtre. « Mais tout ce qu'ils feront contre vous sera à « cause de mon nom, parce qu'ils ne connaissent « pas celui qui m'a envoyé. Si je n'étais pas « venu, et si je ne leur avais pas parlé, ils ne « seraient point coupables ; mais à présent, ils « n'ont pas d'excuse à leur péché. Me détester, « c'est détester mon Père. Si je n'avais pas fait « parmi eux des œuvres que personne autre n'a « faites, ils ne seraient pas coupables. Mais à « présent, ils ont vu, et ils m'ont détesté, moi « et mon Père. C'est pour l'accomplissement de « la parole qui est écrite dans leur loi : Ils m'ont « haï sans raison.

« Mais quand sera venu l'Inspirateur que je « vous enverrai de mon Père, l'Esprit de vérité « qui procède du Père, il rendra témoignage de « moi. Et vous aussi, vous rendrez témoignage

« parce que vous êtes avec moi depuis le commencement¹. Je vous ai dit ces choses afin que vous ne soyez pas scandalisés : ils vous chasseront des synagogues, et voici l'heure où quiconque vous mettra à mort croira rendre hommage à Dieu. Ils en agiront ainsi avec vous, parce qu'ils ne connaissent ni le Père, ni moi ».

Le monde, c'est cette portion de l'humanité qui restera volontairement sous l'empire du démon et partagera sa haine contre le Christ et contre son Église. Cette haine ne s'apaisera jamais, rejaillira du Maître sur les disciples et constituera pour eux une épreuve nécessaire. Bien que parfois les fanatiques s'imaginent travailler à l'honneur de Dieu en exterminant ceux qui le servent au nom de Jésus Christ, cette haine est criminelle, car tout a été fait pour éclairer le monde, les Juifs en particulier : la parole et les miracles ont ouvert les yeux aux hommes sincères et de bonne volonté.

La mission du Sauveur va se terminer, celle de l'Esprit-Saint va commencer, et c'est ce divin Esprit qui doit présider à l'établissement de l'Église et à l'application de la rédemption au genre humain. Sa venue est donc nécessaire.

« Je vous ai dit ces choses afin que, quand leur heure sera venue, vous vous souveniez que je vous les ai dites. Je ne vous les ai pas dites dès le commencement, parce que

i. S. Jean, xv, 1-27.

« j'étais avec vous. Maintenant je vais à celui
« qui m'a envoyé, et personne de vous ne me
« demande : Où allez-vous ? Mais parce que je
« vous ait dit ces choses, la tristesse a rempli
« votre cœur. Pourtant c'est la vérité que je
« vous dis ; il vous est avantageux que je m'en
« aille, parce que si je ne m'en vais pas, l'Ins-
« pirateur ne viendra pas à vous ; mais si je m'en
« vais, je vous l'enverrai.

« Lorsqu'il sera venu, il montrera que le
« monde a tort au sujet du péché, de la justice
« et du jugement : au sujet du péché, parce
« qu'ils n'ont pas cru en moi ; au sujet de la
« justice, parce que je vais à mon Père, et que
« désormais vous ne me verrez plus ; au sujet
« du jugement, parce que le prince de ce monde
« est déjà jugé ».

Loin de rien changer à ce qui a été enseigné par le Sauveur, le Saint-Esprit ne fera que continuer sa prédication par le ministère des apôtres qu'il inspirera, et son premier soin sera de faire éclater à tous les yeux l'iniquité du monde dans sa conduite envers Jésus Christ.

Les Juifs vont condamner le Sauveur parce qu'il s'est dit le Christ et le Fils de Dieu, ce qui est, à leurs yeux, un péché sans nom. Le Saint-Esprit montrera que tout le péché est du côté de ces Juifs qui, malgré tant de miracles, n'ont pas voulu reconnaître leur Messie. Dès sa première prédication, le jour même de la Pentecôte, saint Pierre le publiera hardiment : « Que toute la maison d'Israël sache en toute certitude que Dieu a fait de ce Jésus, que

vous avez crucifié, le Seigneur et le Christ » ¹.

Au lieu de saluer en Notre Seigneur le Juste par excellence, les Juifs le traiteront comme un imposteur, et ils se moqueront à la croix de la filiation divine qu'il s'est attribuée : « S'il est le roi d'Israël qu'il descende maintenant de la croix et nous croyons en lui. Il a mis sa confiance en Dieu : que Dieu le délivre maintenant s'il l'aime, car il a dit : Je suis le Fils de Dieu » ². Or la justice n'a pas été du côté des juges qui l'ont condamné, et le Saint-Esprit fera ressortir l'iniquité de leur sentence. Saint Pierre dira encore : « Vous avez renié le Saint et le Juste, et vous avez réclamé qu'on vous délivrât le meurtrier. Vous avez mis à mort l'auteur de la vie : Dieu l'a ressuscité d'entre les morts, nous en sommes témoins » ³. Le Sauveur est si bien la justice en personne, qu'il retourne à son Père, et introduit son Humanité glorieuse dans le séjour qui appartient éternellement à sa divinité.

Enfin le monde a un prince, aux inspirations duquel il obéit, et ce prince est Satan. Encore quelques heures et les Juifs, à l'instigation de Satan, leur père, comme l'a déjà dit le Sauveur, porteront ce jugement : « Il est digne de mort ». Mais que vaut le jugement de celui qui est déjà condamné lui-même, et qui a commencé à subir depuis des siècles l'éternel châtement de sa révolte ? Le Saint-Esprit viendra réformer l'odieuse

1. Actes, II, 36.

2. S. Mathieu, XXVII, 42, 43.

3. Actes, II, 14, 15,

sentence portée par Satan et par le monde, son complice. Celui qui a été jugé digne de mort sera la source de toute vie pour l'humanité, et, en punition de son attentat, celui qui a été jugé sera dépouillé de toute sa puissance sur les hommes et sur la création.

Le Saint-Esprit n'aura pas seulement pour mission de soutenir la lutte contre le monde ; son rôle principal consistera à répandre et entretenir la vie dans l'Église, par l'effusion de la grâce et la révélation de la vérité divine. « J'ai encore bien des choses à vous dire », ajoute Notre Seigneur, « mais vous ne pouvez les porter en ce moment. Quand cet Esprit de vérité sera venu, il vous enseignera toute vérité ; car il ne parlera pas de lui-même, mais il dira tout ce qu'il entendra, et il vous annoncera ce qui doit arriver. C'est lui qui me glorifiera, parce qu'il recevra de ce qui est à moi et vous l'annoncera. Tout ce qu'a le Père est à moi ; c'est pourquoi j'ai dit qu'il recevra de ce qui est à moi et vous l'annoncera ».

Le Saint-Esprit sera l'organe du Père et du Fils, comme le Fils a été celui du Père. Il procède en effet de l'un et de l'autre, sans que cette manière d'être implique la moindre infériorité vis-à-vis des deux autres personnes ; car dans la sainte Trinité, engendrer ou être engendré, être source commune de l'Esprit-Saint ou procéder du Père et du Fils, sont des perfections égales et éternelles. Les apôtres ont reçu de ce Maître qui va disparaître bien des enseignements qu'ils

n'ont ni compris, ni retenus ; bien d'autres vérités, qu'ils ne pourraient porter, leur sont encore cachées. A la Pentecôte, le Saint Esprit versera dans leurs âmes le trésor de toutes les révélations nécessaires à la vie de l'Église, et destinées à alimenter la foi des chrétiens jusqu'à la fin des siècles. Il leur révélera même l'avenir le plus éloigné, et saint Pierre dans ses Épîtres, saint Jean dans son Apocalypse en mettront l'annonce par écrit.

Notre Seigneur note expressément que la révélation du Saint-Esprit ne sera point une révélation nouvelle : « Il parlera de ce qu'il aura entendu, il recevra de ce qui est à moi ». Il suit de là que « Jésus Christ et le Saint-Esprit ne nous enseignent pas des choses différentes ; mais l'un enseigne en dehors, et l'autre au dedans ; et lorsqu'on dit que le Saint-Esprit enseigne au dedans, il faut entendre que Jésus Christ même enseigne aussi au dedans, parce que c'est lui qui envoie le Saint-Esprit, qui est plein de lui »¹. Ainsi est condamnée à l'avance toute révélation qui prétendrait venir du Saint-Esprit, et différerait de celle qu'a laissée Jésus Christ. C'est pourquoi saint Paul prémunissait les fidèles contre ces prédicateurs turbulents, qui « entreprennent de changer l'Évangile du Christ. Si nous-même », écrivait-il, « ou si un ange du ciel vous prêche un Évangile qui ne soit pas celui que nous vous avons prêché, qu'il soit anathème ; car l'Évangile que je vous ai prêché ne vient pas de

1. Bossuet, *la Cène*, 1^{re} partie, cxv^{me} jour.

l'homme, mais de la révélation même de Jésus Christ » ¹.

Il ne reste plus au bon Maître qu'à consoler ses apôtres, et à leur communiquer la lumière et la grâce nécessaires pour traverser la grande épreuve qui va commencer. « Un peu de temps », leur répète-t-il, « et vous ne me verrez plus, et encore un peu de temps, et vous me verrez, parce que je vais au Père. Quelques-uns de ses disciples se dirent alors entre eux : Que nous dit-il ainsi : Un peu de temps, et vous ne me verrez plus, et encore un peu de temps, et vous me verrez, parce que je vais au Père ? Ils disaient donc : Que dit-il là, un peu de temps ? Nous ne savons ce dont il parle. Jésus savait qu'ils voulaient l'interroger, et il leur dit : Vous vous demandez entre vous pourquoi j'ai dit : Un peu de temps, et vous ne me verrez plus, et encore un peu de temps, et vous me verrez. En vérité, en vérité, je vous dis que vous gémirez et que vous pleurerez, tandis que le monde se réjouira ; vous serez dans la tristesse, mais votre tristesse sera changée en joie. Quand une femme enfante, elle a de la tristesse, parce que son heure est venue ; mais quand elle a mis au monde un enfant, elle ne se souvient pas de la souffrance, dans la joie qu'elle a de ce qu'un homme est venu au monde. Ainsi pour vous, vous avez maintenant de la tristesse, mais je vous verrai de nou-

1. Galates, 1, 8-12.

« veau ; alors votre cœur se réjouira, et per-
« sonne ne vous enlèvera votre joie. En ce jour-
« là, vous ne me ferez plus de questions ».

Après la résurrection, les apôtres comprendront d'eux-mêmes ces alternatives d'absence et de retour, de tristesse et de joie, dont leur parle le divin Maître. Il veut d'ailleurs que toujours ils comptent sur l'amour que le Père a pour eux. Le Père et le Fils ne font qu'un, et la tendresse que le Fils a témoignée à ses disciples est l'expression de celle que leur porte le Père. « En
« vérité, en vérité, je vous dis, si en mon nom
« vous demandez quelque chose au Père, il vous
« le donnera. Jusqu'ici vous n'avez rien de-
« mandé en mon nom ; demandez et vous rece-
« vrez, afin que votre joie soit complète. Je vous
« ai dit ces choses en paraboles. Voici l'heure
« où je ne vous parlerai plus en paraboles, mais
« où je vais m'exprimer clairement au sujet du
« Père. Ce jour-là, vous demanderez en mon
« nom, et je ne vous dis pas que je prierai le
« Père en votre faveur ; car le Père vous aime,
« parce que vous m'avez aimé, et que vous avez
« cru que je suis sorti de Dieu. Je suis sorti du
« Père, et je suis venu dans le monde ; et main-
« tenant je quitte le monde et je m'en vais au
« Père,

« Ses disciples lui dirent : Voici qu'à présent
« vous parlez clairement, et vous ne dites plus
« de parabole. Nous savons bien maintenant que
« vous connaissez toutes choses, et que vous
« n'avez pas besoin qu'on vous interroge : aussi
« croyons-nous que vous êtes sorti de Dieu.

« Jésus leur répondit : Vous croyez maintenant ? L'heure vient, la voici même, où vous allez être dispersés chacun de votre côté, et où vous me laisserez seul. Je ne suis pas seul cependant, parce que le Père est avec moi. Je vous ai dit ces choses afin que vous ayez la paix en moi. Dans le monde, vous souffrirez persécution : mais ayez confiance, j'ai vaincu le monde »¹.

Tout est donc annoncé par celui qui est le maître absolu des événements. Tout à l'heure, dans un moment de faiblesse, ses apôtres vont l'abandonner. Il ne leur en fait pas un reproche ; dans son affectueuse bonté, il veut même que cette défaillance serve à l'affermissement de leur foi : les disciples se rappelleront que le Sauveur avait prédit tout ce qui devait arriver, et ils n'en croiront que plus fidèlement en lui. Jésus leur promet encore une fois la paix, et le premier mot qu'il leur dira après sa résurrection sera : La paix soit avec vous ! »

Enfin trois mots éclairent pour eux tout l'avenir : persécutions de la part du monde, confiance en Dieu, et victoire finale. Le monde et son prince vont être terrassés à la croix ; leurs violences contre l'Église seront les derniers efforts d'un vaincu dont toute la rage est impuissante à reconquérir un empire à jamais perdu.

Une prière sublime, une incomparable effusion d'amour couronne l'entretien. C'est le Fils qui

1. S. Jean, XVI, 1-33.

s'adresse au Père et qui le prie pour son Église. La prière qui va d'un tel Fils à un tel Père est digne de l'un et de l'autre, et l'homme n'en peut sonder les mystérieuses profondeurs. Jésus Christ la prononce tout haut, dans le silence de cette dernière nuit, « pour l'édification de ceux qui étaient là pour entendre, et aussi de nous qui devons lire ce qui a été mis par écrit » ¹.

« Après avoir ainsi parlé, Jésus leva les yeux
« vers le ciel et dit : Père, voici l'heure : glori-
« fiez votre Fils, afin que votre Fils vous glori-
« fie, vous qui lui avez donné puissance sur toute
« chair, pour qu'à tous ceux que vous lui avez
« confiés, il assure la vie éternelle : cette vie
« éternelle qui consiste à vous connaître, vous
« le seul vrai Dieu, et celui que vous avez envoyé,
« Jésus Christ. Je vous ai glorifié sur la terre ;
« j'ai accompli l'œuvre que vous m'aviez assignée
« à faire. Et maintenant, Père, glorifiez-moi en
« vous-même, par cette gloire que j'ai eue en
« vous avant que le monde existât.

« J'ai fait connaître votre nom aux hommes
« que vous avez pris en ce monde pour me les
« donner. Ils étaient à vous, et vous me les avez
« donnés. Ils ont gardé votre parole ; ils savent
« maintenant que tout ce que vous m'avez donné
« vient de vous ; car les paroles que vous m'avez
« confiées, je les leur ai transmises. Ils les ont
« reçues ; ils ont connu en toute vérité que je
« suis sorti de vous, et ils ont cru que vous
« m'avez envoyé.

1. S. Augustin, *Sur saint Jean*, civ, 2.

« Je vous prie pour eux. Je ne prie pas pour
« le monde, mais pour ceux que vous m'avez
« donnés, parce qu'ils sont à vous, que tout ce
« qui est à vous est à moi, et tout ce qui est à
« moi est à vous, et que j'ai été glorifié en eux.
« Voici que je cesse d'être dans le monde, tan-
« dis qu'eux sont dans le monde, pendant que
« je viens à vous. Père saint, gardez-les dans
« votre nom, eux que vous m'avez donnés, afin
« qu'ils soient un comme nous. Quand j'étais
« avec eux, c'est moi qui les gardais dans votre
« nom ; ceux que vous m'avez donnés, je les ai
« gardés, et nul d'entre eux n'a péri, si ce n'est
« le fils de perdition, pour l'accomplissement de
« l'Écriture. Mais maintenant je viens à vous,
« et en ce monde où je suis encore je dis ces
« choses pour qu'ils aient en eux ma joie dans
« sa plénitude.

« Je leur ai transmis votre parole, et le monde
« les a pris en haine, parce qu'ils ne sont pas du
« monde, pas plus que je ne suis moi-même du
« monde. Je ne vous prie pas de les retirer du
« monde, mais de les préserver du mal. Ils ne
« sont pas du monde, pas plus que je ne suis
« moi-même du monde. Sanctifiez-les dans la
« vérité, dans cette vérité qui est votre parole.
« De même que vous m'avez envoyé dans le
« monde, je les ai envoyés dans le monde, et
« c'est pour eux que je me sanctifie moi-même
« afin qu'ils soient, eux aussi, sanctifiés dans la
« vérité.

« Je ne prie pas seulement pour eux, mais
« aussi pour ceux qui croiront en moi sur leur

« parole. Que tous ne soient qu'un, et, de même
 « que vous, Père, vous êtes en moi, et moi en
 « vous, qu'ils ne soient qu'un en nous, afin que
 « le monde croie que vous m'avez envoyé. Si je
 « les ai associés à la gloire que vous m'avez at-
 « tribuée, c'est pour qu'ils ne soient qu'un,
 « comme nous-mêmes nous sommes un. Je suis
 « en eux et vous en moi, pour qu'ils soient con-
 « sommés dans l'unité, et que le monde con-
 « naisse que vous m'avez envoyé, et que vous
 « les avez aimés, comme vous m'avez aimé moi-
 « même.

« Père, ceux que vous m'avez donnés, je veux
 « que là où je suis, ils soient avec moi, et qu'ils
 « contemplent la gloire que vous m'avez attribuée
 « à cause de l'amour que vous avez eu pour moi
 « avant que le monde fût créé. Père juste, le
 « monde ne vous a pas connu ; mais moi, je vous
 « ai connu, et ceux-ci ont connu que vous m'a-
 « vez envoyé. C'est à eux que j'ai fait connaître,
 « et que je ferai encore connaître votre nom :
 « que l'amour dont vous m'avez aimé soit donc
 « en eux, que moi-même je sois en eux » ¹.

Tout est résumé dans cette prière de Jésus Christ. Pour lui-même, il demande la gloire à laquelle il a droit : il veut tenir de la bonté du Père ce qu'il pourrait exiger de sa justice. Pour les apôtres qui sont restés fidèles à sa parole, et qui vont demeurer après lui au milieu d'un monde pervers, il réclame deux grâces : la préservation du mal, c'est-à-dire du péché, et la

1. S. Jean, xvii, 1-26.

sanctification dans la vérité, c'est-à-dire dans la parole du Père, par conséquent dans son Verbe incarné. C'est dans ce but qu'il se sanctifie lui-même, et qu'il va multiplier jusqu'au dernier soupir les actes de sainteté, qui seront pour son Église un trésor inépuisable d'exemples, de grâces et de mérites.

Pour tous ses enfants qui viendront dans la suite des siècles, il demande la grâce d'une charité fraternelle, d'une union intime, qui soit parmi eux comme le prolongement de la vie divine elle-même. Le Père et le Fils sont unis ensemble et habitent l'un dans l'autre; le Fils est uni à ses disciples et habite en eux par la communication de sa vie divine; les disciples doivent former entre eux une union semblable. C'est le vœu suprême du divin Maître. Il semble tenir par-dessus tout à cette union; dans son plan, elle sera aux yeux du monde la preuve de sa mission et de l'amour du Père pour ses enfants. « Voyez comme ils s'aiment ! » disaient les païens à la vue des premiers chrétiens. Si la prière du Sauveur redevenait de nos jours la loi généreusement et ouvertement suivie par tous les chrétiens, qui donc, à la vue d'un spectacle aussi surhumain, hésiterait à croire que Jésus a été le Messie envoyé aux hommes, et que Dieu a aimé le monde jusqu'à lui donner son Fils unique ! La charité fraternelle, l'entente parfaite de tous les chrétiens serait une merveille hors de pair, et constituerait la grande apologie de la religion et une irrésistible prédication de l'Évangile.

Enfin, pour tous ses enfants, le Sauveur ne

demande plus, mais exige la gloire éternelle. « Je veux », dit-il, et ici il fait appel à la justice du Père. Ceux qui ont cru, ceux qui ont aimé, ont droit à entrer dans le ciel, non par eux-mêmes, mais parce que Jésus Christ est en eux, et que le Père éternel ne peut se dispenser d'aimer et de récompenser en eux son Fils bien-aimé.

« On peut voir maintenant tout le dessein et toute la suite de cette prière. Il commence par demander que son Père le glorifie, et cette glorification se termine à nous en faire part, en sorte que la perfection de la glorification de Jésus Christ soit dans la nôtre, ce qui nous unit tellement à lui que le Père même ne nous en sépare pas dans son amour. Après quoi il faut se taire avec le Sauveur, et, demeurant dans l'étonnement de tant de grandeur où nous sommes appelés en Jésus Christ, n'avoir plus d'autre désir que de nous en rendre dignes avec sa grâce » ¹.

1. Bossuet, *la Cène*, 2^e partie, LXV^e jour.

CHAPITRE III

L'AGONIE, L'ARRESTATION, LA CONDAMNATION PAR LE SANHÉDRIN

Le jardin de Gethsémani. — L'agonie et les trois prières. — L'arrestation. — La comparution devant Anne. — Le premier reniement de Pierre. — La séance de nuit chez Caïphe. — Les deux autres reniements de Pierre. — Jésus maltraité par les valets. — La séance légale du sanhédrin.

« Quand il eut ainsi parlé, Jésus s'en alla avec ses disciples au delà du torrent du Cédron, dans un enclos appelé Gethsémani, où il y avait un jardin ; il y entra avec ses disciples ».

Ce torrent, dont le nom signifie « le trouble », coulait au fond de la vallée de Josaphat, entre les collines du temple et d'Ophel, et le mont des Oliviers. Il recevait le sang des victimes immolées dans le sanctuaire. L'enclos où se rendit Notre-Seigneur était au bas de la montagne des Oliviers, en face du temple. C'est là qu'on écrasait les fruits recueillis sur les nombreux oliviers des environs, d'où le nom de Gethsémani, c'est-à-dire « pressoir à huile ». C'est là aussi que le Sauveur allait être broyé sous le pressoir de la vengeance divine, et que le sang jaillirait de son corps agonisant comme l'huile s'échappait de

l'olive écrasée. L'enclos appartenait peut-être à quelque ami du divin Maître; Jésus y venait fréquemment chercher la solitude et le silence, quand il résidait à Jérusalem. Les oliviers y entretenaient l'ombre et la fraîcheur pendant le jour, et fournissaient un abri pendant la nuit. C'est dans ce jardin que le sort de l'humanité, compromis au paradis terrestre, allait être débattu à nouveau entre Dieu et le second Adam.

« Lorsqu'il fut arrivé, il dit à ses disciples :
« Asseyez-vous ici, pendant que je vais aller là-
« bas pour prier. Puis prenant avec lui Pierre
« et les deux fils de Zébédée, Jacques et Jean,
« il commença à être saisi de tristesse, d'an-
« goisse et d'épouvante. Il leur dit alors : Mon
« âme est triste jusqu'à la mort. Demeurez ici,
« veillez avec moi et priez, pour ne point entrer
« en tentation. S'étant ensuite éloigné d'eux, à
« la distance d'un jet de pierre, il s'agenouilla,
« se prosterna la face contre terre et pria en di-
« sant : Mon Père, s'il est possible, que ce ca-
« lice s'éloigne de moi ! Père, si vous le voulez
« bien, éloignez de moi ce calice ; toutefois, que
« ce ne soit pas ma volonté qui s'accomplisse,
« mais la vôtre ! ».

Il y avait une grotte au fond du jardin. C'est dans cette retraite que le Sauveur affligé chercha un refuge auprès de son Père. Mais en ce moment, par un mystère que nous ne pouvons comprendre, les torrents de joie qui débordaient de la divinité, pour inonder la sainte âme du Sauveur, semblaient arrêtés dans leur cours. Les flots amers de la tristesse et de l'effroi montaient

jusqu'à elle. Le prophète voyait à l'avance cette poignante angoisse, quand il disait au nom du Messie : « Viens à mon secours, ô Dieu, car les eaux montent jusqu'à mon âme. Je suis plongé dans le gouffre de fange, et il n'y a pas où mettre le pied. Je suis descendu au plus profond des eaux et le torrent me submerge. Je suis fatigué de crier, ma gorge est en feu, mes yeux s'épuisent dans l'attente de mon Dieu. Dieu d'Israël, c'est pour toi que je souffre l'opprobre et que la honte couvre ma face. Je suis devenu étranger à mes frères, et parce que le zèle de ta maison me dévore, les opprobres de tes insulteurs sont tombés sur moi. Tire-moi de la boue, de peur que je m'y enfonce. Dans ta grande miséricorde tourne-toi vers moi ; ne dérobe pas ta face à ton serviteur ; je suis dans l'angoisse, hâte-toi de m'exaucer ! L'opprobre a brisé mon cœur ; je souffre, j'attends qu'on me plaigne, et personne ! qu'on me console, et je ne trouve rien ! Pour nourriture, ils me donnent l'herbe amère, dans ma soif, ils m'abreuvent de vinaigre. Pour moi, misérable et souffrant, que ton aide, ô Dieu, me relève ! »¹.

Mais que contenait ce calice qui effrayait tant le bien-aimé Sauveur, et que voulait lui imposer le Père ? A cette heure, Jésus Christ n'était plus pour son Père ce Fils chéri, objet de toutes ses complaisances ; c'était le bouc émissaire chargé de tous les crimes d'Israël, l'homme volonta-

1. Psaume Lxviii, 2-30.

rement responsable de tous les péchés de l'humanité. « Dieu a mis sur lui notre iniquité à tous », avait dit le prophète, et « c'est à cause du crime de mon peuple que je l'ai frappé »¹. Le Sauveur apparaissait en ce moment aux yeux de Dieu comme le pécheur par excellence ; bien plus, comme le péché en personne ; car, ainsi que le dit saint Paul, Dieu « le fit péché à notre place, lui qui n'avait pas connu le péché »². Notre Seigneur, la pureté et la sainteté infinies, se voyait chargé de toutes les hontes du péché, et se tenait, sous les yeux de son Père irrité, comme un homme couvert de la plus répugnante, de la plus ignominieuse et de la plus maudite de toutes les lèpres, la lèpre du péché. Comment cette âme si délicate pouvait-elle accepter un rôle si affreux ? Comment Celui qui n'avait d'autre haine que celle du péché pouvait-il soulever ce fardeau de tous les péchés du monde, et en faire alors comme son œuvre et son bien personnel ? Pour en avoir quelque idée, il faudrait comprendre d'abord ce qu'est la malice du péché, et ce qu'étaient en Jésus Christ l'horreur pour le péché et la tendresse pour le pécheur. Toujours est-il que l'âme du Sauveur hésita, qu'elle supplia le Père d'éloigner le calice, et que l'acceptation de ce rôle du péché en personne fut au-dessus de ses forces naturelles. Mais dans son désir d'obéir au Père, elle pria pour que la volonté du Père s'accomplît.

1. Isaïe, LIII, 6, 8.

2. II Corinthiens, v, 21.

La prière du Sauveur fut exaucée. « Un ange du ciel apparut » et le fortifia ». Il lui fallait cette humiliation que le Père envoyât son secours au Verbe incarné par le ministère d'un ange, au lieu de permettre à la divinité elle-même de relever l'humanité défaillante. Le secours vint néanmoins, non pour atténuer la rigueur de la lutte, mais pour augmenter la force du combattant, afin qu'il pût souffrir davantage. Aussi, « tombé en agonie, il pria avec plus d'instance, « et une sueur pareille à des gouttes de sang « coula de son corps jusqu'à terre ».

C'était déjà l'agonie, le combat terrible contre la mort. L'horrible vision causait au Sauveur une telle angoisse, qu'elle eût pu déterminer la séparation de son âme et de son corps, si l'intervention du Père, manifestée par l'apparition de l'ange, n'eût ordonné la prolongation de cette vie pour d'autres supplices. La prière instante du pauvre agonisant lui obtint de pouvoir dire au Père avec la plus humble soumission : « Que votre volonté soit faite » ! Le prophète avait encore annoncé ce dénouement : « Il s'est offert parce qu'il l'a bien voulu » ¹.

« Il vint alors à ses disciples et les trouva en-
« dormis, accablés par la tristesse, et il dit à
« Pierre : Simon, tu dors ? Vous n'avez donc pu
« veiller une heure avec moi ! Levez-vous, veillez
« et priez, afin de ne pas entrer en tentation ;
« car l'esprit est prompt, mais la chair est faible ».
En effet, l'esprit des apôtres avait été ardent à

1. Isaïe, LIII, 7.

promettre au divin Maître de le suivre jusqu'à la mort ; mais leur corps, appesanti par les émotions si diverses qui venaient de se succéder, n'était plus de force à prolonger la lutte. Et pourtant il fallait veiller et prier afin d'échapper à la tentation du doute et du découragement. Quel effrayant contraste, en effet, entre le glorieux transfiguré du Thabor et le livide agonisant de Gethsémani !

Après avoir porté cet encouragement aux apôtres, « il s'en alla une seconde fois et pria en « disant : Mon Père, si ce calice ne peut passer « sans que je le boive, que votre volonté soit « faite » ! Le calice paraît moins à redouter que tout à l'heure ; mais qu'il est encore affreux ! La justice divine a enfin trouvé une victime digne d'elle. Quand elle frappait l'homme coupable, celui-ci pouvait dire : « C'est contre une feuille entraînée par le vent que vous déchaînez votre puissance, c'est un fétu desséché que vous poursuivez »¹. Mais à présent, la victime offerte à cette justice est de toutes la plus noble par son origine, la plus digne de châtimens par la responsabilité qu'elle a assumée, la plus capable de souffrir vivement et longtemps, grâce à la délicatesse et à la force de résistance de sa nature. Aussi la vengeance divine s'exercera-t-elle contre cette victime de manière à satisfaire ses plus rigoureuses exigences, si bien que, dans son corps comme dans son âme, « la douleur du Christ

1. Job., XIII, 25.

sera la plus grande qu'on puisse souffrir dans la vie présente »¹.

Le Sauveur a lu dans les prophètes un résumé des tourments qui lui sont réservés. « Nous l'avons vu », dit Isaïe ; « il n'avait ni beauté, ni splendeur, et son visage n'était point de nature à nous plaire. Il était méprisé, honni des hommes, homme de douleurs, ne connaissant que trop la souffrance. Son visage paraissait voilé ; il était objet de mépris et nous n'avons pas fait cas de lui. Il a vraiment porté nos maladies et a été chargé de nos douleurs. Nous l'avons pris pour un lépreux, pour un homme frappé de Dieu et humilié. Il a été transpercé à cause des iniquités, il a été broyé à cause de nos crimes. Le châtiement qui nous valait la paix l'a accablé, et c'est par ses blessures que nous avons été guéris. Nous tous, nous étions égarés comme des brebis ; chacun avait suivi sa propre voie. Mais Dieu a mis sur lui notre iniquité à tous, Il a été offert parce qu'Il l'a bien voulu, et n'a pas ouvert la bouche, pareil à la brebis qu'on mène à la boucherie ; comme l'agneau devant celui qui le tond, il n'a pas ouvert la bouche »².

Le divin agonisant trouvait encore, dans un psaume de son ancêtre David, l'expression même de ses angoisses au milieu des souffrances : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? Je suis un vermisseau, et non un homme, l'opprobre du genre humain et le rebut

1. S. Thomas, *Somme théologique*, III, XLVI, 6.

2. Isaïe, LIII, 2-7.

du peuple. Tous ceux qui me voient se moquent de moi ; ils ont la raillerie aux lèvres et branlent la tête. Des taureaux sans nombre m'entourent, des bêtes brutales m'entourent, ouvrant contre moi leur gueule, comme un lion qui rugit et dévore. Je suis comme l'eau qui s'écoule et tous mes os sont disjoints. Mon cœur se fond comme la cire au milieu de mes entrailles, ma force se dessèche comme l'argile, ma langue s'attache à mon palais : tu me réduis en poussière de mort. Voici que des chiens me cernent, une troupe de scélérats m'assiège : ils percent mes mains et mes pieds, je pourrais compter tous mes os. Pour eux, ils regardent et m'examinent ; ils partagent entre eux mes vêtements et tirent ma tunique au sort » ¹.

Notre Seigneur voit donc devant lui la sanglante carrière qu'il lui faut parcourir, et au bout la croix : « Que votre volonté soit faite » ! dit-il à son Père. Pendant ce temps, les apôtres ont encore oublié la recommandation de leur Maître, et la chair a vaincu l'esprit. « Il vint à eux de nouveau et les trouva endormis, « car « leurs yeux étaient appesantis et ils ne savaient « que lui répondre ».

« Il les laissa donc, s'en retourna encore et « pria pour la troisième fois, en répétant les « mêmes paroles ». Le calice était toujours là, et son amertume n'était point épuisée. Après la honte, après le supplice, il y restait l'ingratitude.

1. Psaume **xxi**, 2-19.

Cette humanité, pour laquelle le Fils de Dieu vient souffrir et mourir, n'acceptera pas tout entière le bienfait de la rédemption. Le Sauveur pourra dire avec une tristesse profonde : « J'ai nourri des enfants, je les ai élevés, et ils n'ont eu pour moi que mépris ¹. Cieux, soyez-en dans la stupeur, portes du ciel, gémissiez amèrement; car voici deux forfaits qu'a commis mon peuple: ils m'ont abandonné, moi, la source d'eau vive, et ils se sont creusé des citernes, des citernes percées qui ne peuvent pas seulement garder les eaux » ² ! A son amour, à son nom, à son sang, à ses sacrements, à sa grâce, à son Église, à son ciel, à lui-même, les hommes préféreront des jouissances passagères et coupables qui les rendront malheureux pour l'éternité. Sa mort sera donc inutile pour beaucoup. C'est la lie du calice. Il la boira jusqu'à la dernière goutte. Le dernier mot de sa prière est encore : « Que votre volonté soit faite » !

Voilà le Sauveur sorti vainqueur de cette lutte, la plus rude de celles qu'il aura à subir. Le prophète a chanté ce premier triomphe : « Qui vient donc ainsi avec son manteau teint de pourpre ? Qu'il est beau avec son vêtement, et quelle puissance dans sa démarche ! — C'est moi, le grand justicier, venu pour défendre et sauver. — Pourquoi donc ton manteau est-il rouge, et tes vêtements comme ceux des hommes qui foulent au pressoir ? — J'ai été seul à fouler le pressoir, et

1. Isaïe, 1, 2.

2. Jérémie, 11, 12 et 13.

nul d'entre les hommes n'était avec moi. Je les ai foulés dans ma fureur, je les ai écrasés dans ma colère; leur sang a rejailli sur mes vêtements, ils en ont tous été tachés. Car il est arrivé le jour auquel j'avais songé pour la vengeance, elle est venue l'année où je vais sauver »¹. Les puissances infernales étaient en effet écrasées par l'acte de soumission parfaite que venait d'accomplir le Sauveur; la Passion, dont les différents supplices vont se succéder, montrera à quoi il s'était engagé en disant au Père : « Que votre volonté soit faite ! » — « S'humiliant lui-même, il sera obéissant jusqu'à la mort, la mort de la croix »².

L'agonie était terminée; « il vint alors vers ses disciples et « leur dit : Dormez, maintenant, et reposez-vous »³.

Pendant ce court repos des apôtres, le Sauveur suivait de son regard divin les dernières démarches du traître, et il l'attendait dans l'enclos de Gethsémani. « Judas, qui le trahissait, « connaissait bien l'endroit, parce que Jésus s'y « était rendu très souvent avec ses disciples. « Judas était accompagné; de plus, les pontifes, « les pharisiens, les scribes et les anciens avaient « envoyé des serviteurs munis de lanternes, de « falots et d'armes, et il s'y était joint une foule « nombreuse armée d'épées et de bâtons. Le

1. Isaïe, Lxiii, 1-4.

2. Philippiens, II, 8.

3. S. Matthieu, xxvi, 36-45; S. Marc, xiv, 32-51; S. Luc, xxii, 39-46; S. Jean, xviii, 1.

« traître leur avait donné ce signe : Celui que
« j'embrasserai, avait-il dit, c'est celui-là. Sai-
« sissez-le, et prenez vos précautions pour l'em-
« mener ».

Tout était donc prévu. Les soldats romains restaient continuellement sur pied pendant les fêtes de la Pâque, afin de parer aux événements. Une escouade fut empruntée à la garnison de la tour Antonia; sa présence devait donner un caractère plus officiel à l'arrestation, et n'être pas inutile pour prêter main-forte, au cas où les Galiléens et les partisans de Jésus s'apercevraient du complot et tenteraient de s'y opposer. D'ailleurs on avait choisi le milieu de la nuit pour faire le coup, et les valets étaient munis de falots et de lanternes, afin de pouvoir sonder, au besoin, tous les réduits de l'enclos plongés dans l'ombre épaisse des oliviers. Comme ni les soldats, ni la plupart des valets du temple n'étaient capables de reconnaître Notre Seigneur au milieu de la nuit, le traître dut se charger de le désigner clairement. « Prenez vos précautions pour l'emmener », avait-il ajouté. Il savait que son Maître s'était déjà dérobé aux mains d'ennemis furieux; il tenait à ce qu'il ne pût le faire avant que le prix de la trahison ne fût versé. Une fois aux mains des pontifes, pensait-il peut-être, Jésus saura bien se tirer d'affaire.

La troupe sinistre arrivait déjà près du jardin. Le Sauveur dit aux apôtres endormis : « C'est
« assez. Voici l'heure venue où le Fils de l'homme
« va être livré aux mains des pécheurs. Levez-
« vous et allons. Celui qui doit me trahir est

« tout près d'ici. Il parlait encore que parut « Judas avec la foule qui l'accompagnait ». Celui-ci ne s'attendait pas à trouver Notre Seigneur sur ses gardes et si près de l'entrée. Toujours hypocrite et jouant jusqu'au bout la fidélité, afin de ne pas se compromettre aux yeux des autres apôtres, il se détacha rapidement de son escorte, et « s'avancant aussitôt auprès de Jésus, « il dit : Salut, Maître! et il l'embrassa. Jésus « lui dit : Ami, voilà donc pourquoi tu es venu? « Judas, c'est par un baiser que tu trahis le Fils « de l'homme!

« Cependant Jésus savait bien tout ce qui devait arriver. Il se porta donc en avant et leur « dit : Qui cherchez-vous? Ils lui répondirent : « Jésus de Nazareth. — C'est moi, leur dit Jésus. « Avec eux se tenait alors Judas, qui le trahissait. « Dès qu'il leur eut dit : C'est moi, ils s'en allèrent à la renverse et tombèrent à terre. Il « leur demanda donc de nouveau : Qui cherchez-vous? Ils dirent : Jésus de Nazareth. « Jésus répondit : Je vous l'ai dit, c'est moi. Si « donc c'est moi que vous cherchez, laissez aller « ceux-ci. C'était afin que s'accomplît cette parole de l'Écriture : De ceux que vous m'avez « donnés, je n'ai perdu personne.

« Ils s'avancèrent alors, mirent les mains sur « Jésus et se saisirent de lui. Ceux qui étaient à « ses côtés, voyant ce qui allait se passer, lui « dirent : Seigneur, si nous frappions de l'épée? « Au même moment, Simon Pierre, portant la « main à l'épée qu'il avait, la tira, en frappa le « serviteur du grand-prêtre et lui coupa l'oreille

« droite. Ce serviteur s'appelait Malchus. Jésus
« dit à Pierre : C'en est assez. Remets ton épée
« au fourreau, car tous ceux qui prendront l'épée
« périront par l'épée. Crois-tu donc que je ne
« puisse prier mon Père, qui m'enverrait aus-
« sitôt plus de douze légions d'anges? Mais
« comment alors s'accompliraient les Ecritures
« qui marquent que tout doit se passer ainsi?
« Ne faut-il pas que je boive le calice que m'a
« présenté mon Père? Puis il toucha l'oreille de
« Malchus et le guérit.

« Reprenant la parole, Jésus dit alors à ceux
« qui étaient venus vers lui, princes des prêtres,
« fonctionnaires du temple et anciens : Vous
« êtes venus vers moi comme vers un brigand,
« armés d'épées et de bâtons pour m'arrêter.
« Pourtant j'étais chaque jour au milieu de vous,
« à enseigner dans le temple, et vous n'avez
« pas mis la main sur moi pour m'arrêter. Mais
« en ce moment c'est votre heure et les ténèbres
« ont tout pouvoir. Tout ceci s'est fait pour
« l'accomplissement de ce qui a été écrit par
« les prophètes.

« Alors tous ses disciples l'abandonnèrent et
« s'enfuirent. Un jeune homme s'était mis à sa
« suite, couvert seulement d'un drap. On se sai-
« sit de lui. Mais rejetant le drap, il s'échappa
« ainsi de leurs mains » ¹.

Bien que la puissance des ténèbres ait main-
tenant le champ libre, Notre Seigneur veut

1. S. Matthieu, xxvi, 45-56; S. Marc, xiv, 41-52; S. Luc, xxii, 47-54; S. Jean, xviii, 2-11.

montrer qu'il est toujours le maître des hommes et des événements. C'est l'homme qu'on arrête, mais c'est le Dieu qui, d'un mot, terrasse la foule de ses ennemis, guérit par un simple atouchement l'oreille de Malchus, et se fait obéir quand il défend d'inquiéter ses apôtres. Le sort du jeune homme inconnu qui s'est joint au cortège montre ce qu'on eût fait d'eux, si la protection du divin Maître ne les eût couverts. Et pour bien faire remarquer à ses ennemis qu'il ne dépend en rien de leur pouvoir, il leur rappelle leur impuissance contre lui dans l'enceinte même du temple. Ces princes des prêtres, ces membres du sanhédrin ont sacrifié leur orgueil à leur haine. Eux qui vont être juges tout à l'heure, s'abaissent au rang de ceux qui traquent les voleurs; les voilà, au milieu de la nuit, avec des épées et des bâtons. Notre Seigneur leur en adresse l'humiliant reproche, et ils n'ont rien à répondre.

« L'escouade et son officier avec les serviteurs
« des Juifs s'emparèrent donc de Jésus et le
« garrottèrent ». Ils descendirent quelque temps
le long du torrent, et remontèrent les pentes du
sud-est de la ville. « Ils le conduisirent d'abord
« chez Anne. C'était le beau-père de Caïphe,
« pontife de cette année-là, de ce Caïphe qui
« avait donné aux Juifs ce conseil : Il est avan-
« tageux qu'un homme meure pour le peuple ». Anne était cet ancien grand-prêtre qui, après avoir exercé le souverain pontificat, vingt ans auparavant, avait conservé toute son influence sous

ses successeurs. Il était l'âme de la persécution contre le Sauveur. Son palais, presque contigu à celui de son gendre, s'élevait non loin du cé-nacle. C'est pour donner satisfaction à son orgueil et à sa haine sénile que le cortège s'arrêtait chez lui. Du reste, cet arrêt devait ménager le loisir de rassembler le sanhédrin chez Caïphe.

« Le pontife interrogea donc Jésus sur ses disciples et sur sa doctrine. Jésus lui répondit : « J'ai parlé publiquement au monde ; j'ai toujours enseigné dans la synagogue et dans le temple, où tous les Juifs se réunissent, et je n'ai jamais parlé en secret. Pourquoi m'interrogez-vous ? Interrogez ceux qui ont entendu ce que je leur ait dit ; ils savent bien ce que je leur ai dit.

« Quand il eut ainsi parlé, un des serviteurs, debout près de lui, donna un soufflet à Jésus, en disant : Est-ce ainsi que tu réponds au pontife ? Jésus lui répondit : Si j'ai mal parlé, fournis la preuve que j'ai tort ; mais si j'ai bien dit, pourquoi me frappes-tu ? Alors Anne l'envoya garrotté au pontife Caïphe »¹.

Le vieux sectaire était déçu dans son attente. Il n'avait pas qualité officielle pour interroger juridiquement ; aussi Notre Seigneur déclina sa compétence. A la question posée sur ses disciples, il ne répondit rien ; il n'avait à en rendre compte qu'à son Père. Pour sa doctrine, il renvoyait à ses auditeurs ; Anne ne méritait pas d'en entendre l'exposé de la bouche du Fils de Dieu,

1. S. Jean, XVIII, 12-14; 19-24.

et jamais le précepte de « ne pas jeter les perles aux porceaux » n'avait eu meilleure occasion d'être appliqué. Le dépit du pontife ne put se dissimuler ; l'inqualifiable brutalité du valet en fut la conséquence. Mais la douce réponse du Sauveur fit voir combien il était maître de lui, et de quelle hauteur il dominait ses ennemis égarés par les pires passions. Tout était prêt maintenant chez Caïphe, dont le palais se trouvait dans la même cour ; Anne l'y fit conduire, chargé des liens réservés aux malfaiteurs dangereux.

Cependant, dans cette cour même, venait de se produire un douloureux incident. Les apôtres s'étaient dispersés au jardin de Gethsémani. Mais « de loin, Simon Pierre suivait Jésus, avec « un autre disciple », Jean, selon toute apparence. « Ce disciple, qui était connu du pontife, « entra à la suite de Jésus dans la cour du « grand-prêtre, tandis que Pierre se tenait de- « hors, à la porte. L'autre disciple, qui était « connu du pontife, parla à la portière et fit en- « trer Pierre. On avait allumé du feu au milieu « de la cour, parce qu'il faisait frais ; tout autour « avaient pris place, assis ou debout, les servi- « teurs et les gardes, et ils se chauffaient. Pierre « vint au milieu d'eux, afin de voir comment se « terminerait l'affaire.

« Quand il fut assis à la lumière, la servante « du grand-prêtre, chargée de la porte, l'aper- « çut, et dit en le regardant : En voici un qui « était avec lui. N'es-tu pas, toi aussi, des dis- « ciples de cet homme-là ? Tu étais avec Jésus

« de Nazareth ? Mais Pierre le nia devant tout le
« monde et dit : Femme, je n'en suis pas, je ne le
« connais pas, je ne sais pas seulement ce que
« tu dis. Puis il sortit dehors, devant la cour, et
« le coq chanta » ¹.

Tout le courage de Pierre s'était dépensé dans son coup d'épée malencontreux ; il avait voulu résister à sa manière, il ne savait pas encore rester ferme selon l'esprit du Sauveur. En ce moment, Anne pouvait bien interroger le divin Maître sur ses disciples : Pierre, le chef des apôtres, était là pour répondre : Je ne le connais pas ! Comprenant pourtant qu'il fallait détourner de lui l'attention, l'apôtre sortit. Le coq chanta, et Pierre n'y prit point garde, tant la présomption aveuglait encore son esprit.

« Chez le grand-prêtre Caïphe s'étaient réunis
« tous les prêtres, les scribes et les anciens »,
c'est-à-dire tout le sanhédrin, moins les quelques membres favorables au Sauveur. « Or, les
« grands-prêtres et tout le conseil cherchaient un
« faux témoignage contre Jésus, afin de le livrer
« à la mort ; ils n'en trouvaient pas. Beaucoup
« de faux témoins s'étaient pourtant présentés,
« mais leurs témoignages ne concordaient pas.
« A la fin cependant deux faux témoins appor-
« tèrent leur témoignage contre lui : Il a dit :
« Je puis détruire le temple de Dieu et le re-
« construire en trois jours. — Nous l'avons

1. S. Matthieu, xxvi, 58, 69, 70 ; S. Marc, xiv, 54, 66-68 ; S. Luc, xxii, 55-57 ; S. Jean, xviii, 15-18.

« entendu dire : Je détruirai ce temple fait de
« main d'homme, et en trois jours j'en rebâtirai
« un autre qui ne sera pas fait de main d'homme.
« Leurs témoignages ne concordaient pas ».

Tous ces témoins étaient subornés, mais ils répétaient mal leur leçon. En faisant accuser Notre Seigneur de blasphème contre le temple, les grands-prêtres connaissaient bien le vrai sens des paroles qu'il avait prononcées, eux qui le lendemain iront avertir Pilate que le crucifié a dit : « Je ressusciterai au bout de trois jours. » Mais Dieu permettait que les calomnies suggérées à leurs suppôts ne pussent tenir debout. Il ne voulait pas qu'il y eût d'équivoque sur le vrai motif de la condamnation. Le prophète avait encore vu cette scène d'iniquité, quand il disait : « Lorsque les méchants se sont rués contre moi pour dévorer ma chair, lorsque mes oppresseurs et mes ennemis ont été devant moi, ce sont eux qui ont chancelé et ont tombé. Ne me livre pas au désir de mes adversaires, car il se dresse contre moi des témoins de mensonge qui ne respirent que violence » ¹.

Aucun de ces témoignages n'était recevable. « Le grand-prêtre se leva alors au milieu de
« l'assemblée et demanda à Jésus : « Tu ne ré-
« ponds donc rien aux témoignages que ceux-ci
« portent contre toi ? Mais Jésus se taisait et ne
« fit aucune réponse ». Ce silence indiquait assez quel cas l'on devait faire de pareilles accusations.
« Le grand-prêtre l'interpella de nouveau et lui

1. Psaume xxvi, 2, 12.

« dit: Je t'en adjure par le Dieu vivant, dis-nous
« si tu es le Christ, le Fils du Dieu béni. Jésus
« lui dit: Oui je le suis. J'ajoute même: Un
« jour vous verrez le Fils de l'homme assis à la
« droite de la majesté de Dieu et venant sur les
« nuées du ciel. Alors le grand-prêtre déchira
« ses vêtements et dit: Il a blasphémé! Qu'a-
« vous-nous encore besoin de témoins? Vous
« venez d'entendre le blasphème; que vous en
« semble? Tous proférèrent cette sentence: Il
« est digne de mort » ¹.

Cette parole: « Il est digne de mort », et les efforts qui furent faits par les princes des prêtres pour la mettre à exécution constituent le plus énorme de tous les crimes commis pendant la Passion du Sauveur. « Les princes des Juifs connaissaient le Christ, et s'il y avait en eux quelque ignorance, elle était volontaire et incapable de les excuser. Aussi leur péché fut-il le plus grand de tous, tant par lui-même que par la malice de leur volonté » ².

Interrogé sur sa nature divine par le représentant suprême de l'autorité religieuse, Notre Seigneur répond par l'affirmation la plus nette, et, pour l'appuyer, il s'applique à lui-même ce que Daniel avait dit du Messie: « Je regardais dans la vision de la nuit, et voici qu'avec les nuées du ciel le Fils de l'homme arrivait, et il parvint jusqu'à l'Ancien des jours » ³. On le con-

1. S. Matthieu, xxvi, 57, 59-66; S. Marc, xiv, 53, 55-64; S. Luc, xxi, 54.

2. S. Thomas, *Somme Théologique*, III, XLVII, 6.

3. Daniel, vii, 13.

damne ; mais quel triomphe pour sa sainteté inattaquable ! Ses ennemis les plus acharnés n'ont à lui reprocher qu'un mot, et la suite des événements a prouvé que ce mot était la vérité même.

Pendant cette séance du sanhédrin les valets et les gardes continuaient à se chauffer au milieu de la cour. Pour éviter les questions fâcheuses, Pierre se tenait toujours à l'écart. Avec quelle ardeur n'avait-il pas répondu jadis au Sauveur : « Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant », et comme cette profession de foi eût été une noble réplique à l'adjuration du grand-prêtre ! De loin, autant qu'il le pouvait, l'apôtre suivait des yeux ce qui se passait dans la grande salle du palais. « Une autre servante le vit alors, et « dit à ceux qui étaient là : Celui-ci était aussi « avec Jésus de Nazareth. — Oui, dit un autre, « tu es l'un de ceux-là. Mais Pierre lui dit : « Homme, je n'en suis pas ; puis il nia de nou-
« veau avec serment : Non, je ne connais point
« cet homme ». Quel contraste : « Vous êtes le
« Christ, le Fils du Dieu vivant », et « Je ne con-
« nais pas cet homme » ! Mais qui osera jeter à l'apôtre la première pierre ?

« Une heure environ s'écoula ». Croyant avoir déjoué tous les soupçons, il revint vers le milieu de la cour. « Simon Pierre était là debout et se
« chauffant, quand on lui dit : « N'es-tu pas de
« ses disciples ? Il nia et dit : Je n'en suis pas.
« — Mais si, vraiment, assura un autre, tu es de
« ceux-là, car tu es galiléen, ton langage te fait

« reconnaître. — Homme, je ne sais pas ce que
« tu dis, répondit Pierre. Un des serviteurs du
« grand-prêtre, parent de celui dont Pierre avait
« coupé l'oreille, lui dit: Ne t'ai-je pas vu dans
« le jardin avec lui? Pierre se mit à faire des
« protestations et des serments, en disant: Je
« ne connais pas cet homme dont vous parlez.
« Lui-même parlait encore que soudain le coq
« chanta pour la seconde fois. Le Seigneur se
« retourna et jeta un regard sur Pierre. Pierre
« se souvint alors de la parole que lui avait dite
« le Seigneur: Avant que le coq ne chante
« deux fois, tu me renieras trois fois. Pierre
« sortit dehors et se mit à pleurer amèrement »¹.

La chute était consommée. A Gethsémani, Judas, qui n'aimait pas le Sauveur, l'avait embrassé en lui donnant publiquement le nom de Maître; dans la cour du pontife, Pierre, qui aimait tant Notre Seigneur, l'a par trois fois traité d'homme qu'il ne connaît pas. A l'hypocrite, le Sauveur avait fait entendre une parole d'amitié dont son cœur ne fut point ému; au présomptueux, il jette un regard de tendre reproche, et ce regard fait jaillir dans l'âme généreuse de Pierre une source désormais intarissable de repentir, d'humilité et d'amour. Il n'eût tenu qu'au traître de partager le repentir du renégat et de rentrer en grâce en même temps que lui. Mais par ce double exemple, Dieu voulait montrer ce que peut la volonté humaine en face de

1. S. Matthieu, xxvi, 71-75; S. Marc, xiv, 69-72; S. Luc, xxii, 58-62; S. Jean, xviii, 18, 25-27.

la grâce divine : saisir cette grâce et en profiter pour se relever, même après les chutes les plus profondes, ou bien la mépriser et se perdre éternellement.

La séance tenue en pleine nuit par le sanhédrin était illégale et de nulle valeur. Les membres du grand conseil le savaient bien, et, résolus à fouler aux pieds toute justice, ils tenaient à rester respectueux de la légalité. Les violents ne peuvent s'empêcher de rendre à la justice au moins cet hommage : ils cherchent à en observer les formes extérieures. Il fallait attendre le jour pour tenir une séance légale. Trois heures environ devaient s'écouler avant l'aurore. Ce furent des heures de torture pour le divin Sauveur. « Ceux qui le gardaient se moquaient de lui et « le frappaient. Plusieurs se mirent à lui cracher « au visage et à le souffleter. Ils lui jetèrent ensuite un voile sur la tête, et de la main ils le « frappaient au visage, en disant : Devine, « Christ, quel est celui qui t'a frappé ! Les valets l'accablaient de soufflets et proféraient « contre lui une foule d'autres blasphèmes »¹.

Ce fut une scène ignoble. Après la sentence des maîtres, la persécution des valets, et ceux-ci supplèrent abondamment à l'insuffisance du mépris et de la haine par la bassesse, la grossièreté et l'indignité révoltante de leurs procédés. Ainsi est traité le Fils de Dieu. Mais il se tait.

1. S. Matthieu, xxvi, 67, 68 ; S. Marc, xiv, 65 ; S. Luc, xxii, 63-65.

C'était écrit : « J'ai livré mon corps à ceux qui le frappaient, et mes joues à ceux qui me souffletaient ; je n'ai point détourné mon visage de ceux qui m'outrageaient et qui crachaient sur moi. Le Seigneur Dieu est mon aide ; aussi je n'ai pas à rougir. J'ai fait de mon visage une pierre qu'on ne peut entamer, et je sais bien que je ne serai pas confondu. Celui qui proclame ma justice est à mes côtés : qui donc pourra m'accuser ? »¹.

On voulait procéder au plus vite, dès les premières heures du jour, afin d'éviter l'agitation parmi le peuple, et de couper court à toute intervention des partisans de la victime. Quand ils se verraient en face du fait accompli, les Galiléens et les disciples ne pourraient que protester vainement. C'est pourquoi, « sitôt que le matin fut arrivé, dès la première heure, tous les grands-prêtres, les anciens du peuple et les scribes se réunirent en conseil, au grand complot, afin de livrer Jésus à la mort ». Cette seconde séance se tint encore dans le palais de Caïphe. Il existait bien au temple une salle où devaient se juger les affaires criminelles ; mais depuis que l'autorité romaine avait ôté au sanhédrin le pouvoir de condamner à mort, on ne se réunissait plus dans cette salle, pour protester contre la restriction des droits du grand-conseil.

Les grands-prêtres prirent soin que l'interrogatoire en arrivât de suite à la question capitale. « Ils le firent comparaître et dirent : Si tu es le

1. Isale, I, 6-8.

« Christ, dis-le nous. Il répondit : Si je vous le
« dis, vous ne me croirez pas. Si d'autre part je
« vous interroge, vous ne me répondrez pas et
« ne me renverrez pas. Le Fils de l'homme ne
« s'en assiéra pas moins à la droite de la ma-
« jesté de Dieu. Ils lui dirent tous : Tu es donc
« le Fils de Dieu ? — Vous l'avez dit, répondit
« il, je le suis. Ils dirent alors : Qu'avons-nous
« encore besoin de témoignage? Nous venons de
« l'entendre nous-mêmes de sa bouche » ¹.

Le cri de mort retentit à nouveau. Les autori-
tés religieuses de Jérusalem ont méconnu, rejeté,
condamné irrévocablement leur Messie. Mais de
la condamnation à l'exécution, il y a loin encore.
L'intervention de Pilate est indispensable, et l'on
n'est point assuré de l'obtenir : tout va dépendre
de la disposition d'esprit où sera ce jour-là le
procurateur, et de la pression qu'on réussira à
exercer sur sa volonté.

1. S. Matthieu, xxvii, 1; S. Marc, xv, 1; S. Luc, xxii, 66-71.

CHAPITRE IV

LE JUGEMENT DE PILATE

Le cortège à travers la ville. — Le repentir et le suicide de Juda. — La résidence de Pilate. — Comparution devant Pilate. — Le renvoi à Hérode. — Le retour au tribunal de Pilate. — Barabbas. — La flagellation. — Le couronnement d'épines.— La condamnation.

Les événements de la nuit n'avaient pas tardé à être connus dans toute la ville de Jérusalem. Malgré les précautions prises par les princes des prêtres, une arrestation de cette importance ne pouvait passer inaperçue. D'ailleurs les allées et venues des membres du sanhédrin, et leur réunion insolite chez Caïphe dès la pointe du jour, étaient plus qu'il n'en fallait pour donner l'éveil à la multitude qui encombrait alors les maisons, les rues et les places de la ville. Dès la première heure, tout le monde était donc sur pied. Mais tandis que les uns, pharisiens haineux et partisans aveugles des grands-prêtres, se félicitaient du résultat déjà obtenu, les autres, étrangers, galiléens, menu peuple, habitués aux bienfaits du Sauveur, étaient pour la plupart sous l'empire de tout autres sentiments. Ils pouvaient être

le nombre; mais, comme il arrive dans les grands attentats, la minorité qui conduisait l'affaire avait pour elle la ruse, la décision, l'audace et la violence. Les membres du sanhédrin ont précipité les événements; assurés déjà de l'avantage de la chose jugée, ils prennent toutes les mesures pour qu'entre leur sentence et son exécution il s'écoule le moins de temps possible. Le mot d'ordre est donné partout, et une foule hostile se trouve postée dans tous les endroits où il est nécessaire de refouler les amis du Sauveur ou de couvrir leur voix.

C'est dans ces conditions que, « dès le matin, « toute la multitude se mit en route et mena « Jésus garrotté de chez Caïphe jusqu'au prétoire « du procureur Ponce Pilate »¹. Le triste cortège eut à traverser presque toute la ville, du sud au nord. Les outrages prodigués au Sauveur durant la nuit, dans le palais même du grand-prêtre, permettent de supposer ce qui se passa dans les rues. Toute la populace voulut s'approcher du condamné; plus d'un, sans doute, tint à y aller de son injure, de sa moquerie, de son coup brutal ou sournois. A quoi bon des égards pour le faux prophète, l'imposteur, le blasphémateur que les juges suprêmes de la nation envoyaient à la mort? Témoins de ce spectacle, les étrangers et le grand nombre de ceux qui n'étaient ni amis ni ennemis gardaient le silence de l'étonnement, ou échangeaient entre eux les

1. S. Mathieu, xxvii, 2; S. Marc, xv, 1; S. Luc, xxiii, 1; S. Jean, xviii, 28.

questions et les réflexions : C'était donc là le prophète de Galilée, dont on parlait tant à Jérusalem depuis trois ans ! On avait raconté de lui des merveilles, et dans les synagogues du monde entier on parlait de ses œuvres et de sa prédication ; on pouvait même se demander s'il ne serait pas le Messie. On s'était trompé. Les princes des prêtres avaient dû examiner mûrement la chose ; le résultat de leur enquête était la condamnation à mort du prophète, de l'habile imposteur. On disait qu'il guérissait des malades, ressuscitait des morts et faisait d'autres prodiges. Sans doute, le démon avait eu grande part dans ces prétendues merveilles. En tous cas, les sortilèges du Galiléen prenaient fin maintenant ; garrotté solidement, il était impuissant à se délivrer lui-même. De retour dans la province ou à l'étranger, on n'aurait donc qu'un mot à répondre aux questionneurs : Jésus de Nazareth n'était qu'un faux prophète ; le sanhédrin l'a condamné à mourir.

D'autres peut-être gardaient un silence sympathique et se tenaient sur la réserve, attendant la fin des événements pour porter un jugement. Mais combien peu faisaient assez attention aux prophéties, pour s'arrêter à cette idée que les humiliations prodiguées au divin Maître étaient la marque même de son caractère messianique !

Pendant que les principaux membres du grand conseil précédaient chez Pilate la divine victime, d'autres s'étaient rendus au temple pour y présider aux cérémonies sacrées, au matin de ce grand

jour de fête. Les Israélites qui devaient célébrer la Pâque ce jour-là accouraient déjà au temple pour y faire immoler les agneaux. Tout à coup, à travers la foule, les princes des prêtres virent se frayer un passage l'homme qu'ils attendaient le moins, Judas.

Quand, au milieu de la nuit, Notre Seigneur avait été traîné chez Caïphe, le traître était venu recevoir le prix de son forfait. Mais à son grand étonnement, Jésus, loin de se défendre, s'était laissé outrager et condamner à mort ; le procureur allait probablement ratifier la sentence, et tout portait à croire qu'elle serait exécutée. Le malheureux comprit-il alors les prophéties que le Sauveur avait faites lui-même de sa mort ? S'aperçut-il qu'après avoir accompli tant de miracles, Jésus renonçait à se servir pour lui-même de sa propre puissance ? Saisi de honte et d'effroi à la pensée de ce qui allait arriver, il se rendit enfin compte du rôle odieux qu'il venait de jouer ; c'est par son baiser fatal que tout avait commencé ; c'est lui-même qui était la cause première de cette arrestation, de ce jugement, bientôt peut-être de cette fin tragique !

« Judas, qui le trahit, voyant alors qu'il était
« condamné, fut saisi de repentir, et rapporta
« les trente pièces d'argent aux princes des
« prêtres et aux anciens, en disant : J'ai péché
« en livrant le sang innocent. Mais ils lui dirent :
« Que nous importe ? C'est ton affaire. Il jeta
« alors les pièces d'argent dans le temple, et il
« se retira ». Voilà donc Judas qui se repent.
Comme Pierre, il a épouvantablement péché ;

mais que son repentir diffère de celui de Pierre ! C'est un repentir tout humain, sans foi suffisante en Celui qu'il a livré, sans espérance du pardon, sans trace d'amour envers le Dieu qui, la nuit même, le traitait encore d'ami. « Il s'en alla et « se pendit ». Sa fin fut affreuse. Six semaines plus tard, saint Pierre la rappelait au cénacle, au moment de choisir au traître un successeur : « Quand il se fut pendu, son corps se déchira par le milieu, et toutes ses entrailles se répandirent » ¹. « Ainsi le fils de perdition en arriva au désespoir avant que le Christ eût accompli le mystère de la rédemption de tous. Car, lorsque le Seigneur mourut pour tous les impies, celui-ci aurait pu peut-être aussi trouver là son remède, s'il ne s'était hâté de se pendre. Mais dans ce méchant cœur, tantôt livré aux fraudes du vol, tantôt occupé de desseins parricides, il ne s'était jamais rien fixé des enseignements du Sauveur sur la miséricorde » ².

La mort du traître avait été prédite par le prophète : « Parce qu'il ne s'est point souvenu d'avoir de l'affection, qu'il a persécuté le pauvre, le malheureux, l'homme au cœur affligé, pour le faire mourir, il a aimé la malédiction, et elle lui arrive ; il a dédaigné la bénédiction, et elle s'éloigne de lui. Il s'est revêtu de la malédiction comme d'un vêtement ; elle pénètre comme l'eau au dedans de lui, et comme l'huile à travers ses os. Qu'elle soit pour lui le vêtement dont il s'en-

1. Actes, 1, 18.

2. S. Léon, *Sermon xi sur la Passion*.

veloppe, et la ceinture qui ne cesse de l'étreindre. Voilà comment le Seigneur paie ceux qui me combattent et ceux qui profèrent le mal contre moi » ¹.

L'argent jeté dans le temple inquiéta la conscience des princes des prêtres, cette conscience qui, sans l'ombre de scrupule, vouait le Saint des saints à une mort infâme. « Ils ramassèrent
« l'argent et dirent : Il ne nous est pas permis
« de le mettre dans le trésor, parce que c'est le
« prix du sang. S'étant concertés, ils en achetèrent le champ d'un potier, pour la sépulture
« des étrangers. C'est pourquoi ce champ fut
« appelé Haceldama, c'est-à-dire le champ du
« sang, jusqu'à ce jour. Alors fut accompli ce
« qui avait été dit par le prophète Jérémie : Ils
« ont reçu trente pièces d'argent, prix de celui
« qu'ils ont estimé et acheté des enfants d'Israël,
« et ils les ont données pour le champ d'un potier, ainsi que le Seigneur me l'a ordonné » ².

La résidence de Pilate, vers laquelle on conduisait Notre Seigneur, était dans la citadelle Antonia. Cette forteresse, reconstruite par Hérode, s'appuyait au portique septentrional du temple. Elle se composait de quatre tours massives, dont l'une était surmontée d'un belvédère permettant aux officiers romains d'apercevoir tout ce qui se passait dans le temple. Entre les tours s'élevaient des bâtiments somptueux, dans lesquels Hérode avait déployé tout le luxe et

1. Psaume cviii, 16-20.

2. S. Mathieu, xxvii, 3-10.

réuni tout le confort de l'époque. A l'est et au nord, la forteresse était protégée par de larges et profonds fossés, avec des glacis de marbre ; au midi, elle se dressait à pic au-dessus des portiques du temple ; à l'ouest, elle était précédée d'une vaste cour, élevée elle-même au-dessus du niveau de la ville. Autour de cette cour, ou forum, régnaient des portiques, sur lesquels on pouvait monter et circuler à l'aise. Un vestibule, surmonté d'un grand arc, y donnait accès. C'est dans ce forum que se rendaient ceux qui avaient quelque affaire à traiter avec le procureur, ou avec les tribuns qui le remplaçaient pendant son séjour à Césarée. Au fond de la cour, dans les substructions de la vaste terrasse sur laquelle était bâtie le palais, avaient été ménagées des salles pour les différents services de la garnison. L'une d'entre elles servait de prétoire, et le procureur y rendait la justice. Les Juifs évitaient d'entrer dans ces édifices occupés par des païens. Ils regardaient la forteresse comme une demeure souillée par l'idolâtrie, dont le contact leur eût fait perdre leur pureté légale.

C'est devant cette forteresse, probablement dans la cour elle-même, qu'allaient apparaître avec leur victime les représentants les plus autorisés du sanhédrin. Peut-être le grand-prêtre lui-même ne crut-il pas déroger à sa dignité en s'y rendant en personne, tant on avait à cœur d'obtenir une solution favorable et prompte. « En réservant le jugement tout entier à la puissance du procureur, comme par respect pour les lois romaines, ils cherchaient bien plutôt un

exécuteur de leur cruelle sentence qu'un juge de la cause. En effet, ils amenaient Jésus garrotté de durs liens, frappé de soufflets et de coups sans nombre, couvert de crachats, condamné à l'avance par leur clameurs, afin que, sur tant d'indications de leur volonté, Pilate n'osât pas absoudre celui dont tous voulaient la mort » ¹. Du rôle de juges, les membres du sanhédrin étaient maintenant descendus à celui d'accusateurs. Toutefois, « ils ne pénétrèrent pas eux-mêmes dans le prétoire, afin de ne pas se souiller et de pouvoir manger la Pâque ».

Averti à l'avance qu'on allait lui amener un accusé dès cette heure matinale, à raison des grandes solennités qui devaient occuper presque tout le reste de la journée, et se prêtant à leurs exigences pour ne pas susciter des animosités toujours dangereuses chez une nation pareille, « Pilate sortit donc dehors, jusqu'auprès d'eux, et dit : Quelle accusation apportez-vous contre cet homme? — S'il n'était pas un malfauteur, lui répondirent-ils, nous ne vous l'aurions pas livré. Pilate leur dit donc : Prenez-le vous-mêmes, et jugez-le selon votre loi. Les Juifs lui dirent alors : Il ne nous est pas permis de mettre à mort qui que ce soit. Ainsi s'accomplissait la parole que Jésus avait dite pour marquer de quelle mort il devait mourir » ².

1. S. Léon, *Sermon VIII sur la Passion*.

2. S. Jean, XVIII, 28-32.

Dès le début, Pilate le prend de haut avec les accusateurs; il refuse de les croire sur parole parce que, tenu au courant des faits par sa police, il sait bien que Jésus n'a rien commis qui puisse tomber sous le coup des lois romaines. Si les princes des prêtres ont contre lui des griefs d'ordre religieux, qu'ils le jugent eux-mêmes selon leur loi. Mais dans ces conditions, ils ne peuvent infliger à leur victime que l'excommunication ou la flagellation; or, ce qu'ils veulent, c'est la mort: à défaut de leur aveu exprès, les brutalités dont le Sauveur porte sur lui la trace le diraient assez. Il leur faut donc recourir à Pilate. Investis du droit de vie et de mort, les Juifs auraient lapidé Jésus, suivant la coutume de leur nation. Obéissant à la loi romaine, Pilate, auquel ils en appellent, le crucifiera. Les Juifs procureront ainsi l'accomplissement de la parole du Sauveur, qui a dit: « Quand je serai élevé de terre », comme le serpent que Moïse a élevé dans le désert, « j'attirerai tout à moi ». Leur rage ne fait qu'aller au devant des volontés divines. « Dieu préside invisiblement même aux mauvais conseils et les conduit à ses fins cachées. Il ordonne les ténèbres aussi bien que la lumière, c'est-à-dire qu'il rapporte aux desseins secrets de sa Providence non moins les complots criminels que les actions vertueuses; et quelque effort que les méchants fassent pour se retirer de lui, ils retombent d'un autre côté dans l'ordre de sa sagesse » ¹.

1. Bossuet, *Passion*, 1666, 2^{me} point.

Il fallait que les princes des prêtres alléguassent d'autres griefs pour obliger Pilate à retenir la cause. « Ils se mirent alors à accuser Jésus « en disant: Nous l'avons trouvé agitant notre « nation, défendant de payer le tribut à César « et disant qu'il est le Christ roi » ¹. Les deux premières accusations étaient de pures calomnies; le procurateur n'en fit aucun cas. D'ailleurs c'étaient des questions de son ressort, et, en les lui signalant, les accusateurs lui faisaient l'injure d'insinuer qu'elles lui avaient échappé. Pilate fut blessé de cette insolence. Le titre de roi, qu'on attribuait au Christ, attira cependant son attention, parce que se proclamer roi, dans un pays directement soumis à l'administration romaine, c'était se mettre en état de révolte ouverte. « Pilate rentra donc dans le prétoire et il fit comparaître Jésus devant lui: Tu es donc le roi des « Juifs? lui dit-il. Jésus répondit: Le dites-vous « de vous-même, ou d'autres vous l'ont-ils dit de « moi? — Est-ce que je suis juif? repartit Pilate; « ta nation et les pontifes t'ont traduit devant moi: « qu'as-tu fait?— Jésus répondit: Mon royaume « n'est pas de ce monde. Si mon royaume « était de ce monde, j'aurais des officiers qui « combattraient pour que je ne sois pas livré « aux Juifs; mais en ce moment mon royaume « n'est pas d'ici. — Pilate lui dit alors: Tu es « donc roi? — Jésus répondit: Vous l'avez dit, « je suis roi. Je suis né et je suis venu en ce « monde pour rendre témoignage à la vérité, et

1. S. Luc, xxiii, 2.

« quiconque procède de la vérité écoute ma voix.
« — Pilate lui dit : Qu'est-ce que la vérité? Et
« sitôt qu'il eut dit ces paroles, il sortit de nou-
« veau vers les Juifs ».

Rien de moins surprenant que cette dernière question sur les lèvres d'un fonctionnaire romain. De son temps, dans le monde païen auquel il appartenait, la vérité n'était qu'un vain nom. Les sages avaient chacun leur système sur l'existence et la nature de Dieu, sur l'origine et la destinée de l'homme, sur la règle des mœurs et sa sanction. Laisant les sages discuter sur ces questions qui paraissaient insolubles, les hommes du monde vivaient dans le doute et surtout dans l'indifférence, et ne suivaient d'autre loi que celle de leur intérêt. Pilate comptait parmi ces derniers. Pour lui, la vérité était un fantôme insaisissable, et, en se proclamant le héraut de la vérité, Jésus se rangeait à ses yeux au nombre de ces rêveurs inoffensifs qui courent à la suite d'une chimère.

Le Sauveur dit que son royaume n'est pas de ce monde, c'est-à-dire qu'il appartient à un autre monde par son origine, sa nature, ses moyens d'action et son but. Tel est en effet le « royaume des cieux », le royaume de la vérité, l'Église qu'il est venu fonder et qui doit être dans ce monde sans être de ce monde. Le procureur comprit aisément qu'un royaume sans fonctionnaires portant les armes, sans autre but que celui de rendre témoignage à la vérité, ne pouvait en rien menacer l'ordre établi. Des trois griefs articulés contre le divin Maître, il ne restait donc rien.

C'est pourquoi, Pilate « sortit de nouveau vers
 « les princes des prêtres et vers la foule, et il
 « dit: Je ne trouve en cet homme aucun sujet
 « de condamnation. Alors les princes des prêtres
 « et les anciens portèrent contre lui une foule
 « d'accusations, sans qu'il répondît rien. Pilate
 « l'interrogea de nouveau et dit: Tu ne réponds
 « rien? N'entends-tu donc pas toutes les accu-
 « sations qu'ils portent contre toi? Mais Jésus
 « ne lui répondit pas même un seul mot, si bien
 « que le procureur en fut dans un profond
 « étonnement ». Quel était donc cet accusé d'une
 innocence si éclatante, qui, pourtant, dédaignait
 de se défendre contre ses ennemis, au tribunal
 d'un juge qui ne pensait qu'à le délivrer? Jésus
 se taisait. Son silence même exaspérait les princes
 des prêtres. « Ils s'acharnaient de plus en plus
 « à dire: Il soulève le peuple par son enseigne-
 « ment dans toute la Judée, à commencer par la
 « Galilée jusqu'ici »¹.

Ce nom de Galilée fut un trait de lumière pour
 le procureur. Pilate, entendant nommer la
 « Galilée, demanda si cet homme était de Gali-
 « lée, et dès qu'il apprit qu'il appartenait à la
 « juridiction d'Hérode, il le renvoya à Hérode,
 « qui se trouvait lui-même à Jérusalem pendant
 « ces jours ». Le tétrarque avait quitté son pa-
 lais de Tibériade pour venir habiter, à l'occasion
 de la Pâque, le palais construit dans la capitale
 par les anciens rois asmonéens, dont son père

1. S. Matthieu, xxvii, 11-14; S. Marc, xv, 3-5; S. Luc, xxiii
 3-5; S. Jean, xviii, 33-38.

avait usurpé le trône. Par suite d'un malentendu ou d'un conflit entre deux puissances si voisines, une vieille rancune existait entre le procureur et le tétrarque, et le caractère de Pilate, dont l'autorité était d'ailleurs prépondérante, ne l'inclinait guère à faire des avances en vue d'une réconciliation. Les circonstances lui inspirèrent pourtant de renvoyer à Hérode le jugement d'un accusé qui, par son origine présumée, appartenait à la juridiction de ce prince. Au fond, Pilate tenait surtout à se débarrasser d'une affaire épineuse, et son apparente courtoisie n'avait d'autre but que de rejeter sur Hérode l'odieuse d'une condamnation ou la responsabilité d'une sentence d'absolution.

Les princes des prêtres n'avaient pas moins d'antipathie pour le tétrarque que pour le gouverneur romain. Ce fut pour eux une dure humiliation que d'avoir à se présenter devant Hérode, et à mendier auprès du fils de l'usurpateur étranger la ratification de leur sentence de mort. Le contre-coup de leur fureur dut se faire douloureusement sentir au Sauveur pendant ce nouveau trajet.

Un officier de Pilate était allé porter au tétrarque l'avis que le prophète de Galilée venait d'être renvoyé à son tribunal. Celui-ci se tint prêt. « A la vue de Jésus, Hérode fut transporté de joie. « Depuis longtemps il désirait le voir, parce qu'il avait beaucoup entendu parler de lui, et qu'il espérait lui voir accomplir quelque miracle ». La déférence de Pilate le flattait, sans doute, et il se sentait fier du rôle qu'on lui donnait à jouer

devant les autorités religieuses de Jérusalem. Mais il était surtout satisfait de voir ce prophète fameux. Il avait entendu raconter de lui tant de merveilles en Galilée, qu'il l'avait pris un instant pour Jean-Baptiste ressuscité. Pourtant le prophète ne daigna jamais frapper à la porte du palais des bords du lac. Maintenant que sa liberté en dépend, Jésus de Nazareth ne va pas manquer d'opérer quelque grand prodige, pour honorer et charmer son juge et pour se concilier ses bonnes grâces.

« Hérode l'interrogeait donc avec grande « abondance de paroles, mais Jésus ne répon- « dait rien. D'autre part, les princes des prêtres « et les scribes étaient là debout et l'accusaient « avec acharnement ». Obligés de rester debout, comme de vulgaires accusateurs, ils étaient mortifiés que le tétrarque eût semblé témoigner plus d'égards à leur victime qu'à eux-mêmes. Hérode se trouvait encore plus humilié; le silence et le calme du Sauveur parlaient assez : nulle justice n'était à attendre du voluptueux et de l'adultère qui avait fait trancher la tête du précurseur. La conscience du prince fut un moment troublée; il n'osa porter contre le silence de Jésus la même sentence que contre la parole de Jean-Baptiste, mais il prit contre lui une mesure qui couvrait mal son dépit. « Hérode, avec sa garde, le mé- « prisait. Par dérision, il le revêtit d'une robe « blanche et le renvoya à Pilate. De ce jour, « Hérode et Pilate devinrent amis, d'ennemis « qu'ils étaient auparavant »¹.

1. S. Luc, xxiii, c-12.

Le Sauveur ne pouvait donc servir à rien, pas même à divertir Hérode. La robe blanche dont on l'affubla était celle que portaient les grands personnages dans les cérémonies d'apparat. Le tétrarque le renvoyait avec ce travestissement, pour marquer qu'il ne voyait en lui qu'un homme atteint de la folie des grandeurs. C'était la dérision, ce n'était pas la sentence de mort qu'avaient réclamée les princes des prêtres. Honteux et la rage au cœur, ces derniers furent donc obligés de revenir vers le procureur.

A ce retour inattendu, Pilate vit renaître son embarras. Toutefois, l'avis d'Hérode était conforme au sien, et il allait en tirer un nouvel argument contre les exigences des accusateurs. « Pilate fit donc approcher les princes des prêtres, les magistrats et le peuple, et il leur dit : « Vous m'avez présenté cet homme comme un « séducteur du peuple, et voici que, l'interrogeant devant vous, je n'ai trouvé dans cet « homme aucun des chefs d'accusation que vous « apportez contre lui. Hérode non plus. Car je « vous ai renvoyés devant lui, et on ne l'a vaincu de rien qui mérite la mort. Je vais donc « le faire châtier et le renvoyer » ¹.

Cette conclusion étonne. Mais Pilate, en qui la notion de la justice reste toujours un peu flottante, veut ménager les farouches accusateurs en faisant expier à la victime le tort qu'elle a eu de se les aliéner. Au prix d'un traitement

1. S. Luc, xxiii, 13-16.

barbare, mais passager, celle-ci achètera le droit de vivre. Une pareille sentence ne pouvait satisfaire la haine furieuse du sanhédrin. Déjà une foule énorme remplissait la place, et une sourde effervescence agitait cette populace altérée de sang. Pilate avait sous la main, pour la contenir, toute la garnison de l'Antonia ; mais les hommes qui remplissaient la ville se comptaient ces jours-là par millions, et une répression par les armes ne laissait pas que d'être hasardeuse.

Heureusement Pilate disposait en cet instant d'une ressource dont le succès lui paraissait certain. « Au jour de fête de la Pâque, la coutume « obligeait le procureur à délivrer au peuple « un des prisonniers, celui qu'on voulait. Or, il « y avait en ce moment dans les fers un prison- « nier fameux, qui s'appelait Barabbas. C'était « un voleur qui, au cours d'une émeute dans la « ville, avait commis un homicide, et avait été « pris avec les révoltés. Quand donc la foule fut « montée, elle se mit à réclamer ce qu'on avait « coutume de lui accorder. Pilate prit la parole « et leur dit : Lequel voulez-vous que je vous « délivre : Barabbas, ou Jésus qui est appelé le « Christ ? Voulez-vous que je vous délivre le « roi des Juifs ? Il savait en effet que les princes « des prêtres l'avaient livré par jalousie », et il ne doutait pas que la majeure partie du peuple ne profitât de la circonstance pour réclamer la délivrance de l'accusé.

« Pendant que Pilate était assis sur son tribunal » élevé sur une estrade ou dressé sur une

galerie donnant sur la cour, et qu'il laissait au peuple le loisir de se concerter, « sa femme lui « envoya dire : Ne faites rien contre ce juste, car « aujourd'hui, dans une vision, j'ai été très « tourmentée à son sujet ». En sa qualité de païenne, la femme de Pilate, Claudia Procla, attachait une grande importance aux songes. D'ailleurs son trouble de la nuit n'était pas l'effet du hasard. Déjà elle avait entendu parler de Jésus, de son enseignement et de ses miracles; elle savait qu'il était un juste et elle s'intéressait d'autant plus vivement à son sort qu'elle n'ignorait pas la haine que lui portaient les grands de la nation. Peut-être qu'avant de prendre son repos elle avait été mise par son mari au courant de ce qui se tramait pour la nuit. Son avertissement était un appel que Dieu faisait à la conscience du procureur, en faveur de l'innocence menacée. Hélas ! Claudia Procla ne sera écoutée qu'un moment et obtiendra seule plus tard, en devenant chrétienne, la récompense de sa charitable intervention.

Pendant ce temps, les meneurs travaillaient avec rage à diriger dans leur sens le suffrage de la foule. « Les princes des prêtres et les anciens agitèrent le peuple, et lui persuadèrent « de réclamer Barabbas et de perdre Jésus. Re- « prenant donc la parole, Pilate leur dit : Le- « quel des deux voulez-vous qu'on vous délivre ? « — Barabbas, s'écrièrent-ils tous ensemble ; « ôtez celui-ci, et délivrez-nous Barabbas. — « Que voulez-vous donc, leur dit Pilate, que je « fasse de Jésus qui est appelé le Christ ? Tous

« s'écrièrent : Crucifiez-le ! — Mais enfin, reprit
 « pour la troisième fois Pilate, quel mal a-t-il
 « fait ? Je n'ai rien trouvé en lui qui mérite la
 « mort. Je vais donc le châtier et je le renverrai.
 « Mais ceux-ci criaient encore plus fort : Cruci-
 « fiez-le ! Qu'il soit crucifié ! Et leurs cris deve-
 « naient de plus en plus violents »¹. Scène in-
 fernale dont il faut rougir pour l'humanité, mais
 dans laquelle doivent se reconnaître tous ceux
 qui, à un moment de leur vie, ont sacrifié leur
 Dieu à une jouissance coupable.

« Pilate voyant qu'il n'avancait à rien, mais
 « que le tumulte ne faisait que grandir, donna
 « ordre de saisir Jésus et de le flageller »². Ce
 supplice de la flagellation, que les évangélistes
 indiquent d'un seul mot, fut infligé au Sauveur
 dans les conditions ordinaires. Mais ce qui l'ag-
 grava pour lui, ce fut l'extrême sensibilité de sa
 chair virginale et l'état d'épuisement où l'avaient
 réduit son agonie et tous les mauvais traitements
 endurés depuis son arrestation à Gethsémani.
 Les exécuteurs, armés du fouet à lanières de
 cuir, s'approchèrent de Notre Seigneur, le dé-
 pouillèrent de ses vêtements, l'attachèrent à la
 colonne dressée pour cet usage à l'un des angles
 de la cour, et, aux yeux d'un peuple féroce, le
 criblèrent de coups ; car la loi romaine ne li-
 mitait pas, comme la loi juive, le nombre des
 coups qu'on pouvait infliger au condamné, et les
 barbares exécuteurs ne furent retenus que par

1. S. Matthieu, xxvii, 15-23 ; S. Marc, xv, 6-14 ; S. Luc, xxiii, 17-23 ; S. Jean, xviii, 39-40.

2. S. Matthieu, xxvii, 24 ; S. Jean, xix, 1.

l'ordre formel du procureur, qui avait prescrit un châtement, et non la mort. La chair du divin Agneau ne tarda pas à voler en lambeaux, le sang à ruisseler à terre. C'est à peine si, à travers les rugissements des spectateurs, on pouvait entendre les gémissements plaintifs de l'adorable victime, alternant avec le sifflement des fouets. Aucune partie de son corps ne fut épargnée. Peut-être le Sauveur, après tant de souffrances déjà endurées, n'eût-il pu survivre à ce supplice effroyable, si une autre puissance que celle de sa volonté divine eût été capable de séparer son âme de son corps. Mieux encore que de cet Israël prévaricateur, frappé par la justice de Dieu, on pouvait dire de lui : « De la plante des pieds au sommet de la tête, rien en lui n'est intact. Ce n'est que blessure, contusion et plaie vive qu'on ne bande point, qu'on laisse sans remède pour la guérir et sans huile pour l'adoucir » ¹. Quelle expiation pour toutes les complaisances criminelles que l'homme se permet dans son corps ! Quelle sanglante rançon pour tant de satisfactions accordées à la sensualité sous toutes ses formes !

Cependant Pilate, « s'étant fait apporter de « l'eau, se lava les mains devant le peuple en disant : Je suis innocent du sang de ce juste ; c'est votre affaire. Et le peuple tout entier répondit : Que son sang soit sur nous et sur nos « enfants » ² ! Souhait impie que la colère divine

1. Isaïe, 1, 6.

2. S. Matthieu, xxvii, 24, 25.

exauça. Quarante ans plus tard, la patrie juive succomba sous la plus terrible des catastrophes et depuis lors reste imprimé sur le front des fils d'Israël un stigmate sanglant que tout l'or du monde ne parviendra jamais à recouvrir. Quant à Pilate qui, comme sa femme, décerne à Jésus le nom de juste, il peut parler de son innocence! Par son ordre coule le sang de celui que personne n'a pu convaincre de péché, et dont l'innocence éclate à ses yeux! La postérité chrétienne ne se laissera pas prendre à la vaine protestation du juge inique, et elle répétera jusqu'à la fin des siècles la parole inscrite par les apôtres dans le symbole de la foi: « A souffert sous Ponce Pilate ».

La flagellation terminée, la douce victime se recouvrit de sa robe. « Alors les soldats du procureur emmenèrent Jésus dans le prétoire, et réunirent autour de lui la cohorte tout entière ». Les cohortes romaines en garnison dans la Judée se composaient d'auxiliaires, recrutés surtout en Samarie, en Syrie et en Idumée, pays où la haine du juif était de tradition. La cohorte comptait tantôt cinq cents, tantôt mille hommes, dont une centaine de cavaliers. Celle qui occupait la citadelle de Jérusalem devait avoir l'effectif le plus élevé. En tenant compte des soldats occupés aux différents postes du voisinage, il pouvait donc se trouver autour de Notre Seigneur plusieurs centaines d'hommes, envieux d'exercer leur cruauté sur un juif qu'on disait être le roi des Juifs. Le Sauveur souffrait

pour tous les hommes ; ne fallait-il pas que les païens concourussent à sa Passion aussi bien que les Juifs ? « Ils le dépouillèrent donc et « l'enveloppèrent d'un manteau écarlate. Puis, « tressant une couronne avec des épines, ils la « placèrent sur sa tête et mirent un roseau dans « sa main droite ; et fléchissant le genou devant lui, ils lui adressaient cette salutation « ironique : Salut, roi des Juifs ! Ensuite, « crachant sur lui ; ils prenaient le roseau, « frappaient sur sa tête et lui donnaient des « soufflets » 1.

Cette scène de dérision et de violences servait encore d'expiation ; elle était méritée au Rédempteur par les crimes que l'orgueil fait commettre à l'homme. C'est parce que la créature aime à s'élever, à se vanter, à dominer, à se faire obéir, servir et honorer, que le Créateur voulut être ainsi bafoué, méprisé, insulté, maltraité de la pire façon. Il est à remarquer toutefois qu'à travers toutes les ignominies de la Passion la royauté de Jésus-Christ ne cessait de s'imposer à la pensée des hommes. Les princes des prêtres parlaient du Christ roi, Pilate appelait Jésus le roi des Juifs, Hérode le revêtait de la robe royale, et maintenant les soldats du procureur, en ne croyant obéir qu'à leurs instincts cruels, accusaient encore davantage le grand dessein de Dieu. Ils offraient au roi mystérieux un manteau de pourpre, rebut de la dépouille

1. S. Matthieu, xxvii, 27-30; S. Marc, xv, 16-19; S. Jean, xix, 1-3.

d'un soldat, mais symbolisant bien, par sa couleur et son origine, les combats et la victoire sanglante du roi Messie ; et avec ce manteau, une couronne, un sceptre, des hommages. En tout ceci, les Juifs ne voyaient que honte, et les païens que folie ; c'était pourtant « la puissance de Dieu et la sagesse de Dieu » qui se manifestaient ¹.

« Pilate avait ordonné la flagellation afin que les Juifs, satisfaits de ce supplice, estimassent qu'il était suffisant, et cessassent de tourmenter Jésus jusqu'à la mort. C'est pour la même raison que le procureur avait permis à sa cohorte d'agir comme elle avait fait »². Le Sauveur se trouvait maintenant réduit à l'état le plus pitoyable qu'on puisse concevoir ; c'était l'homme de douleurs, rassasié d'opprobres, le corps en lambeaux, le visage honteusement défiguré, et traité par les hommes avec une cruauté que n'auraient point eue des tigres. Le procureur avait droit de supposer que sa vue exciterait quelque compassion parmi ces Juifs rassemblés devant son palais. « Pilate sortit donc de nouveau « dehors, et il leur dit : Voici que je vous le « ramène dehors, afin que vous sachiez bien que « je ne trouve rien à condamner en lui. Jésus « sortit alors portant la couronne d'épines et le « manteau de pourpre. Pilate leur dit : Voilà « l'homme. En le voyant, les pontifes et les

1. I Corinthiens, 1, 23, 24.

2. S. Augustin, sur *5. Jean*. cxvi. 1.

« fonctionnaires crièrent : Crucifiez-le ! crucifiez-le. — Prenez-le vous-mêmes, reprit Pilate et « crucifiez-le. Quant à moi, je ne le trouve pas « condamnable. Les Juifs lui répondirent : Nous « avons une loi, et, d'après cette loi, il doit mourir, parce qu'il s'est fait Fils de Dieu. En entendant ces paroles, Pilate fut encore plus « effrayé ».

Étonné de la rage impitoyable des princes des prêtres, toujours acharnés à leur proie, et commençant lui-même à craindre que l'affaire ne prît les proportions d'une émeute populaire, le procureur sentit redoubler son effroi quand on lui parla d'un Fils de Dieu. Il consentait bien à laisser les pontifes se faire justice eux-mêmes, puisqu'ils tenaient tant à sacrifier un innocent. Mais cet innocent, si calme et si digne au milieu des tourments, n'était-il pas un être de nature supérieure, dont la vengeance inattendue pouvait envelopper bientôt le juge, les accusateurs et les bourreaux ? Avec ses idées païennes, Pilate redoutait quelque coup d'une divinité inconnue. Sa perplexité était grande entre la sentence qu'on exigeait de lui, et le retour fatal dont il se sentait menacé. Il fit donc ramener la victime, et « lui-même rentra dans le prétoire « et dit à Jésus : D'où es-tu ? Mais Jésus ne lui « fit aucune réponse. Pilate lui dit alors : Tu ne « me dis rien ? Ignores-tu que j'ai le pouvoir « de te crucifier, et que j'ai aussi le pouvoir de « te délivrer ? Jésus répondit : Vous n'auriez « aucune puissance contre moi si elle ne vous « avait été donnée d'en haut. C'est pour cela que

« celui qui m'a livré à vous est plus coupable ».

Ce coupable, c'était Caïphe qui, en sa qualité de grand-prêtre, aurait eu, s'il l'avait voulu, toutes les lumières et toutes les grâces pour discerner en Notre Seigneur le Fils même de Dieu. Pilate, il est vrai, n'était pas compétent pour juger cette question ; mais il l'était pour décider si, oui ou non, Jésus méritait la mort. Son crime à lui sera d'envoyer le Sauveur à la mort, tout en proclamant l'innocence de celui qu'il va condamner. Sa sentence, il est vrai, tirera sa valeur exécutoire de la volonté du Père éternel, qui a condamné lui-même son divin Fils à périr, pour expier les péchés des hommes ; mais la responsabilité du juge qui prononce cette sentence n'en est pas moins engagée. Avec leur ignorance volontaire et leur haine opiniâtre, les Juifs seront déicides ; avec sa lâche faiblesse, Pilate n'est qu'homicide.

La remarque du Sauveur le confirma néanmoins dans sa résolution première, et « à partir de ce moment, Pilate cherchait à le renvoyer ». D'autorité, il aurait dû imposer sa volonté, et garder le Sauveur dans la citadelle pour le soustraire aux attentats de ses persécuteurs. Il préféra parlementer avec les Juifs, enhardis déjà par ses concessions et ses hésitations. Sans rien vouloir entendre, « les Juifs lui crièrent : Si « vous le délivrez, vous n'êtes pas l'ami de « César, car quiconque se fait roi s'élève contre « César ».

Le César d'alors, c'était Tibère, prince d'une

rigueur intraitable contre tout prétendant à une royauté locale. Les autorités juives accusaient le Sauveur de vouloir se faire roi, et il leur était aisé de porter leur accusation jusqu'à Rome. Pour le procureur négligent à signaler et à supprimer le prétendant, ce pouvait être la disgrâce, l'exil, peut-être la mort. Pilate n'était pas un héros, et, dans sa conscience, l'honnêteté se défendait mal contre les assauts de la crainte et de l'intérêt. Les princes des prêtres, avec cet instinct qui aide les méchants à trouver le point faible dans une âme qu'ils veulent asservir, restaient dès lors les maîtres du procureur. « Dès
« qu'il eut entendu ces paroles, Pilate fit venir
« Jésus dehors, et il prit place sur son tribunal,
« à l'endroit qui est appelé Lithostrotos, et en
« hébreu Gabbatha ». Le mot hébreu signifie
« lieu élevé », et le mot grec « pavé de mosaïque »,
deux expressions qui indiquent la manière dont
était construite l'estrade servant de base au siège
du procureur. « Or c'était le vendredi de la
« Pâque, et environ la sixième heure », c'est-à-
dire aux approches de midi. Saint Jean a noté
avec soin tous les détails de cette scène mémo-
rable où va être ordonnée dans le temps la mort
d'un Dieu résolue dans l'éternité.

Quand Pilate fut dans tout l'appareil de son pouvoir souverain, « il dit aux Juifs : Voici votre
« roi. — Otez-le ! crièrent-ils, ôtez-le ! crucifiez-le !
« Pilate leur dit : Je crucifierai donc votre roi ?
« Les pontifes répliquèrent : Nous n'avons pas
« d'autre roi que César ».

« Pilate, voulant alors contenter le peuple,

« décida qu'il serait fait droit à leur demande.
« Il leur délivra Barrabas, et leur remit Jésus
« pour qu'il fût crucifié » ¹.

Tout en condamnant lâchement l'innocence, le procureur témoignait de son mépris pour les accusateurs. A ces Juifs, qu'il savait si impatients du joug romain et si disposés à suivre le premier agitateur qui leur promettrait l'indépendance, il présentait Jésus avec insistance comme leur roi. Ces pontifes si orgueilleux qui, à leur dépendance absolue d'un pouvoir étranger, auraient dû reconnaître que le sceptre était sorti de Juda et que le temps du Messie était arrivé, il les obligeait à faire profession publique, solennelle, sans réserve, d'obéissance à César!

Pilate lui-même sortit de ce jugement amoindri et malheureux. « Il avait quelque probité et quelque justice; il avait même quelque force et quelque vigueur; il était capable de résister aux persuasions des pontifes et aux cris d'un peuple mutiné. Mais parce qu'il n'est pas capable de soutenir le nom de César, tout l'amour de la justice lui est inutile. Sa faiblesse a le même effet qu'aurait la malice; elle lui fait flageller, elle lui fait condamner, elle lui fait crucifier l'innocence même. Ce qu'aurait pu faire de pis une iniquité déclarée, la crainte le fait entreprendre à un homme qui paraît juste. Telles sont les vertus du monde; elles se soutiennent vigoureusement jusqu'à ce qu'il s'agisse d'un grand intérêt. O

1. S. Matthieu, xxvii, 26; S. Marc, xv, 15; S. Luc, xxiii, 24, 25; S. Jean, xix, 4-16.

vertus indignes d'un nom si auguste ! O vertu qui n'avez rien par dessus les vices qu'une faible et misérable apparence » ¹.

Quelques années après, en 36, Pilate fut destitué, à la suite d'un massacre de Samaritains. L'empereur Caligula l'exila, croit-on, à Vienne, dans les Gaules, et l'ancien procureur mit lui-même fin à ses jours.

1, Bossuet, *Passion*, 1662, 2^{me} point.

CHAPITRE V

LA MORT SUR LA CROIX

Le chemin de la croix. — Simon le Cyrénéen. — Les femmes de Jérusalem. — Le crucifiement. — Le titre de la croix. — Les vêtements partagés. — Père, pardonnez-leur. — Le défi des Juifs. — Tu seras avec moi dans le paradis. — Voici votre fils, voici ta mère. — Mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné? — J'ai soif. — Tout est consommé. — Père, je remets mon âme entre vos mains.

Pilate avait livré aux membres du sanhédrin l'innocente victime dont il ne se sentait pas le courage de défendre la vie. Les Juifs allaient donc pouvoir assouvir leur fureur en toute liberté. Les cris sauvages avec lesquels ils accueillirent la sentence du procureur durent réjouir l'enfer : ils étaient dignes des démons.

On pressa les derniers préparatifs de l'exécution. Le Sauveur se trouvait encore en l'état où l'avaient mis les soldats du prétoire. « On lui ôta le manteau de pourpre et on lui remit ses vêtements ». Il fallait que, sur le parcours du funèbre cortège, chacun pût reconnaître dans le condamné à mort Jésus, le prophète de Galilée. Trois croix furent apportées, car « on conduisit avec lui deux autres malfaiteurs, destinés

« au supplice », afin d'envelopper dans une même réprobation ceux qui allaient partager le même sort. Ces croix étaient des croix latines, telles que les faisaient ordinairement les Romains. La branche transversale était, fixée à l'arbre un peu au-dessous du sommet, afin qu'on pût clouer l'écriteau sur la partie qui dépassait. Les trois croix se ressemblaient. Quand, plus tard, sainte Hélène les fit tirer de terre, il fallut un miracle pour distinguer celle de Notre Seigneur. Peut-être le Sauveur héritait-il de l'instrument de supplice primitivement destiné à Barabbas.

Le cortège s'organisa rapidement. En tête, le centurion et l'escouade des soldats romains chargés de maintenir l'ordre et de procéder à l'exécution; puis les condamnés chargés eux-mêmes de leur croix, conformément à la loi, et précédés d'un homme qui portait l'écriteau de bois énonçant la cause de la condamnation. Les pontifes et les scribes, auxquels avait été remise la victime, venaient ensuite, comme des fauves acharnés à leur proie. Enfin se pressait en arrière une multitude de peuple, les uns attirés par la curiosité, d'autres par une commisération tardive et impuissante, beaucoup peut-être par une haine féroce et la soif du sang.

« Ils prirent donc Jésus et l'emmenèrent, et, « portant sa croix, il alla jusqu'à l'endroit qui « est appelé le Calvaire, en hébreu Golgotha ». Ce nom, qui signifie « le crâne », indiquait à peu près la forme du petit monticule dénudé sur lequel devait être dressée la croix. Le calvaire

n'avait que quelques mètres d'élévation. On dut choisir cet endroit parce qu'il était tout voisin de la ville, et à proximité d'une route fréquentée. Le supplice eut donc ainsi beaucoup de témoins. Du reste, à l'insu des hommes, la Providence veillait aux moindres détails du grand sacrifice. « Le Sauveur ne voulait pas souffrir dans une maison, ni dans le temple juif, afin de ne pas laisser les Juifs accaparer pour eux le sacrifice du salut, et ne pas donner à croire que ce sacrifice n'avait été offert que pour ce peuple. Il souffrit hors de la cité, hors des murs, afin qu'on sût bien que le sacrifice était pour tous »¹. De la sorte, « la victime nouvelle était placée sur un autel nouveau, et la croix du Christ n'était plus l'autel du temple, mais l'autel du monde »².

De la citadelle Antonia au Calvaire, le chemin était de 6 à 700 mètres; il descendait d'abord un peu, puis remontait par une pente assez raide jusqu'à la porte Judiciaire, qui menait au Golgotha. Jésus s'avavançait donc chargé de sa lourde croix, comme autrefois Isaac du bois de son sacrifice, et, suivant la parole du prophète, « il portait sur son épaule le signe de sa puissance »³. Mais le fardeau était accablant pour un homme déjà épuisé par tant de tourments, et par trois fois le divin Sauveur s'affaissa sur le sol. Les Juifs craignirent qu'il ne pût aller jusqu'au bout

1. S. Jean Chrysostome, *Sermon sur la croix et le larron*.

2. S. Léon, *Sermon sur la Passion*, 5.

3. Isaïe, 1x, 6.

et que l'infamie de la mort sur la croix lui fût épargnée. « Ils rencontrèrent en sortant un « homme de Cyrène qui revenait d'une ferme; « c'était Simon, père d'Alexandre et de Rufus », qui tous deux devinrent des chrétiens bien connus dans la primitive Église. Simon manifesta-t-il quelque compassion à l'égard de Notre Seigneur, ou bien son extérieur étranger le désignait-il seul à l'attention des soldats? On l'ignore; mais « ils le réquisitionnèrent pour qu'il portât la croix « derrière Jésus ». Heureux cyrénéen! Peut-être ne comprit-il pas tout d'abord l'honneur qui lui était fait; mais il ne tarda pas à sentir combien la grâce rendait doux et léger le fardeau qu'on lui avait imposé. Dans sa défaillance, Notre Seigneur « ne pouvait point appeler d'ange à son secours, parce que la croix n'était point pour les anges; il ne devait point faire de miracle pour la porter seul, parce que la croix n'était pas pour lui seul. C'était la croix des hommes et la sienne; il fallait donc qu'il la portât avec les hommes et que les hommes la portassent avec lui; et c'est pourquoi il souffre que Simon, ce pauvre étranger, lui soit associé »¹.

Au cours de la voie douloureuse, la tradition a gardé le souvenir de deux rencontres mémorables. Ce fut d'abord celle d'une pieuse femme, du nom de Véronique ou Bérénice, qui, fendant

¹. Bourdaloue, *Exhortation sur Jésus-Christ portant sa croix*.

hardiment la foule, s'approcha de Jésus, et avec un linge essuya les souillures de son visage. Sur le passage du sinistre cortège se trouva aussi la Mère du divin Sauveur. L'Évangile ne parle d'elle qu'au pied de la croix. Il n'avait pas besoin de nous dire avec quel tendre dévouement elle suivait partout son divin Fils, surtout depuis qu'elle voyait approcher l'heure du sanglant sacrifice. En quel état le trouva-t-elle pendant qu'il marchait au Calvaire, et comme elle sentit le terrible glaive prédit par Siméon s'enfoncer de plus en plus dans son cœur ! Mais la grâce soutint la nature ; car, de même qu'Ève avait été debout au pied de l'arbre, pour inviter Adam à manger le fruit défendu, il fallait que Marie vînt au pied de cette croix, sur laquelle le nouvel Adam devait expier le crime du premier.

A ces deux rencontres, l'Évangile en ajoute une troisième. « A sa suite venait une grande
« foule de peuple et de femmes qui gémissaient
« et se lamentaient sur lui. Jésus se tourna vers
« elles et dit : Filles de Jérusalem, ne pleurez
« pas sur moi, mais pleurez sur vous-mêmes et
« sur vos enfants. Car des jours viendront dans
« lesquels on dira : Heureuses les stériles, et les
« entrailles qui n'ont pas engendré, et les ma-
« melles qui n'ont point allaité ! C'est alors qu'on
« se mettra à dire aux montagnes : Tombez sur
« nous, et aux collines : Couvrez-nous. Car si
« on traite ainsi le bois vert, que fera-t-on pour
« le bois desséché ! »¹. Ces paroles rappelaient

1. S. Matthieu, xxvii, 31, 32 ; S. Marc, xv, 20-22 ; S. Luc, xxii, 26-32 ; S. Jean, xix, 16, 17.

celles du prophète aux Israélites coupables d'idolâtrie : « Donnez-leur, Seigneur. — Que leur donner ? — Donnez-leur des entrailles sans enfants et des mamelles arides. — A cause de la perversité de leur conduite, je les chasserai de ma maison. Je ne continuerai plus à les aimer, car tous leurs princes s'éloignent de moi. S'ils engendrent, je ferai périr le fruit chéri de leur sein. Ils diront alors : Nous n'avons pas de roi, parce que nous ne craignons pas le Seigneur. Un roi, à quoi nous serait-il bon ? La ronce et le chardon couvriront leurs autels, et eux-mêmes diront aux montagnes : « Couvrez-nous, et aux collines : Tombez sur nous » ¹. Les Assyriens avaient terriblement châtié l'idolâtrie d'Israël ; les Romains feront expier plus cruellement encore le déicide. Le traitement infligé au bois vert, à Jésus source de toute vie, ne sera rien à côté du châtiment mérité par le bois mort, par ce peuple juif qui repousse son Messie, et va rester jusqu'à la fin des siècles comme une vigne aride, desséchée et maudite. Jadis, une femme de la Pérée s'était écriée, en parlant du Sauveur : « Bienheureuses les entrailles qui vous ont engendré ! » — « Bienheureuses les entrailles qui n'ont point engendré ! » répond maintenant Notre Seigneur, en prévoyant quelle sera la douleur des mères pendant la guerre de Judée et le siège de Jérusalem. Le cœur de Marie ne sera pas seul transpercé par le glaive ; les mères des déicides sentiront, elles aussi, la lame impitoya-

1. Osée, ix, 14 ; x, 8.

ble. Les paroles du divin Maître sont effrayantes. C'est comme un dernier adieu adressé à la ville ingrate. Déjà cinq jours auparavant il a fait entendre de semblables accents en sortant de la cité, à la suite de son entrée triomphale des Rameaux ; il les rappelle au moment de sa sortie définitive, sur cette voie douloureuse par laquelle on ne revient plus. Elles renferment un suprême avertissement, mais on entend déjà la justice se presser sur les pas de la miséricorde outragée.

« On arriva au Golgotha, et là ils donnèrent
« à boire du vin mêlé de myrrhe. Lorsqu'il y eut
« goûté, il n'en voulut point boire » ¹. On croyait obéir à une pensée de pitié, conseillée d'ailleurs par une femme compatissante dans les Livres saints ², en présentant aux condamnés à mort un breuvage narcotique qui paralysait leur sensibilité et atténuait pour eux les horreurs de la sanglante agonie. Le privilège de préparer cette liqueur enivrante était réservé aux plus nobles dames de la ville. Par égard pour leur charité, Notre Seigneur y goûta ; mais il refusa de boire, parce que sa volonté était de rester sensible aux moindres étreintes de la douleur.

Au Calvaire, Jésus fut de nouveau dépouillé de ses vêtements. L'absolue pauvreté qui jadis l'accueillit à la crèche avait pris avec lui un dernier rendez-vous à la croix. Sur cette croix,

1. S. Matthieu, xxviii, 33-34 ; S. Marc, xxv, 23.

2. Proverbes, xxxi, 6, 7.

étendue à terre, il se coucha amoureusement, comme jadis Isaac sur son bûcher. D'énormes clous fixèrent ses mains à la rude traverse, et la douleur qu'il ressentit fit tressaillir tout son corps d'une terrible convulsion. Endurcis à toutes les émotions d'un pareil spectacle, les bourreaux tirèrent ensuite ce corps en lambeaux, afin de le redresser, et enfoncèrent deux autres clous dans les pieds pour les attacher au gibet : sanglant ouvrage qui montre à quelle cruauté sait descendre la nature humaine, quand elle tombe au pouvoir de celui qui est « homicide dès le commencement ». On éleva ensuite la croix au moyen de cordes, on la fit arriver jusqu'au fond du trou qui avait été creusé à l'avance et on en cala solidement le pied. Le Sauveur se trouva ainsi suspendu à une faible distance du sol ; mais tout le poids de son corps portait sur les blessures de ses pieds et de ses mains. La torture était effroyable, et ce n'est pas sans raison que les Romains eux-mêmes appelaient le crucifiement « le plus cruel et le plus atroce des supplices ». Comme les organes vitaux n'étaient pas attaqués, l'agonie se prolongeait pendant de longues heures, et les Juifs avaient l'habitude d'y mettre fin le soir même en brisant les jambes du supplicié.

« Avec lui, ils crucifièrent les deux autres, « l'un à droite, l'autre à gauche. Jésus était au « milieu, et ainsi s'accomplit l'Écriture qui dit : « Il a été mis au rang des scélérats. C'était envi-
« ron la troisième heure quand on le crucifia ». Cette troisième heure va de neuf heures à midi.

Ce renseignement fourni par saint Marc n'est pas en désaccord avec celui que saint Jean a donné plus haut. Les deux indications sont approximatives, et les événements qui se sont passés entre neuf heures et midi sont rapportés par l'un à l'heure où ils commencent et par l'autre à l'heure où ils finissent.

« Pilate avait écrit le titre et le fit placer sur la croix. On mit donc au-dessus de sa tête la cause de sa condamnation. Voici ce qui était écrit : Jésus de Nazareth, roi des Juifs ». La royauté de Notre Seigneur éclate plus que jamais, à présent que le roi est debout sur son trône. Jadis les Mages, arrivant dans cette même ville de Jérusalem, avaient demandé : « Où est le roi des Juifs qui vient de naître » ? Alors ce roi se cachait et fuyait ; aujourd'hui il est là, exposé à tous les yeux et cloué à la croix. La plus haute puissance politique de la terre, celle de Rome, a écrit au-dessus de sa tête : « Roi des Juifs », et elle monte la garde à ses côtés.

La plus grande puissance religieuse d'alors, celle des pontifes du temple du vrai Dieu, est présente elle aussi, et ce titre a pour elle une tout autre signification que pour les Romains ; car, aux yeux du peuple de Dieu, roi des Juifs et Messie, c'est tout un. « Un grand nombre de Juifs lurent ce titre, parce que le lieu où Jésus fut crucifié était voisin de la ville. Il était écrit en hébreu, en grec et en latin. Les pontifes des Juifs disaient donc à Pilate : N'écrivez

« pas : Roi des Juifs, mais ce qu'il a dit lui-même :
« Je suis le roi des Juifs. Pilate répondit : Ce
« que j'ai écrit, je l'ai écrit ». Pilate obéissait à
un dessein qu'il ignorait. Fort mécontent de la
sentence qu'on lui avait arrachée, il témoignait
sa mauvaise humeur en humiliant les pontifes
par une inscription blessante pour eux et par
un refus péremptoire opposé à leur requête. En
réalité, il exécutait une volonté divine.

« Quand les soldats l'eurent crucifié, ils se
« partagèrent ses vêtements. Ils en firent quatre
« parts, une pour chaque soldat, et ils tirèrent
« au sort à qui prendrait chaque objet. Restait
« la tunique, qui était sans couture, et dont
« l'étoffe de dessus avait été tissée d'une seule
« pièce. Ils se dirent donc les uns autres : Ne la
« déchirons pas, mais tirons au sort à qui elle
« sera. C'était afin que fût accompli ce qu'avait
« dit le prophète : Ils se sont partagé mes vête-
« ments, ils ont tiré ma robe au sort. Ainsi
« firent les soldats » ¹. Le divin Maître ne devait
plus rien garder à lui en ce monde ; mais la
piété de ses amis racheta plus tard aux soldats
leur précieux butin, pour le transmettre à la
vénération des siècles chrétiens.

Notre Seigneur avait choisi le supplice de la
croix, préférablement à tout autre, pour bien des
raisons mystérieuses qui nous échappent ici-bas.

1. S. Mathieu xxvii, 25-38 ; S. Marc, xv, 24-28 ; S. Luc, xxiii, 33, 38 ; S. Jean, xix, 18, 24.

Nous comprenons cependant que si la croix ménageait au Sauveur une mort cruelle, du moins elle laissait à ses derniers instants une liberté parfaite pour s'adresser à son Père du ciel et à ses frères de la terre. « La croix où sont cloués les membres du mourant devient comme une chaire du haut de laquelle il enseigne en Maître ¹ ».

Le premier mot qu'il fait entendre exprime l'idée fondamentale de toutes ses souffrances : « Jésus disait donc : Père, « pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font » ². Jésus souffre et meurt pour expier le péché, même celui des méchants qui le mettent à mort. N'a-t-il pas droit d'adresser une pareille demande à son Père et d'en être exaucé ? Il ne le sera pourtant que si l'homme se repent et s'unit à lui pour faire appel à la miséricorde. Car si le pécheur ne sait jamais tout ce qu'il fait en offensant Dieu, il en sait toujours assez, quand sa faute est grave, pour contracter une dette effrayante envers la justice divine, et avoir besoin d'un Sauveur qui intervienne en sa faveur. Mais comme elle est éloquente cette première leçon tombée du haut de la chaire ensanglantée ! Qui refuserait le pardon à son frère, quand Jésus expirant l'a imploré pour ses meurtriers ?

Devant la croix, « le peuple était debout et regardait. Les passants blasphémaient contre

1. S. Augustin, *sur S. Jean*, cxix, 2.

2. S. Luc, xxiii, 34.

« lui et disaient en branlant la tête : Allons, toi
« qui détruis le temple de Dieu et qui le rebâtis
« en trois jours, sauve-toi toi-même ! Si tu es le
« Fils de Dieu, descends de la croix » ! Ces
insulteurs savent que la principale accusation
formulée contre le Sauveur au tribunal de Caïphe,
est celle de blasphème contre le temple. C'est la
calomnie qu'on a cherché à rendre populaire.
Sans le savoir, ces passants moqueurs font déjà
retentir au pied de la croix l'annonce de la résur-
rection. Les Juifs détruisent le temple auguste
de son corps : au troisième jour, Jésus l'aura
rebâti.

Les membres du sanhédrin étaient toujours là
comme des oiseaux de proie se repaissant de
carnage ; ces juges avaient l'âme plus basse que
les bourreaux. « Les princes des prêtres, eux
« aussi, avec les scribes et les anciens, se mo-
« quaient de lui et disaient entre eux : Il a sauvé
« les autres, qu'il se sauve lui-même, s'il est le
« Christ, l'élu de Dieu. Mais il n'est pas capable
« de se sauver. S'il est le Christ, roi d'Israël, qu'il
« descende maintenant de la croix, et, à cette
« vue, nous croyons en lui. Il a mis sa confiance
« en Dieu ; que Dieu le délivre à présent, s'il
« l'aime ; car il a dit : Je suis le Fils de Dieu.
« Les soldats s'avançaient aussi et le tournaient
« en dérision, et en lui offrant du vinaigre, ils
« disaient : Si tu es le roi des Juifs, sauve-toi
« donc »¹.

1. S. Matthieu, xxvii, 39-43 ; S. Marc, xv, 29-32 ; S. Luc.
xxiii, 35-37.

Les princes des prêtres commencent à perdre de leur assurance. Ils ont peur que du haut de sa croix cet étrange supplicié ne leur lance une réplique qui les confonde devant tout le peuple. Ils n'osent s'adresser directement à lui, comme les soldats, et ils n'échangent qu'entre eux leurs propos insultants. Mais à la dérision même se mêle l'involontaire hommage.

Pilate et les soldats ont rappelé le titre de roi des Juifs. Les pontifes énumèrent tous les autres noms glorieux qui appartiennent au Sauveur : le Christ, le roi d'Israël, l'élu de Dieu, le Fils de Dieu. Les ennemis eux-mêmes apportent leur témoignage involontaire à la vérité. Cependant, Notre Seigneur n'oppose qu'une patience silencieuse à l'odieux défi qui lui est adressé, et il ne descend pas de la croix. « Ce seul miracle eût détruit tous les autres et arrêté le grand ouvrage qu'il avait entrepris, et à quoi tous les autres miracles se rapportaient comme à leur fin, savoir l'ouvrage de la rédemption des hommes, qui devait être consommée sur la croix. D'ailleurs ses ennemis, préoccupés de leurs passions, auraient aussi peu déferé à ce miracle qu'à celui de la résurrection de Lazare » ¹.

L'étrange ressemblance qui se fait remarquer entre les paroles : « S'il est le Christ, roi d'Israël, qu'il descende de la croix », et celles de la tentation au désert : « Si vous êtes le Fils de Dieu, jetez-vous en bas », décèle la présence au Calvaire de l'Esprit des ténèbres, qui jouit en ce

1. Bourdaloue, *Carême, Passion*, 1^{er} point.

moment de son heure de puissance. La lutte se poursuit toujours entre le Rédempteur et Satan. Celui-ci se tenait sur ses gardes depuis qu'il avait été éconduit au désert, et souvent les œuvres admirables accomplies par le Sauveur lui avaient fait craindre que Jésus ne fût le Fils même de Dieu, auquel il ne lui était pas permis de toucher. Pourtant « lorsqu'il le vit sujet à la souffrance et soumis comme tous les hommes aux atteintes de la mort, tous les soupçons qu'il avait eus de sa divinité furent dissipés par l'arrogance de son orgueil. Lui, en effet, qui ne respire qu'orgueil, en le voyant humble ne put croire qu'il fût Dieu »¹. La perfection même qu'il avait remarquée dans le Sauveur l'excita à plus d'audace. « Au milieu de tant de générations qui lui étaient assujetties par la loi de la mort, il vit parmi le fils des hommes quelqu'un dont la vertu surpassait tellement celle des saints de tous les temps, qu'il en fut étonné, et il se crut assuré de la perpétuité de sa domination si tous les mérites de ce juste ne pouvaient le garantir contre la violence de la mort cruelle. Il excita donc plus vivement contre lui ses serviteurs et ses mercenaires ; mais il exerça sa cruauté pour sa perte, en s'imaginant que celui qu'il pouvait mettre à mort était son débiteur »².

Cependant, en une affaire de cette importance, où il y allait de son empire sur l'humanité, Satan voulut prendre toutes les précautions. « Au mi-

1. S. Grégoire le Grand, *Morales sur Job*, II, 43.

2. S. Léon, *Sermons*, LXVIII, 3.

lieu même des souffrances de sa victime, l'habile ennemi entrevoyait des preuves de divinité, et bien qu'il aimât mieux que cette victime ne fût qu'un homme, il était forcé de soupçonner qu'elle était Dieu. C'est pourquoi, dans son effroi, il voulut arriver à savoir sûrement s'il avait Dieu en face de lui, et, à ses derniers moments mêmes, il le tenta, en lui disant par ceux qui l'avaient crucifié : S'il est le Fils de Dieu, qu'il descende maintenant de la croix, et nous croyons en lui, — afin qu'ému par ces paroles d'outrage le Seigneur, si c'était lui, sortit du mystère pour venger l'injure »¹. Le silence du divin patient trompa le tentateur. Celui-ci, persuadé qu'un Dieu eût relevé une telle provocation, se crut en droit d'être rassuré sur l'issue de l'attentat dont il était le premier inspirateur.

L'insulte ne partait pas seulement des rangs de la foule. « Les voleurs qui étaient crucifiés avec lui lui adressaient les mêmes outrages. « L'un d'eux blasphémait contre lui, en disant : « Si tu es le Christ, sauve-toi toi-même et nous avec toi ». Cependant de la croix du Sauveur s'échappaient des grâces de repentir qui allaient solliciter les âmes de tous les témoins du supplice. L'effet s'en fit sentir victorieusement sur l'un des deux brigands. « Prenant la parole, il adressait des reproches à l'autre et lui dit : « Toi non plus, tu ne crains donc pas Dieu », en insultant celui « dont tu partages la condamnation. Pour nous, c'est justice, car nous su-

¹. J. Cassien, de *l'Incarnation*, VII, 13.

« bissons ce que nous ont mérité nos forfaits ;
 « mais celui-ci n'a rien fait de mal. Et il disait
 « à Jésus : Seigneur, souvenez-vous de moi quand
 « vous serez arrivé dans votre royaume. Jésus
 « lui dit : En vérité, je te le dis, aujourd'hui tu
 « seras avec moi dans le paradis » ¹.

Ce paradis, c'était le sein d'Abraham, les limbes où attendaient les justes de l'ancienne loi, et où la bienheureuse âme du Sauveur allait descendre, précédant de quelques instants seulement celle du larron converti. Ce dernier devait son pardon à son humble confession, à son repentir sincère et à sa foi en la royauté de celui qui souffrait auprès de lui. Le Sauveur n'avait donc pas imploré en vain la clémence de son Père. Le pardon descendait dans les âmes repentantes, et la grâce triomphait du brigand crucifié comme elle avait triomphé, la nuit précédente, de Pierre reniant son Maître.

La nature entière semblait prendre le deuil.
 « Depuis la sixième heure jusqu'à la neuvième »,
 c'est-à-dire de midi à trois heures, « les ténèbres
 « s'étendirent sur toute la surface de la terre,
 « et le soleil s'obscurcit » ². A la vue de l'effrayant phénomène, un membre de l'aréopage d'Athènes, le futur disciple de saint Paul, Denis, qui voyageait alors en Égypte, s'écria : « C'est le Dieu de la nature qui souffre ou c'est le mé-

1. S. Matthieu, xxvii, 44 ; S. Marc, xv, 32 ; S. Luc, xxiii, 39-43.

2. S. Matthieu, xxvii, 45 ; S. Marc, xv, 33 ; S. Luc, xxiii, 44-45.

canisme de l'univers qui se détruit » ¹. L'illustre voyageur ne se trompait pas. Le Dieu de la nature allait mourir. Les ténèbres qui s'épaississaient jetèrent l'effroi dans Jérusalem. La stupeur régnait dans la ville, et au temple l'offrande des victimes pascales ne se faisait plus qu'à grand'peine au milieu de l'obscurité. Le remords et l'épouvante s'emparaient des âmes ; chacun sentait que le supplice du prophète de Nazareth n'était point étranger à cette disparition soudaine de la lumière, image trop frappante des ténèbres qui régnaient dans les cœurs.

Autour de la croix, il s'était fait quelque solitude, et les plus chers amis du divin Sauveur avaient pu s'approcher. « Il y avait là, debout, « à côté de la croix de Jésus, sa Mère, la sœur « de sa mère, Marie, femme de Cléophas, et « Marie Madeleine ». Saint Jean les accompagnait. « Quand donc Jésus eut vu sa Mère « et, debout près d'elle, le disciple qu'il aimait, « il dit à sa Mère : Femme, voici votre fils. Ensuite il dit au disciple : Voici ta mère. Et à « dater de cette heure le disciple la prit avec « lui » ².

Le bien-aimé Sauveur qui, la veille, a donné aux hommes sa personne sacrée dans l'Eucharistie, et quidans un instant va mourir pour eux, veut maintenant leur faire un nouveaudon, celui de sa Mère. Car ce n'est pas à saint Jean seul qu'il donne Marie pour mère. Cet apôtre avait

1. *Office de S. Denis, 2^{me} nocturne, 1^{re} leçon.*

2. *S. Jean, XIX, 25-37.*

encore la sienne, Salomé, femme de Zébédée, qui réclamait naguère pour ses deux fils les premières places dans le nouveau royaume, et qui, en ce moment, se tenait à quelque distance du Calvaire avec d'autres saintes femmes. La tradition a toujours vu en saint Jean, debout au pied de la croix, le représentant de tous les autres hommes.

Or, cette parole : « Voici ta mère », a la même vertu créatrice que cette autre : « Ceci est mon corps », et par la volonté de Jésus expirant, Marie devient la mère des hommes aussi véritablement que le pain est devenu le corps du Sauveur. Le pain s'était prêté avec une obéissance passive au mystère de la transsubstantiation ; avec une obéissance voulue, pleine de douleur et pleine d'amour, Marie consent à devenir la mère des hommes, et elle en adopte sur-le-champ tous les sentiments, tous les droits et tous les devoirs, de même que, au nom de tous, saint Jean contracte les obligations filiales et en reçoit les inestimables avantages. « Cette parole entra donc au fond de leurs âmes ainsi qu'un glaive tranchant. Ils en furent percés et ensanglantés avec une douleur incroyable. Mais aussi leur fallait-il faire cette violence. Il fallait de cette sorte entr'ouvrir leurs cœurs, afin, si je puis parler de la sorte, enter en l'un le respect d'un fils, et dans l'autre la tendresse d'une bonne mère » ¹. Ainsi se révélait la nécessité du glaive prédit par Siméon. Pour devenir mère des

1. Bossuet, *Panegyrique de saint Jean*, 2^e point.

hommes, Marie devait prendre part aux souffrances imposées à celui qui était le Sauveur des hommes, et il était nécessaire que la violence du glaive ouvrît son cœur pour que l'amour de l'humanité rachetée y pût pénétrer et s'y fixer à jamais.

« Tous les autres disciples étant dispersés, la Providence n'a retenu près du Dieu mourant que Jean, le bien-aimé de son cœur. C'est l'unique, c'est le vrai fidèle. Car celui-là est vraiment fidèle à Jésus, qui suit Jésus jusqu'à la croix, et ainsi cet unique fidèle représente tous les fidèles. Par conséquent lorsque Jésus Christ parlant à sa Mère lui dit que Jean est son fils, il lui donne en la personne de Jean tous ses disciples et tous ses fidèles, tous les héritiers de la nouvelle alliance et tous les enfants de la croix. De là vient qu'il l'appelle femme; il veut dire femme par excellence, femme choisie singulièrement pour être la mère du peuple élu » ¹. Ce jour-là, Marie devint la médiatrice du genre humain, chargée d'appuyer de sa puissante intercession les prières de ses enfants, de leur obtenir des grâces plus abondantes par sa propre prière, et de leur transmettre tout ce que son divin Fils a pu seul leur mériter par l'effusion de son sang. Car, en devenant la mère des hommes, elle n'a point cessé d'être la Mère de Jésus Christ, et cette dernière maternité est la source de sa puissance, comme la première est la raison d'être de sa bonté.

Pendant trois longues heures se prolongea

1. Bossuet, *Sermon sur la Nativité de la Sainte Vierge*, 2^e point, note marginale.

l'agonie de Notre Seigneur en croix. « Vers la
 « neuvième heure, Jésus s'écria d'une voix forte :
 « Eli, Eli, lamma sabachtani ! ce qui veut dire :
 « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous
 « abandonné ? Quelques-uns de ceux qui se te-
 « naient là disaient en l'entendant : Voilà qu'il
 « appelle Élie. Alors Jésus, sachant que toutes
 « choses ont été accomplies, afin de se confor-
 « mer à l'Écriture, dit : J'ai soif. Il y avait là un
 « vase rempli de vinaigre. L'un d'eux accourut
 « aussitôt, prit une éponge, la remplit de vi-
 « naigre, et la fixant à une tige d'hyssope lui
 « donna à boire. Les autres disaient : Laisse
 « donc, voyons si Élie viendra pour le délivrer.
 « — Oui, reprit-il, attendons voir si Élie vien-
 « dra pour le descendre »¹.

Ces mots « Eli, Eli, lamma sabachthani » ;
 sont les premiers du psaume vingt et unième,
 dans lequel David décrit prophétiquement les
 souffrances de la Passion. Notre Seigneur les fait
 entendre afin de bien montrer qu'aucun des tour-
 ments prédits ne lui a été épargné. « La cause
 principale de cette plainte, c'est que la colère
 divine, après avoir occupé toutes ses puissances,
 avait produit son dernier effet en perçant et pé-
 nétrant jusqu'au fond de l'âme. Tous les autres
 tourments de notre Sauveur, quoique leur ri-
 gueur soit insupportable, ne sont qu'une ombre
 et une peinture en comparaison des douleurs,
 de l'oppression, de l'angoisse que souffre son

1. S. Matthieu, xxvii, 46-49 ; S. Marc, xv, 34-36 ; S. Jean,
 xix, 28, 29.

âme très sainte sous la main de Dieu qui la froisse. De quelle sorte le Fils de Dieu a pu ressentir ce coup de foudre, c'est un secret profond qui passe de trop loin notre intelligence, soit que sa divinité se fût comme retirée en elle-même, soit que, ne faisant sentir sa présence qu'en une certaine partie de son âme, elle eût abandonné tout le reste aux coups de la vengeance divine, soit que, par quelque autre miracle inconnu et inconcevable aux mortels, elle ait trouvé le moyen d'accorder ensemble l'union très étroite de Dieu et de l'homme avec cette suprême désolation où l'homme Jésus Christ a été plongé sous les coups redoublés et multipliés de la vengeance divine. Toujours est-il assuré qu'il n'y avait que le seul effort d'une détresse incompréhensible qui pût arracher du fond de son cœur cette plainte étrange qu'il fait à son Père»¹.

A l'angoisse de l'âme s'ajoute de plus en plus vive la torture du corps. La perte de tant de sang pendant la flagellation, le couronnement d'épines et le crucifiement a épuisé le Sauveur. Maintenant qu'il est suspendu par les plaies cuisantes de ses mains et de ses pieds, le sang qui lui reste ne peut plus suivre son cours normal, s'engorge dans les artères et les veines voisines du cœur, et cause au pauvre agonisant cette soif ardente que les blessés ressentent si douloureusement après la perte de leur sang. Le prophète avait minutieusement décrit cette torture au psaume de la Passion, quand il faisait dire

1. Bossuet, *Passion*, 1660, 3^e point.

au Messie : « Ma vigueur se dessèche comme l'argile, ma langue s'attache à mon palais, tu me réduis en poussière de mort ».

Les assistants se méprennent sur les paroles prononcées par le Sauveur. Les premiers mots leur font croire qu'il appelle Élie, ce prophète dont les Juifs imploraient l'assistance dans les dangers. Un des soldats, pris de quelque compassion, tend à Notre Seigneur du vinaigre, c'est à-dire de cette boisson acide qui faisait leur breuvage habituel. Mais comment étancher une soif voulue et endurée par amour pour les hommes? Comment surtout désaltérer le bon Pasteur qui se fatigue à la recherche de ses brebis perdues? Car « cette soif, c'est son amour, que toutes les eaux de sa Passion n'ont pu éteindre. Cette soif, c'est le zèle des âmes, de ces âmes que l'enfer tenait captives et qu'il est venu racheter. Cette soif, c'est une sainte impatience de consommer le chef-d'œuvre de sa miséricorde en consommant le sacrifice de sa vie »¹.

Un autre grand mystère est révélé par ces deux dernières paroles de Notre Seigneur. Il souffre pour expier le péché et en porter la peine à notre place. Or le péché mérite l'enfer, dont les deux grands supplices sont indiqués dans la sentence du souverain Juge : « Retirez-vous, maudits, au feu éternel ». Sur la croix, le Sauveur est maudit de son Père, et aussi éloigné et délaissé de lui qu'il est possible. La loi porte

1. Bourdaloue, *Exhortation sur le crueifement*, 2^e partie.

qu' « est maudit de Dieu quiconque est suspendu sur le bois » du supplice¹, et Jésus Christ « a été fait pour nous malédiction »². Son Père lui fait sentir toute la rigueur de cet anathème. « Il y a un visage que Dieu tourne contre les pécheurs. Dieu montre à son Fils ce visage ; il lui montre cet œil enflammé, il le regarde de ce regard terrible dont il porte l'effroi dans les consciences ; il le regarde enfin comme un pécheur et marche contre lui avec tout l'attirail de sa justice. Mon Dieu, pourquoi vois-je contre moi ce visage dont vous étonnez les réprouvés ? Visage doux et paternel, je ne vois plus aucun de vos traits, je ne vois plus qu'un Dieu irrité »³. A ce premier tourment, qui renferme quelque chose d'analogue à la peine du dam ou de la perte de Dieu, se joint pour Notre Seigneur la peine du sens, ce feu intérieur qui le consume et l'oblige à désirer, comme le damné dont il a raconté l'histoire, qu'on vienne rafraîchir sa langue avec une goutte d'eau. La compagnie des démons ne lui est même pas épargnée ; car ils sont là autour de lui, infestant l'air de leur présence, possédant les âmes de tous ces Juifs qui ont demandé sa mort, et visibles à son regard divin. L'éternité manque, il est vrai, à son supplice ; mais un Dieu souffre plus en trois heures que la multitude des damnés pendant les siècles éternels. Jésus Christ avait pour la souffrance des aptitudes qui sont épargnées à une simple

1. Deutéronome, *xxi*, 23.

2. Galates, *iii*, 13.

3. Bossuet, *Passion*, 1660, 3^e point.

créature, et ce qu'il a enduré sur la croix a été d'un prix assez grand pour racheter tous les damnés, et pour les exempter de l'enfer mérité par leurs péchés, s'ils avaient voulu profiter de la rédemption.

« Lorsque Jésus eut reçu le vinaigre, il dit : « Tout est consommé » ¹. Il était toujours, en pleine possession de son âme, et la douleur, si intense qu'elle fût, ne pouvait apporter le moindre trouble à l'exercice de ses facultés. Il parcourut donc, avec son puissant coup d'œil, tout l'ensemble de l'œuvre rédemptrice; il vit les prophéties accomplies, le péché réparé, la peine due aux crimes des hommes expiée, la tyrannie du démon abattue, l'homme réconcilié avec Dieu, le ciel ouvert de nouveau, la volonté du Père amoureusement obéie jusqu'en ses moindres désirs. Quand il eut terminé l'œuvre de la création, « Dieu vit toutes les choses qu'il avait faites : toutes étaient parfaitement bonnes » ². En achevant l'œuvre de la rédemption, qui n'a rien coûté à sa divinité, mais qui a été d'un si rude labeur pour son humanité, le Fils de Dieu se rend un témoignage analogue : « Tout est consommé », achevé, parfaitement accompli.

Le visage du Père était maintenant rasséréné. Après avoir traversé la nuée orageuse, le divin soleil allait se coucher dans la lumière et dans la

1. S. Jean, xix, 30.

2. Genèse, 1, 31.

gloire. « Jésus s'écria de nouveau d'une voix forte, et dit : Père, je remets mon âme entre vos mains ». La confiance fut la pensée dominante de son cœur à cet instant suprême ; il voulut finir par un dernier acte d'amour envers son adorable Père, car bien mieux que l'ancien Juste, il savait dire : « Même s'il me met à mort, j'espérerai en lui » ¹.

Maître absolu de sa propre vie, il pouvait seul, comme il l'avait dit lui-même, y mettre un terme. C'est pour le bien prouver qu'il fit entendre une voix puissante en remettant son âme à son Père. En lui « le châtement du péché ne pouvait pas aller jusqu'à la mort du corps ; l'âme ne l'abandonna pas malgré elle, mais parce qu'elle le voulut, quand elle le voulut, comme elle le voulut » ².

Il s'écria donc d'une voix forte : « Père, je remets mon âme entre vos mains », comme s'il voulait que la dernière leçon tombée de sa chair sanglante fût une leçon de confiance et d'amour envers le Père qui est dans les cieux. « En disant ces mots, il inclina la tête et expira » ³.

1. Job, xiii, 15.

2. S. Augustin, *de la Trinité*, iv, 13.

3. S. Matthieu, xxvii, 50 ; S. Marc, xv, 37 ; S. Luc, xxiii, 46 ; S. Jean, xix, 30.

CHAPITRE VI

LA SÉPULTURE

La victoire sur Satan. — La descente aux enfers. — Les signes qui accompagnent la mort du Sauveur. — Le coup de lance dans le côté. — La sépulture par les soins de Joseph d'Arimathie et de Nicodème. — Les gardes placés au sépulcre.

Aucun instant ne fut plus solennel, dans l'histoire du monde, que celui où le Sauveur Jésus expira sur la croix. Nul événement n'eut pour l'humanité de plus graves et de plus heureuses conséquences. Ce fut la délivrance des hommes, la victoire remportée par quelqu'un de leur race contre leur puissant ennemi. Aveuglé par son orgueil, Satan s'était laissé prendre au piège. « Méconnaissant le dessein de la miséricorde de Dieu, au lieu de s'appliquer à modérer par la douceur les esprits des Juifs, ce cruel et orgueilleux ennemi les avait enflammés de haines injustes, et il allait perdre son empire sur les captifs, à la suite de son attentat contre la liberté de celui qui ne lui devait rien »¹. •

1. S. Léon, *Sermon II sur la Passion*.

Au lieu de délivrer le genre humain par un coup de puissance, Dieu avait jugé meilleur de faire intervenir sa sagesse, afin de confondre davantage celui qui, déjà chassé du ciel par la puissance divine, se flattait de pouvoir faire obstacle par son habileté à l'accomplissement des grands desseins de Dieu. C'est ce triomphe de la sagesse et de l'amour divins que l'Église aime à rappeler à l'anniversaire de la mort du Sauveur : « Chante, ma langue, le suprême effort du glorieux combat, et, devant le trophée de la croix, célèbre ce noble triomphe : c'est par son immolation que le Rédempteur du monde a vaincu. Ému de compassion à la suite de la fourberie dont fut victime notre premier père, quand il tomba dans la mort pour avoir mangé le fruit fatal, le Créateur décida dès lors que le bois servirait à réparer le dommage causé par le bois. Voilà donc l'œuvre que réclamait l'ordre de notre salut : il fallut l'artifice pour tromper la ruse du traître hypocrite ; il fallait que l'ennemi procurât le remède par le moyen même qui avait causé la blessure » ¹. Cet artifice consista à voiler la majesté divine sous les dehors de l'humiliation et de la souffrance. Satan se laissa prendre, tandis que les âmes humbles entrevoyaient la vérité. « Par l'entremise des persécuteurs, ce serpent mordit au corps du Fils de Dieu incarné, et l'aiguillon de la divinité le transperça. Il avait d'abord reconnu le Dieu à ses miracles ; mais cette connaissance se changea en doute

1. Claudien Mamert, *Hymne aux Matines de la Passion*.

quand il le vit dans les souffrances. Son humanité fut un appât sur lequel il se jeta pour le dévorer, et la divinité se cacha pendant la Passion pour le faire périr. Il fut donc pris à l'hameçon ; ce qu'il mordit fut cause de sa ruine, et il perdit les mortels qu'il avait droit de retenir, pour avoir eu l'audace de frapper le coup de la mort contre l'immortel sur lequel il n'avait aucun droit » ¹.

Cette heureuse nouvelle que « la Vie avait souffert la mort, et par sa mort nous avait rendu la vie » ², « le Christ, une fois mort pour nos péchés, s'en alla l'annoncer aux esprits qui étaient dans la prison » ³. Après avoir quitté son corps, sa bienheureuse âme, inséparable de la divinité depuis le premier instant de l'incarnation, descendit aux enfers, c'est-à-dire dans les limbes, dans ce séjour où les âmes des justes attendaient l'heure de la rédemption et l'ouverture du ciel. « La peine due au péché d'origine était la mort du corps et l'exclusion de la vie de la gloire. C'est pourquoi le Christ, quand il descendit aux enfers, délivra les saints, par la vertu de sa Passion, de cette peine qui les excluait de la vie de la gloire, afin qu'il leur fût possible de voir Dieu en lui-même, ce qui constitue le parfait bonheur de l'homme. Mais comme le moment n'était pas encore venu pour eux de sortir, le Christ séjourna au milieu d'eux dans

1. S. Grégoire le Grand, *Morales sur Job*, II, 10.

2. Fortunat, *Hymne aux vêpres de la Passion*.

3. I Pierre, III, 18, 19.

les enfers pendant le temps que son corps était au tombeau, et sa présence même fut pour eux le comble de la gloire » et de la félicité ¹. Cette vue de l'âme du Sauveur unie à la divinité les remplit d'un incomparable bonheur et leur permit d'attendre dans l'allégresse le jour de l'Ascension, où le Rédempteur devait les faire entrer au ciel à sa suite.

Sur la croix était resté cloué le corps du Sauveur. C'était toujours le corps du Fils de Dieu; par conséquent, même en l'absence de l'âme, la divinité restait présente dans ces membres sans vie.

Des signes terrifiants signalèrent le dernier soupir de Notre Seigneur. « Le voile du temple « se déchira en deux, depuis le haut jusqu'en « bas; la terre trembla, les rochers se fendirent, « les tombeaux s'ouvrirent, et beaucoup de corps « des saints qui étaient morts se levèrent, et, « sortant de leurs sépulcres après sa résurrec- « tion, vinrent dans la ville sainte et apparurent « à un grand nombre » ². Le voile du temple était un rideau chargé de lourdes et précieuses broderies, qui fermait l'entrée du Saint des saints. Le mystère de l'ancienne alliance était remplacé désormais par celui de la nouvelle, et Dieu quittait le Saint des saints pour occuper d'autres sanctuaires au milieu de tous les peuples; el rôle du temple prenait donc fin. La nuit

1. S. Thomas, *Somme théologique*, III, LII, 4, 5.

2. S. Matthieu, xxvii, 51-53; S. Marc, xv, 38; S. Luc, xxiii, 45.

précédente, le grand-prêtre avait déchiré sa robe en signe de douleur, quand Notre Seigneur avait déclaré qu'il était le Fils de Dieu ; maintenant le sanctuaire lui-même semblait prendre le deuil du Messie méconnu et crucifié. Pendant que le voile se déchirait avec le sinistre crépitement de la foudre, tout se mit à trembler, non seulement au Calvaire, mais dans la ville et dans le temple. La multitude était épouvantée par ces étranges ténèbres qui duraient depuis trois heures, et ce monde impie redoutait déjà la nuit éternelle ; le tremblement du sol mit le comble à l'effroi général. Les plus acharnés rentraient en eux-mêmes et, malgré eux, convenaient que quelque grande iniquité avait soulevé l'horreur de la nature. La violence des secousses ouvrit un grand nombre de tombeaux ; on ne put les refermer le lendemain, à cause du sabbat, et dès le jour suivant des morts sortirent, et s'en allèrent par la ville attester la divinité du Sauveur et reprocher le déicide à leurs ingrats descendants. Au Calvaire, les rochers se fendirent. On voit encore une de ces fentes, assez large pour qu'on y mette la main, sur une étendue et une profondeur de plusieurs mètres. Contrairement à toutes les lois du règne minéral, la fracture s'est produite dans un sens opposé à celui des couches de la roche. Le Sauveur n'avait-il pas dit un jour : « S'ils se taisent, les pierres crieront » ? Elles crient encore, et « si l'on veut nier qu'un Dieu soit mort en cet endroit, qu'on regarde seulement les rochers déchirés du Calvaire » ¹.

1. Saint Cyrille de Jérusalem, *Catéchèse*, 18.

L'action divine s'exerça plus vivement encore sur les âmes. « Le centurion qui se tenait en « face » du Sauveur, en croix, « voyant qu'il « avait expiré en poussant un si grand cri, « et témoin de ce qui se passait, glorifia Dieu « en disant: Vraiment cet homme était un juste, « c'était véritablement le Fils de Dieu. Ceux « qui l'accompagnaient pour garder Jésus, à la « vue du tremblement de terre et de ce qui « arrivait, furent saisis d'épouvante et disaient « aussi: C'était vraiment le Fils de Dieu. Toute « la foule de ceux qui se trouvaient aussi là, « assistant à ce spectacle, et voyant ce qui se « passait, s'en retournaient en se frappant la « poitrine » ¹. La grâce, qui avait converti l'un des deux larrons, continuait son œuvre. Le centurion et les soldats païens reconnaissaient le Fils de Dieu dans ce condamné dont ils avaient surveillé le supplice, les Juifs eux-mêmes, plus rebelles à la grâce parce qu'ils en avaient davantage abusé, sentaient le repentir agiter leurs cœurs.

« A distance se tenaient tous ceux qui le con-
« naissaient, ainsi que beaucoup de femmes qui
« regardaient de loin. Parmi elles étaient Marie
« Madeleine, Marie, mère de Jacques le mineur
« et de Joseph, et Salomé, mère des fils de Zé-
« bédée. C'étaient les femmes qui allaient à la
« suite de Jésus en Galilée pour le servir, ainsi
« que beaucoup d'autres qui étaient montées

1. S. Matthieu, xxvii, 54; S. Marc, xv, 39; S. Luc, xxiii, 47-48.

« avec lui à Jérusalem » ¹. Leur présence silencieuse et discrète témoignait de la constance de leur amour, mais aussi de l'impuissance de leur intervention dans les tristes événements qui venaient de s'accomplir. Que pouvaient-elles faire maintenant pour le bon Maître au service duquel elles s'étaient dévouées pendant qu'il vivait ?

« Comme c'était le vendredi, afin que les corps ne restassent pas en croix le jour du sabbat qui était un jour très solennel, les Juifs demandèrent à Pilate qu'on leur brisât les jambes et qu'on les enlevât. Les soldats arrivèrent donc, et ils brisèrent les jambes du premier et de l'autre qui avait été crucifié avec lui. Quand ils vinrent à Jésus, et qu'ils virent qu'il était déjà mort, ils ne lui brisèrent pas les jambes ; mais l'un des soldats lui ouvrit le côté d'un coup de lance, et il en sortit aussitôt du sang et de l'eau. Celui qui l'a vu en rend témoignage, et son témoignage est sincère ; il a conscience de dire la vérité, afin que vous croyiez. Ces choses se firent afin que s'accomplît l'Écriture : Vous ne briserez aucun de ses os, — et l'autre Écriture qui dit encore : Ils jetteront les yeux sur celui qu'ils ont transpercé » ².

Tandis que les Romains laissaient sur la croix les corps des suppliciés, pour servir de pâture

1. S. Matthieu, xxvii, 55, 56; S. Marc, xv, 40, 41; S. Luc, xxiii, 49.

2. S. Jean, xix, 31-37.

aux oiseaux ou aux bêtes féroces, les Juifs les détachaient à la fin de la journée, après avoir pris soin de les achever. Ce jour-là, il était d'autant plus urgent de le faire que, dès la nuit tombante, allait commencer le sabbat le plus solennel de cette année. Ce sabbat coïncidait en effet avec le second jour de l'octave pascale, où l'on offrait les prémices de la moisson, et à partir duquel commençaient les sept semaines aboutissant à la Pentecôte. Un plus grand mystère que tous ceux de l'ancienne loi fut révélé dans ces dernières heures du Vendredi-Saint, le mystère de ce cœur qui a tant aimé les hommes, et qui tint à répandre pour eux jusqu'aux dernières gouttes de son sang. Pour l'ouvrir, la Providence dirigea elle-même la lance du soldat, et fit pratiquer cette cinquième plaie dans le corps sacré du Sauveur.

« Cette ouverture est faite comme pour nous ménager l'entrée de la vie. C'est de là qu'ont coulé les sacrements de l'Église, sans lesquels on ne peut entrer dans la vie véritable. Ce sang est répandu pour la rémission des péchés; cette eau adoucit le breuvage du salut, et sert à purifier et à désaltérer. C'est pour le figurer que Noé reçut l'ordre de pratiquer dans le côté de l'arche une ouverture par où entreraient les êtres que devait épargner le déluge, et qui étaient la figure de l'Église. C'est pour cela aussi que la première femme fut tirée du côté de l'homme endormi, et fut appelée vie et mère des vivants, figurant ainsi un grand bien avant de causer un grand mal par son péché. Le se-

cond Adam inclinant la tête s'endormit sur la croix, afin qu'une épouse lui fût formée de ce qui s'échappa de son côté pendant son sommeil »¹. Telles sont les grandes significations de cette mystérieuse blessure faite au cœur de Jésus : ce cœur est l'arche du salut, il y fallait une entrée ; Jésus Christ est le nouvel Adam, son épouse devait être tirée d'une plaie pratiquée à son côté ; le cœur sacré du Dieu fait homme est le réservoir de la grâce, c'est pourquoi « l'eau et le sang coulent, l'une symbole du baptême, l'autre du sacrement eucharistique »². Adorer ce cœur percé par la lance du soldat, c'est donc reconnaître et célébrer la plus sublime manifestation de l'amour divin envers les hommes.

Pendant que les Juifs se préoccupaient de faire enlever les corps des suppliciés, les amis de Notre Seigneur faisaient d'actives démarches pour lui procurer une sépulture honorable. D'après l'usage, les condamnés devaient être enterrés avec l'instrument de leur supplice à l'endroit même de leur mort ; la coutume juive permettait toutefois d'ensevelir un supplicié dans un tombeau, pourvu que ce ne fût pas dans une sépulture de famille. La loi romaine ne décidait rien sur la question ; tout dépendait des autorités locales, et celles-ci mettaient l'autorisation d'enlever le cadavre à un prix d'autant plus élevé, qu'on paraissait tenir davantage à

1. S. Augustin, *sur S. Jean*, cxx, 2.

2. S. Jean Chrysostôme, *sur ce passage*.

le posséder. Les trois croix et les deux larrons furent enfouis au lieu même du crucifiement. Le prophète avait annoncé qu'il en serait autrement du Messie: « En ce jour-là, le rejeton de Jessé sera élevé comme un étendard aux yeux des peuples ; les nations l'imploreront et son sépulcre sera glorieux. On avait marqué sa sépulture avec les scélérats, mais dans sa mort il a été un homme riche »¹.

« Il y avait un noble décurion nommé Joseph, « d'Arimathie, ville de Judée. C'était un homme « riche, bon et juste, disciple de Jésus, mais en « secret, par crainte des Juifs, et vivant dans « l'attente du royaume de Dieu. Il n'avait point « donné son consentement à leur complot ni à « leurs actes. Pendant la soirée, il se rendit réso- « lument auprès de Pilate, et demanda à enlever « le corps de Jésus. Pilate s'étonna qu'il fût déjà « mort. Il fit appeler le centurion, et lui demanda « s'il était déjà mort. Quand il l'eut appris du « centurion, il donna le corps à Joseph et com- « manda qu'on le lui remit ».

Joseph était décurion, ou plus exactement, suivant le texte grec, conseiller, c'est-à-dire membre du sanhédrin. Cette qualité lui permettait d'obtenir facilement audience du procureur. Naguère disciple timide, il ne craignit pas de se mettre en avant pour soustraire le corps du divin maître à la honte d'une sépulture vulgaire. D'ailleurs, le mécontentement de Pilate envers les princes des prêtres, et l'effet produit

1. Isale, XI, 10; LIII, 9.

par les phénomènes qui venaient de troubler la nature devaient faciliter sa tâche. Pilate fut étonné de la mort si prompte du prophète de Nazareth, même avant le brisement des jambes. Il ne lui avait infligé que le supplice commun aux autres condamnés, et auquel on succombait d'ordinaire beaucoup moins rapidement. Peut-être un vague soupçon de la nature supérieure de Jésus faisait-il concevoir au procureur un dénouement un peu différent. Il ne savait pas que le Sauveur, maître absolu de sa propre vie, l'avait déposée à l'heure de son choix. Renseignements pris, il se montra désintéressé et fit droit volontiers à la requête qu'on lui adressait.

« Joseph acheta un suaire et alla prendre le
« corps de Jésus. Nicodème, celui qui au com-
« mencement s'était rendu auprès de Jésus pen-
« dant la nuit, arriva aussi, portant un mélange
« de myrrhe et d'aloès, pesant environ cent
« livres », soit à peu près trente-trois kilo-
grammes d'aujourd'hui. « Ils prirent le corps de
« Jésus, l'enveloppèrent dans des linceuls avec
« des aromates et dans le suaire blanc, suivant
« le mode de sépulture des Juifs. A l'endroit où
« Jésus avait été crucifié se trouvait un jardin ;
« dans ce jardin, Joseph possédait un sépulcre
« tout neuf, qu'il avait fait creuser dans le roc,
« et où personne n'avait encore été mis. C'est là
« qu'on plaça Jésus, à raison de la proximité du
« sépulcre ; car c'était le vendredi, et le sabbat
« des Juifs était sur le point de commencer. A
« l'entrée du sépulcre on roula une grosse pierre
« et l'on s'en alla ».

« Or Marie-Madeleine et Marie, mère de Joseph, assises auprès du sépulcre, ainsi que les autres femmes qui avaient suivi Jésus, après être venues de Galilée avec lui, considéraient le tombeau, et virent de quelle manière on y plaça son corps. A leur retour, elles préparèrent des aromates et des parfums. Mais pendant le sabbat, elle se tinrent en repos, suivant la loi »¹.

Cette sépulture hâtive n'était que provisoire on se promettait bien de revenir de bonne heure le surlendemain pour procéder avec plus de soin à l'embaumement du corps. Le tombeau, que le riche Joseph s'était fait préparer pour lui-même, était taillé d'une seule pièce dans la roche même, comme ceux de la vallée de Josaphat, et dégagé de la masse environnante. Un bloc de pierre y avait été ménagé et creusé en forme d'auge, pour recevoir un corps. L'étroite chambre mortuaire de 2^m,07 de long sur 1^m,93 de large, avec son revêtement actuel de marbre, devait être précédée d'un vestibule, dans lequel on pénétrait en descendant quelques marches, quand on venait du jardin. La piété de Joseph fut bien récompensée : le tombeau qu'il s'était préparé allait devenir le « sépulcre glorieux » dont avait parlé le prophète.

Ce tombeau, ainsi qu'autrefois le sein de la bienheureuse Vierge Marie, ne fut habité que par le Seigneur Jésus. Comme toutes choses,

1. S. Matthieu, xxvii, 57-61; S. Marc, xv, 42-47; S. Luc, xxiii, 50-56; S. Jean, xix, 38-42.

dans cette demeure du repos, parlent éloquemment au chrétien qui veut donner au Sauveur l'hospitalité de son cœur : ce blanc suaire, si semblable aux blanches apparences de l'Eucharistie, emblème de pureté et d'innocence ; ce roc taillé au vif, symbole de la mortification et des saintes rigueurs de la vie chrétienne ; ces aromates, images des vertus ; ce silence et ce recueillement, qui constituent la plus facile et la plus expressive des louanges adressées au Très-Haut !

Marie présida à tous les soins funèbres. Son divin Fils avait cessé de souffrir ; mais la Passion de la pauvre Mère durait encore. A meilleur droit que le prophète gémissant sur les ruines de Jérusalem, elle pouvait s'écrier : « O vous tous qui passez par le chemin, regardez et voyez s'il est une douleur pareille à ma douleur ! » ¹. Et pourtant, seule parmi les amis consternés du Sauveur, elle croyait d'une foi inébranlable que, dans quelques heures, les gloires de la résurrection allaient succéder aux humiliations de la croix !

Contraste étrange ! Les ennemis se préoccupaient de la résurrection du Sauveur, alors que ses amis les plus dévoués ne songeaient qu'à l'ensevelir, l'embaumer, le pleurer, et porter le deuil sans fin de Celui qui avait promis, leur semblait-il, d'établir sur la terre le grand royaume, mais n'était plus là désormais pour tenir sa promesse.

1. Jérémie, *Lamentations*, I, 12.

« Le jour suivant, le lendemain même du ven-
 « dredi, les princes des prêtres et les pharisiens
 « allèrent en corps trouver Pilate et dirent : Sei-
 « gneur, nous nous sommes rappelés que ce
 « séducteur a dit, quand il était encore vivant :
 « Je ressusciterai après trois jours. Ordonnez
 « donc que le sépulcre soit gardé jusqu'au troi-
 « sième jour, de peur que ses disciples ne
 « viennent le dérober et ne disent au peuple : Il
 « est ressuscité d'entre les morts. Car cette der-
 « nière tromperie serait pire que la première.
 « Pilate leur dit : Vous avez une garde; allez,
 « gardez comme vous savez le faire. Ils s'en
 « allèrent donc et mirent le sépulcre hors d'at-
 « teinte, en posant les scellés sur la pierre, et en
 « plaçant des gardes »¹.

Le sanhédrin tenait à ce que le procureur prît sous sa responsabilité la garde du tombeau. Pilate ne s'y prêta qu'indirectement. Il jugeait son rôle terminé. Il savait du reste que les princes des prêtres avait seuls intérêt à empêcher la tromperie qu'ils redoutaient; ils pouvaient bien garder mort celui qu'ils avaient gardé vivant. « Gardez comme vous savez le faire », remarque le procureur non sans ironie, à la vue de cette haine qui poursuit une victime innocente jusqu'au seuil du tombeau où elle a enfin trouvé le repos.

Des postes de soldats romains étaient à la disposition des grands-prêtres pendant les fêtes de la Pâque, pour maintenir l'ordre aux alentours

1. S. Matthieu, xxvii, 62-66.

du temple. Ceux-ci détachèrent un certain nombre d'hommes et partirent pour le sépulcre. Quand ils furent arrivés, ils s'assurèrent d'abord que le corps s'y trouvait réellement, remirent en place la grosse pierre, y apposèrent soigneusement les scellés officiels, et laissèrent les soldats avec une consigne sévère, surtout en vue du troisième jour, qui était le terme fixé pour la résurrection. Ces soldats païens étaient destinés par la Providence à être les témoins forcés du miracle qu'on se promettait d'empêcher, et, pour les siècles futurs, une irrécusable garantie que le tombeau resta intact pendant tout le temps que le Sauveur y prit son repos.

La haine jalouse des ennemis veillait donc à la porte du sépulcre. Mais une autre garde se tenait, fière et ardente d'amour, autour du monument sacré; elle pénétrait jusqu'au dépôt divin qu'il renfermait, sans être arrêtée ni par la lance des soldats, ni par les épaisses parois du rocher. De même que « les aigles se rassemblent là où est le corps », les anges du ciel étaient accourus autour de ce trophée sanglant de la rédemption des hommes. Sans doute, eux-mêmes n'avaient pas eu besoin d'être rachetés; mais dans ce Fils de Dieu fait homme, ils reconnaissaient leur chef, parce qu'il était « le premier-né de toute la création »¹; parce qu'à raison de son « obéissance jusqu'à la mort, et la mort de la croix, Dieu l'exaltait et lui donnait un nom au dessus de tout nom, afin qu'au nom de Jésus tout genou flé-

1. Colossiens, 1, 15.

chât, au ciel, sur la terre et dans les enfers » ¹ ; parce qu'en récompense de tout ce qu'il avait souffert pour la gloire de son Père, Dieu allait « le ressusciter d'entre les morts, l'établir à sa droite dans les cieus au-dessus de toute Principauté, de toute Puissance, de toute Vertu, de toute Domination, en un mot de tout ce qui a un nom dans le temps et dans l'éternité » ². C'était lui aussi qui allait rouvrir le ciel aux hommes, et combler les vides que les esprits superbes y avaient fait par leur révolte. La gloire du Verbe incarné et souffrant rejaillissait donc sur les anges et mettait le comble à leur félicité. Ils n'avaient pu s'approcher de ce bien-aimé Seigneur pendant sa Passion, parce que c'était « l'heure de la puissance des ténèbres ». Maintenant que Satan n'est plus seulement écarté, comme au désert, mais définitivement terrassé, ils sont là pour servir le glorieux vainqueur, l'adorer, et se confondre devant lui en hommage d'amour, d'admiration et de reconnaissance.

Ils attendent dans la joie l'heure prochaine du triomphe, car ils connaissent le grand dessein que le Messie a révélé par son prophète : « Ma chair reposera en paix ; parce que vous ne laisserez pas mon âme dans les enfers, et vous ne permettrez pas que votre Saint voie sa corruption » ³.

1. Philippiens, II, 8-10.

2. Ephésiens, I, 20, 21.

3. Psaume xv, 13.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
PRÉFACE.....	5

CHAPITRE PREMIER

La dernière Cène.

La trahison de Judas. — Les préparatifs de la Pâque. — Le festin pascal. — Discussion sur la présence. — Le lavement des pieds. — Dénonciation et départ de Judas. — Institution de la sainte Eucharistie. — Le sacrement et le sacrifice.....	7
--	---

CHAPITRE II

Le dernier entretien après la Cène.

Commandement de la charité fraternelle. — Prédiction du reniement de saint Pierre. — L'union intime du Père et du Fils. — L'union des trois personnes divines avec l'âme chrétienne. — Départ du cénacle. — L'allégorie de la vigne: la vie surnaturelle. — L'amour de Dieu et la charité fraternelle. — La haine du monde pour les disciples. — La mission du St-Esprit contre le monde, en faveur des disciples. — Consolations et encouragements. — Prière du Sauveur pour demander sa glorification et celle de ses disciples.....	32
--	----

CHAPITRE III

L'agonie, l'arrestation, la condamnation par le sanhédrin.

Le jardin de Gethsémani. — L'agonie et les trois prières. — L'arrestation. — La comparution devant Anne. — Le	
---	--

	Pages.
premier reniement de Pierre. — La séance de nuit chez Caïphe. — Les deux autres reniements de Pierre. — Jésus maltraité par les valets. — La séance légale du sanhédrin.....	61

CHAPITRE IV

Le jugement de Pilate.

Le cortège à travers la ville. — Le repentir et le suicide de Judas. — La résidence de Pilate. — Comparution devant Pilate. — Le renvoi à Hérode. — Le retour au tribunal de Pilate. — Barabbas. — La flagellation. — Le couronnement d'épines. — La condamnation.	85
--	----

CHAPITRE V

La mort sur la croix.

Le chemin de la croix. — Simon le Cyrénéen. — Les femmes de Jérusalem. — Le crucifiement. — Le titre de la croix. — Les vêtements partagés. — Père, pardonnez-leur. — Le défi des Juifs. — Tu seras avec moi dans le paradis. — Voici votre fils, voici ta mère. — Mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné. — J'ai soif. — Tout est consommé. — Père, je remets mon âme entre vos mains.....	112
---	-----

CHAPITRE VI

La sépulture.

La victoire sur Satan. — La descente aux enfers. — Les signes qui accompagnent la mort du Sauveur. — Le coup de lance dans le côté. — La sépulture par les soins de Joseph d'Arimathie et de Nicodème. — Les gardes placés au sépulcre.....	137
---	-----

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES

LA PASSION

ESSAI HISTORIQUE

Edition populaire

Par le T. R. P. OLLIVIER, des Frères Prêcheurs

Fort vol. in-12, sans gravures, orné d'un plan, franco. 4.00

Quels chapitres, avec leurs traits inattendus et leur saisissante couleur, que ceux de JUDAS, de PILATE, d'HÉRODE, du JARDIN DE GETHSÉMANI, de la GROTTTE DE L'AGONIE, du PRÉTOIRE, de la VOIE DOULOUREUSE, du CALVAIRE, du CRUCIFIEMENT ! Quelle reconstitution émouvante et rajeunie de scènes que l'on croyait connaître, qui semblaient rebattues, et qui apparaissent dans toute leur vérité poignante comme des péripéties nouvelles et presque des révélations !

L'ouvrage est enrichi de cartes, de plans et de vues qui ajoutent à la clarté du texte. On rêve devant les oliviers de Gethsémani, au pied desquels s'est agenouillé Lamartine ; devant la petite grotte de l'Agonie, dont les blocs de rocher, toujours là, ont bu le sang du Sauveur ; devant la forteresse de l'Antonia et l'arcade de l'*Ecce Homo* ; devant les pavés durs et irréguliers de la Voie douloureuse. On envie le pèlerin qui a parcouru ces lieux vénérés, qui a foulé cette terre sacrée ; mais, en même temps, on le remercie de nous en avoir si fidèlement retracé le tableau, avec celui de la haine implacable des bourreaux, de la pusillanimité des disciples, de la lâcheté du Procureur romain, des inexprimables angoisses et de l'idéale grandeur de la victime !

En un seul point, je ne suis pas de l'avis de l'auteur. « Les âmes pieuses, dit-il à la fin de sa préface, trouveront probablement leur part trop réduite en cet ouvrage ». Le P. Ollivier se trompe. *Il n'en est pas qui puisse remuer davantage et mieux féconder l'action de la grâce. Il va au cœur ; il pénètre le fond de l'âme, il provoque une émotion contre laquelle il est impossible de se défendre. Pourquoi ? Parce qu'il est animé d'une foi brûlante et communicative. Le talent, qui est considérable, n'eût pas suffi à produire cette impression ; il y fallait la flamme intéressante, la conviction ardente, l'accent irrésistible et victorieux qui touche et qui entraîne. Et cette ardeur de foi n'est-elle pas l'éloquence même de l'illustre religieux ?*

(Correspondant.)

P. LETHIELLEUX, Éditeur, 10, rue Cassette, PARIS

LA PASSION **ESSAI HISTORIQUE**

Par le R. P. M.-J. OLLIVIER, des Frères Prêcheurs

Beau volume in-8° sur grand cavalier de xxiv-512 pp., avec un plan en couleur, cinq gravures hors textes, 9 têtes de chapitre, 16 dessins archéologiques..... 9.00

Du : **LES AMITIÉS DE JÉSUS**
même auteur.

Beau volume in-8° cavalier..... 9.00

Cet ouvrage, édité dans le même format que *la Passion*, en forme le complément indispensable.

ÉTUDE HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE

SUR

LES RELIQUES **DE LA PASSION**

Par l'abbé F. MARTIN, prêtre.

In-8° écu, orné de gravures..... 2.00

LE MYSTÈRE DE LA PASSION

REPRÉSENTÉ DANS LES MONTAGNES DE LA BAVIÈRE.

A. OBERAMMERGAU

Traduit de l'allemand, par M^{me} E. PARIS

Beau volume in-12, orné de portraits et de plans..... 2.00

Le même ouvrage, en reliure souple..... 2.75

ARCHÉOLOGIE
DE
LA PASSION
DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST

*D'après les principes de l'harmonie des Évangiles
au point de vue historique et critique*

Par J. H. FRIEDLIEB, de l'Université de Bonn

Traduit de l'allemand par l'abbé F. MARTIN, prêtre.

Beau volume in-8 carré, orné d'un plan et de gravures. 6 00

L'ouvrage contient une vue complète de l'histoire de la passion du Sauveur. Il suppose de laborieuses recherches, la lecture de nombreux ouvrages. M. Friedlieb s'attache à éclaircir tous les points obscurs dans le récit des évangélistes. Il répond aux difficultés que présentent ou que pourraient présenter les adversaires de la Bible; il multiplie les explications historiques et archéologiques et donne des détails pleins d'intérêt sur l'organisation du Sanhédrin, sur la dernière cène, sur la mort du Sauveur. M. Friedlieb a donc écrit un beau livre sur les derniers mystères de la vie du Sauveur.

M. François Martin, prêtre du diocèse de Saint-Flour, a traduit en français *l'Archéologie de la Passion* afin de favoriser la diffusion d'un ouvrage vraiment remarquable.

Le style du traducteur est toujours clair, plein de correction et empreint d'une gracieuse simplicité.

M. l'abbé Martin ne s'est pas borné à traduire l'archéologie de la passion.

Il a voulu compléter l'œuvre de l'exégète de l'université de Bonn.

Sur une foule de questions controversées, le traducteur, à côté des solutions proposées par M. Friedlieb, a placé les hypothèses des exégètes contemporains.

A l'archéologie de la passion, M. Martin a ajouté les quatre questions suivantes: 1° Quel est le jour de la dernière cène? 2° Judas a-t-il communiqué? 3° Où était le prétoire de Pilate? 4° Les reliques de la Passion.

Pour annoter M. Friedlieb et composer ses dissertations M. l'abbé Martin a consulté de nombreux ouvrages. Son travail prouve qu'il connaît les écrits des auteurs les plus compétents en matière de critique et d'exégèse et qu'il sait puiser à bonne source. Les sentiments sur les points encore livrés à la discussion sont exposés avec une grande clarté.

Quant aux opinions adoptées par l'auteur des quatre appendices, elles sont bien motivées. M. l'abbé Martin, en critique érudit et plein de goût, expose toujours avec précision les raisons qui militent en faveur du sentiment qu'il embrasse. (*Extrait du rapport présenté par l'examinateur pour obtenir l'imprimatur.*)

LA PRÉDICATION DE LA CROIX

Par le R. P. H.-J. COLERIDGE, de la Compagnie de Jésus

Traduit de l'anglais.

Trois volumes in-8° écu..... 12.00

LA PASSION

Par le R. P. H.-J. COLERIDGE, de la Compagnie de Jésus

Traduit de l'anglais.

Trois volumes in-8° écu..... 12.00

Le caractère de ces ouvrages les classe, à proprement parler, parmi les *livres ascétiques* ; mais ici l'écrivain ascétique abandonne tout à fait les réflexions symboliques, et ne se contente plus du point de vue simplement moral. Il s'élance dans un champ autrement vaste, et propre à fournir à la piété des fidèles un aliment solide : il fouille l'archéologie, l'histoire, l'Écriture Sainte, le dogme, les affinités dogmatiques, les rapprochements et les parallèles bibliques. Les questions qui d'ordinaire s'agitent entre savants sur les divers points de l'histoire évangélique ne sont point mises de côté, mais développées et appuyées sur les raisons qui semblent à l'auteur les plus solides, les plus inébranlables. Ajoutons que sa méthode d'exposition n'étale aucun appareil d'école : il ne cite pour ainsi dire jamais, car son livre est destiné à nourrir la piété. Mais le théologien, l'historien, l'archéologue, l'exégète laissent partout éclater cette science, cette érudition, et ce discernement si délicat au moyen duquel, dès qu'il en est besoin, le P. Coleridge sait choisir tout de suite parmi les opinions diverses des érudits celle qui présente les caractères les plus évidents de solidité. Par ce côté son œuvre ouvre au lecteur pieux des horizons tout à fait neufs et qu'on ne rencontre pas facilement, sinon dans quelques travaux spéciaux et restreints à un point de vue déterminé...

(*Civiltà cattolica.*)

JÉSUS-CHRIST

CONNU, AIMÉ ET IMITÉ

ENSEIGNEMENTS ÉVANGÉLIQUES

Par l'abbé J. POIRINE, aumônier du Pensionnat
St-Joseph, à Nancy

Ouvrage approuvé par l'Évêque de Nancy

Deux volumes in-12° (IV-412 pp.—IV-368 pp)... 7.00
Les mêmes, en reliure toile, tr. rouges..... 9.00
Les mêmes, en reliure demi-chagrin, tr. rouges... 11.00

Les méditations que M. Poirine édite sous le titre de « *Jésus-Christ, connu aimé et imité* » ne sont point banales. Parfois dans les ouvrages qui nous promettent de parler de Jésus-Christ, le divin modèle est relégué à un très arrière-plan, et c'est l'auteur lui-même qui pontifie plus ou moins solennellement, mais toujours, hélas ! humainement. Ici, rien de pareil. C'est bien Notre-Seigneur qui est étudié de près et contemplé avec amour. C'est lui en personne qui est placé sous les yeux du lecteur. Je dis lecteur, parce que chaque chapitre de l'ouvrage peut prêter indifféremment à la méditation ou à la lecture spirituelle. Il se compose habituellement de trois ou quatre pages substantielles dans lesquelles le texte évangélique a été fouillé avec une main habile, conduite par un esprit très net et un cœur saintement enthousiaste de son sujet.

Je sais grand gré à M. Poirine d'avoir serré de près le sens littéral et de s'en être tenu, aussi fidèlement que possible, à la vraie histoire évangélique. C'est là ce dont nous avons surtout besoin aujourd'hui. Les sens finement spirituels ou ingénieusement accomodatrices étaient bons autrefois, quand les chrétiens possédaient parfaitement la lettre de l'Évangile. Nous avons aujourd'hui un besoin urgent du sens littéral. Notre siècle meurt de faim spirituelle, et l'Évangile seul, tel qu'il a été prêché la première fois, peut le rassasier. M. Poirine aura eu l'honneur d'être un vrai et loyal serviteur, à cette table du père de famille où le mets divin est présenté au peuple chrétien.

Voilà donc une œuvre à louer sans restriction. Sans doute, ce ne sont pas les *Élévations* ni les *Méditations* de Bossuet. Mais au-dessous du grand aigle, il y a encore de la place dans le firmament pour ceux dont les ailes ont moins large envergure. La manière de l'auteur le rapproche de Mgr Bougaud, auquel il ressemble en plus d'un point, quelquefois même en mieux.

(H. LESÈTRE.)

LES SAINTS ÉVANGILES

OU LA

Vie de NOTRE SEIGNEUR JÉSUS CHRIST suivant les 4 évan-
gélistes harmonisés en un seul récit.

Par M. l'abbé P. M. LABATUT, Sup. du Petit séminaire d'Agen.
Cet ouvrage se vend sous cinq formes :

I. — ÉDITIONS FRANÇAISES :

- 1° Beau volume in-32, Jésus (376 pp.)..... 1.25
Cartonnage en plus, net 0.15
*Élégante reliure toile anglaise, biseaux, coins, tranches rou-
ges, en plus, net 0.75.*
- 2° Beau volume in-18 (416 pp. avec nombreuses notes). 2.00
Cartonnage en plus, net 0.25
Élégante reliure toile tranches rouges, en plus, net 1.00
- 3° Beau volume in-8° texte encadré d'un filet rouge, illust. de
100 grandes gravures hors texte..... 5.00
Le même. Relié toile, tranches jaspées..... 7.50
— — demi-chagrin, tranches dorées.. 9.00

II. — ÉDITION LATINE-FRANÇAISE

- 4° *Le même ouvrage, sous le titre de : Le Saint Évangile ou la
Vie de N. S. Jésus-Christ ou LA CONCORDANCE DES QUATRE
ÉVANGÉLISTES, TEXTE LATIN ET TRADUCTION FRANÇAISE EN REGARD.*
Beau volume, in-32 Jésus (740 pp.)..... 2.00

RELIURES EN PLUS :

- Toile anglaise, coins, biseaux, tranches rouges, *net...* 0.75
Cet ouvrage est adopté dans un grand nombre de commu-
nautés.

III. — ÉDITION LATINE

- 5° VITA D. N. JESU CHRISTI secundum quatuor Evangelistas
in-32..... 1.25

PETITE APOLOGÉTIQUE

Ou les Fondements de la Religion Catholique

Traduit de l'Allemand. *Seule traduction française autorisée*
In-18 (144 pp.)..... 0.80

CONDITIONS PAR NOMBRE :

10 ex. franco.....	6 95		50 ex. franco.....	39 50
25 ex. —	14 95		100 ex. —	55 40

Cartonnage en plus : 0.15 net par exemplaire

ES

evan.

Agem.

1.35

00-

2.00

de

00

50

00

00

00

00

00

00

75

00-

00

00

00

00

00

00

00

00

00

00

00

00

00

00

00

153,081



